



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

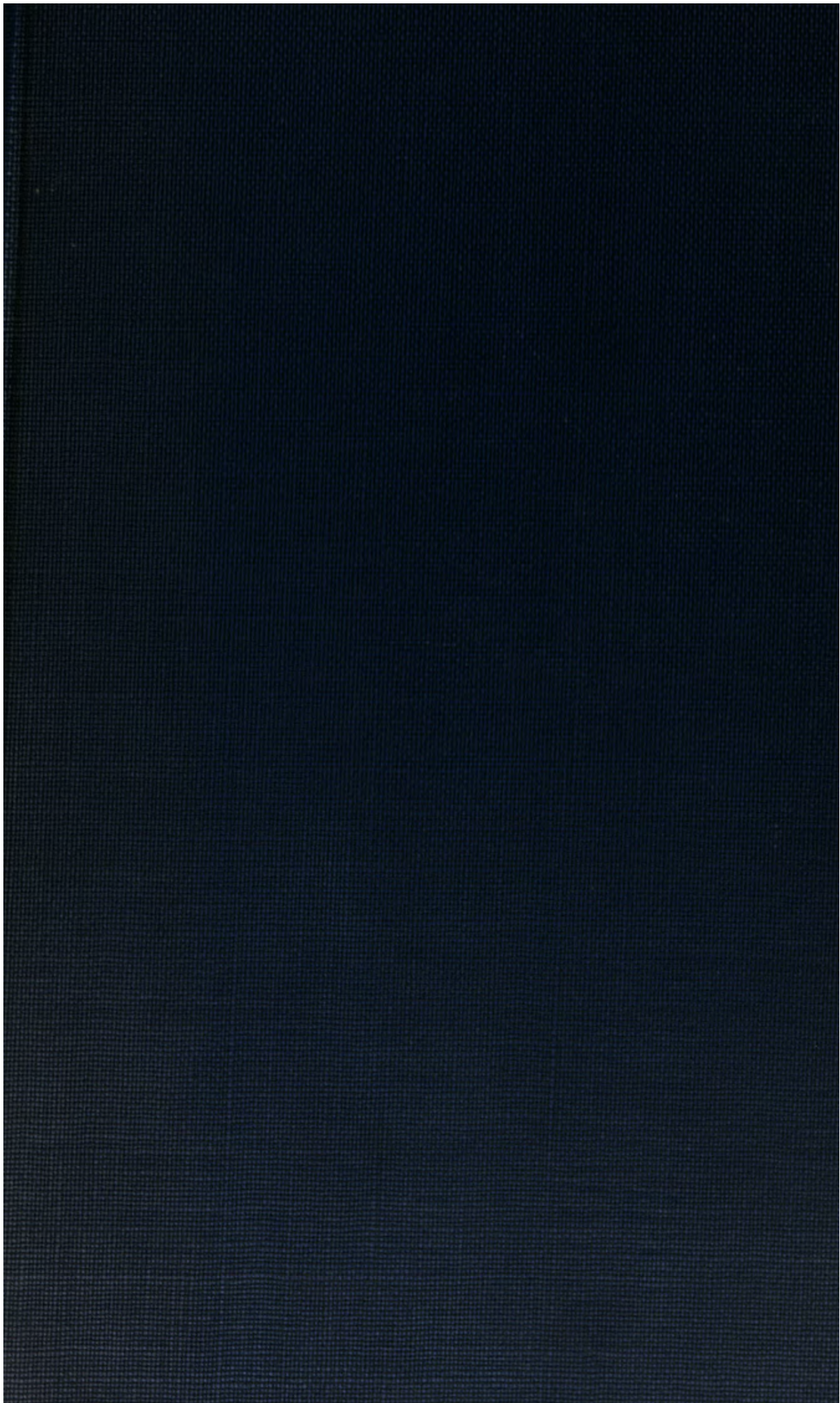
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~NS 97 E 21~~

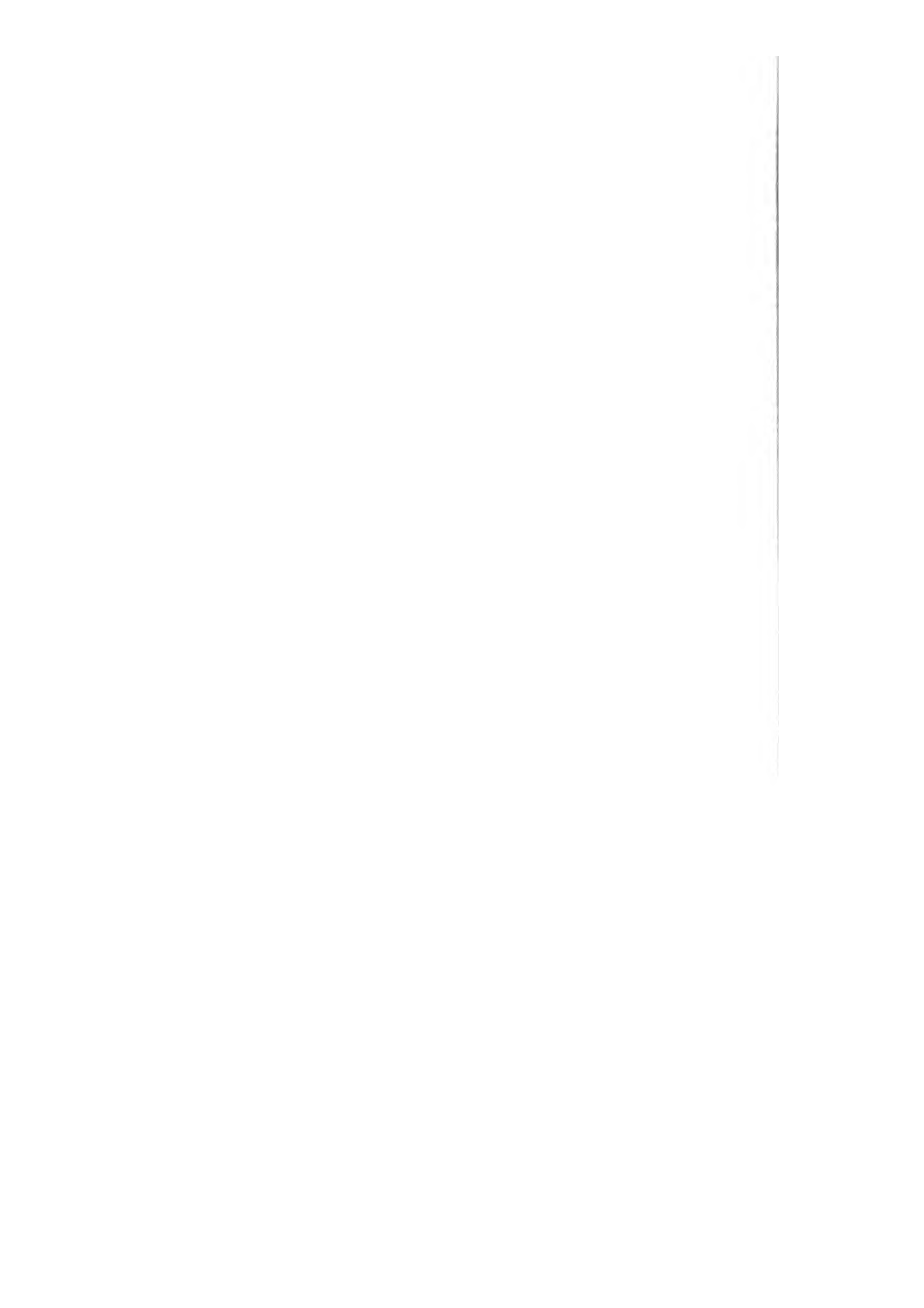


TNR. 7440

~~D/C 5342 A 1~~







LES CARACTÈRES

ou

LES MOEURS DE CE SIÈCLE



Imp. A. Salmon.

LES
CARACTÈRES

OU LES
MOEURS DE CE SIÈCLE
PRÉCÉDÉS DES
Caractères de Théophraste traduits du grec

PAR
LA BRUYÈRE

TEXTE REVU SUR LA NEUVIÈME ÉDITION ORIGINALE DE 1696

Avec une Notice & des Notes

PAR
CHARLES ASSELINEAU

Tome premier



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
47, PASSAGE CHOISEUL, 47

M. DCCC. LXXI





INTRODUCTION



UNE méthode excellente pour juger de l'esprit des différents siècles & des différentes époques serait de comparer les jugements qu'ils ont portés d'un même ouvrage & d'un même auteur : j'entends un ouvrage immortel, un chef-d'œuvre, & un auteur d'un mérite incontesté.

Cette observation a déjà été faite à propos de Fénelon, tour à tour apprécié comme écrivain mystique, comme politique avancé & comme utopiste, apôtre de tolérance, & que l'on commence aujourd'hui à se représenter comme tout le contraire, comme fanatique, intolérant & persécuteur des protestants. Que de points de vue divers, opposés, n'aurait-on pas de siècle en siècle sur La Rochefoucauld, sur Montaigne, sur Rabelais, où l'on retrouverait le contre-coup des

opinions des âges successifs & des évolutions du goût littéraire en France?

Sur La Bruyère & sur son livre le même travail de comparaison amènerait des résultats non moins remarquables. De son vivant, au moment de son entrée à l'Académie, c'est le satiriste qui domine. Les clefs qui circulent, les applications aux personnes attirent l'œil du lecteur & le distraient du reste. Au siècle suivant, on verrait le moraliste : c'est lui qui intéresse & c'est de lui qu'on s'occupe, & cette préoccupation se continue jusqu'aux premières années du siècle présent avec Suard & Victorin Fabre. De nos jours enfin, c'est l'écrivain que l'on considère, &, plutôt encore que l'écrivain, l'artiste.

Ces trois points de vue spéciaux correspondent aux génies divers des trois siècles. Le point de vue personnel est celui des contemporains. La prédilection pour le moraliste répond aux prétentions philosophiques du XVIII^e siècle. D'après les jugements actuels on peut conclure que notre temps est, en fait de littérature, particulièrement littéraire.

Les clefs ont conservé jusqu'à présent leur intérêt; mais cet intérêt a changé de nature. Il est devenu purement historique. Il ne s'agit plus pour nous de savoir si tel portrait est vraiment ressemblant, si la caricature est bonne, l'allusion maligne, le trait sanglant. Ce que nous cherchons dans ces traits épars, c'est plutôt des révélations sur les mœurs, les usages, un éclair sur la conduite de tel personnage ou sur l'importance de tel événement. Que Cydias soit vraiment Fontenelle, ou Théodecte le comte d'Aubigné, il

ne nous importe en somme que médiocrement. Ce que nous aimons, c'est à retrouver dans la façon de ces jugements une opinion du temps, un contrôle aux sentiments des auteurs de mémoires & des historiens. Nous serions capables aujourd'hui de refaire les clefs avec plus de justesse que les contemporains de La Bruyère. La passion qui pouvait les égarer n'est plus en nous. Ils jugeaient par induction à travers les voiles de l'hypocrisie & le mirage des sentiments contraires; nous jugerions, nous, sur pièces & contradictoirement après une information de deux siècles. Mais, encore une fois, ces applications aux personnes sont actuellement le moindre intérêt du livre de La Bruyère. Elles ne sont plus que rébus à amuser la curiosité. Dépouillé de cet intérêt de circonstance, le livre a gardé tout son mérite & toute sa beauté. La morale de La Bruyère n'est plus à chercher. Ses principes d'humanité, de justice, ses opinions en politique, en religion, n'ont plus besoin d'être commentés. Ses sentiments sur toutes choses sont ceux d'un honnête homme qui prend de tout, entre le trop & le trop peu. Si sa dévotion a paru à quelques-uns « entachée de jansénisme, » c'est qu'un peu de Jansénisme en ce temps-là était la religion des chrétiens sages & raisonnables, de M^{me} de Sévigné, de Racine & de Boileau. Sa philosophie est celle de Bossuet, cartésienne & chrétienne. En politique, il n'est ni courtisan, ni frondeur. Il n'est d'aucune cabale ni d'aucun parti, pas plus avec les libertins qu'avec les saints. Il tient pour la politique de droiture & de justice. Si on lui reproche l'approbation

lâissée à la révocation de l'édit de Nantes, il faut la reprocher aussi aux plus éclairés de ses contemporains : c'était affaire de politique & d'obéissance plutôt que d'autre chose. La Bruyère aime son roi en bon Français & déteste l'usurpation : c'étaient les sentiments d'alors. Il est entre Basilide, l'ultra, & Démophile, le républicain. Son credo est dans le premier paragraphe du chapitre du Souverain & de la République.

Dans tout cela plus de sagesse que d'ardeur, plus de raison que d'enthousiasme : ses passions étaient ailleurs.

Je croirais volontiers qu'en ces matières si graves de la religion, de la morale & de la politique, La Bruyère était ce qu'on appelle un prudent. Il avait la prudence des hommes très-occupés de leurs pensées & qui ne veulent pas que l'extérieur dérange l'intérieur. Une extrême décence au dehors est une condition d'indépendance pour l'esprit. C'était l'avis de Montaigne, de Malherbe, de Naudé & de tous les libres esprits de tous les temps. La Bruyère pensait là-dessus comme devait penser de son temps un homme qui se respecte, & qui respecte les autres dans l'intérêt de sa liberté.

En somme, tout se passe en lui. Pour bien juger de La Bruyère, de son génie & de son œuvre, il faut le considérer dans son isolement, dans son observatoire, dans ce cabinet où, dit l'abbé d'Olivet, il passait sa vie avec de bons livres & des amis bien choisis. Sainte-Beuve, après avoir cité le passage où Saint-Simon dans ses Mémoires consigne ses regrets de la mort de La Bruyère qu'il avait connu, se plaît à

les évoquer l'un & l'autre causant ensemble à Versailles dans l'embrasure d'une croisée; & il se demande lequel des deux était vraiment le peintre de son siècle.

Ils l'étaient tous les deux, chacun à sa façon, mais dans des genres tout différents.

Saint-Simon, dans son arrière-cabinet de Versailles, dans ce réduit qu'il appelle sa boutique, & où tout un soir il contempla « entre deux bougies » le visage effroyable du père Le Tellier, & La Bruyère, dans sa chambre de l'hôtel de Condé, faisaient au fond la même besogne : la différence est dans le but & dans la passion.

Ce que Saint-Simon, le nez au vent, le visage oblique, tel que le représentent ses portraits, guettait dans les galeries de Versailles, c'était le bruit des affaires, l'écho des événements, le secret des conseils. Le caractère des hommes l'inquiétait moins que leurs actes. Exclu des fonctions & des charges par la défaveur du roi & par l'incontinence de sa langue & de son humeur, il se dédommageait en se faisant le juge des favoris. Il peignait en grand, à la façon des peintres d'histoire. L'objet de ses études était moins l'homme que la machine de l'État en mouvement. Aussi les portraits, quoique nombreux dans son œuvre, n'y entrent-ils que comme accessoires & à titre d'éclaircissement.

La Bruyère s'occupait moins de la machine que des ouvriers. Les événements l'aidaient à connaître les hommes, comme le caractère des hommes aidait Saint-Simon à se rendre compte des événements. Les

événements de l'histoire étaient pour lui choses transitoires, fatales. Tout l'intérêt se concentrait sur les acteurs, sur l'homme, acteur éternel, éternellement variable, éternellement inconséquent & par suite éternellement nouveau & curieux à étudier. La Bruyère eût pu éclairer Saint-Simon, lui aider, travailler pour lui, lui fournir des notes; il ne pouvait faire sa besogne; il n'y pensait pas; chasseurs l'un & l'autre, ils ne chassaient pas le même gibier.

Aussi le butin est-il chez l'un & chez l'autre bien différent. Dans ce siècle sans journaux, l'un est le journaliste politique, l'autre le critique des mœurs.

Lorsque, rentrés chez eux après leurs séances d'observation, ils se recueillaient dans le silence & se reposaient dans la solitude, que faisaient-ils, libres d'eux-mêmes? Il me semble voir Saint-Simon turgescer, enflammé, dégonfler son cœur plein de dépit, d'indignation & de colère, & prendre sa plume tantôt avec la sévérité du juge, tantôt avec l'ironie du mépris. Il songe à ce qu'on a fait, à ce qu'il fallait faire, à ce qu'il eût fait, lui, l'honnête homme, l'homme à grandes vues, généreux, désintéressé, supérieur à ces vils calculs, à ces manéges ignobles dont il est le témoin chaque jour & qui sont la ruine de l'État. Il veut se soulager en consignait ces scandales; il veut que cela soit connu au moins des siens, & peut-être, il l'espère, « connu de tous¹. » Il veut que l'on sache à quoi il a tenu que sa vie fut stérile & pourquoi il a été sans pouvoir pour faire le bien.

1. Préface des Mémoires.

La Bruyère, lui, n'a ni indignation ni colère; quelque mépris sans doute, à cause de sa profonde connaissance des hommes, mais un mépris de philosophe tempéré par l'expérience de la vie & par l'habitude de la méditation, ce mépris qui s'exprime par un sourire. Si sa passion s'allume, c'est à propos d'une sottise qu'il vient d'entendre ou par un juste retour sur lui-même, en voyant tout ce qu'il aime & tout ce qu'il prise, le mérite, le savoir, talens, vertus, dédaignés & rebutés, & inutiles au bonheur & à la considération.

Il s'assied devant sa table comme un peintre devant son chevalet. Il ouvre ses livres & ses cahiers, & prend sa plume aussi tranquillement qu'il ferait d'un crayon. Au milieu d'une lecture, entre deux pages de sa traduction de Théophraste, ce qu'il a vu & entendu dans la journée lui revient à l'esprit : il le note par curiosité, afin de le retrouver plus tard & de s'en amuser de nouveau. Qu'aurait dit Théophraste, & comment se fût-il tiré de la peinture de ce monde complexe auprès duquel la société de son temps paraît simple & primitive? Et cependant on ne peut le nier, si les mœurs, les modes de parler & d'agir ont changé, la matière, le fond est resté le même. La Bruyère reconnaît ses contemporains dans le Flatteur, le Dissimulé, le Coquin, l'Avare, l'Impertinent, le Rustique, dans l'Esprit chagrin & le Débitant de nouvelles. L'idée lui vient de lutter avec le grec, & d'appliquer ce style net & précis à la peinture des mœurs du XVII^e siècle. Le voilà transportant dans le français cette phrase sobre & concise, ces tours variés depuis

le dialogue jusqu'à l'apostrophe. Et bientôt une nouvelle tentation se présente : être le Théophraste français ; écrire sous cette forme brève & nette, en l'avivant, en la variant, en la rompant, en lui donnant tout le relief & toute la variété dont la langue française est susceptible, un ouvrage de morale d'un genre assez singulier, assez nouveau pour réveiller l'attention d'un public blasé & frivole, où « la méthode & la suite soient déguisées¹, » qui ne soit ni un pamphlet, ni une satire, ni surtout un traité ; un livre enfin qui ne sente pas « l'in-folio², » & qui puisse « avoir cours³ » parmi des esprits « indolents » & qui « depuis une trentaine d'années ne lisent plus que pour lire⁴... »

Les augmentations, les changements introduits dans les éditions successives des Caractères disent assez (quand la perfection de l'ouvrage n'en dirait pas plus encore) quel soin La Bruyère mettait au travail, combien il était difficile pour lui-même & ambitieux de l'absolu dans le bien. Le choix des mots, qui semblent par leur justesse triés & pesés un à un & essayés à la pierre de touche ; l'exquisité des expressions dont une seule convient à chaque pensée ; l'importance donnée au métier, c'est-à-dire à l'art ; le regret de certains termes tombés en désuétude, qui ne lui semblent pas remplacés, & dont la perte appauvrit le vocabulaire,

1. Chapitre Des Jugements.

2. Ibidem.

3. Préface des Caractères.

4. Ibidem.

la palette de l'écrivain; l'infinie variété des moyens d'effet, la recherche du pittoresque & du nombre indiquent, en même temps que l'amour du parfait, un besoin de plaire qui sent bien l'artiste.

« C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule. » Cette pensée si juste & si nette parut nouvelle en son temps, & beaucoup de gens encore aujourd'hui la trouvent paradoxale. De certains vont même jusqu'à y soupçonner de la mauvaise foi, tellement les scandalise cette assimilation de l'art d'écrire à un métier. Et cependant cette phrase de La Bruyère ne contient autre chose que le sentiment de tous les vrais artistes, qui, plus ils ont l'esprit haut, tiennent d'autant plus à n'être ni arrêtés ni surpris dans l'expression de leur pensée.

Cela peut s'entendre aussi bien du grand peintre qui pousse le soin de l'exécution jusqu'à la minutie dans le choix & dans la propreté des outils, & de l'écrivain qui fait sa nourriture des dictionnaires. Ni l'un ni l'autre ne sont jamais trop bien armés pour suivre, saisir & fixer au passage les rapides phénomènes de la sensibilité & du génie.

J'ai entendu des hommes d'un esprit vraiment classique, c'est-à-dire hommes éminemment instruits & éminemment sensés, condamner comme une perversité du goût ce soin extrême de la perfection dans l'ouvrage de La Bruyère. Selon ces juges austères, La Bruyère ne serait dans le grand siècle de la littérature française par excellence que le premier écrivain de la décadence.

Peut-être faut-il voir ici un effet de rancune contre

la fameuse théorie de « l'art pour l'art, » que l'on a crue à tort inventée dans ce siècle. Tous les bons écrivains de tous les temps (non-seulement les poètes) & tous les bons artistes ont aimé dans leur art l'art lui-même, & se sont efforcés d'y exceller. Déjà en 1680 Baillet reprochait au poète le plus exquis de la Renaissance française, à Remi Belleau, son application au bon choix des mots & à la chromatique du style, disant qu'il « polissoit son discours avec tant d'exactitude qu'on auroit pu attribuer ce soin à quelque affectation vicieuse, si l'on n'avoit su que cela lui étoit naturel¹. » La décadence de la littérature française daterait donc de plus loin que La Bruyère. Elle remonterait à ce grand xvi^e siècle, âge de ferveur pour les arts, pour les lettres, pour la poésie, pour les sciences, le plus actif & le plus brillant siècle de notre histoire. Elle remonterait même plus haut, au xv^e siècle, avec Villon & Charles d'Orléans; au xiii^e, avec Marie de France & Adam de la Halle; à tous les temps où ont régné l'art de bien dire, l'amour de la précision & de la grâce! Les personnes d'ailleurs très-respectables qui raisonnent ainsi s'appuyent sur une distinction, selon moi, bien subtile : elles placent l'apogée des littératures au moment indéfinissable où l'art s'ignore encore lui-même & où la poésie & l'éloquence ne sont qu'un pur langage, uniquement inspiré & rythmé par les mouvements de l'âme & par l'impulsion du génie. C'est là, suivant elles, ce qu'on peut appeler parler pour

1. Voir Jugement des Savants, t. II.

dire quelque chose, pour enseigner, pour persuader; tout le reste est parler pour parler & filer des phrases. Mais où prendre dans l'histoire des littératures & des langues ce point culminant de l'éloquence foudroyante & de l'art irréséchi? A quel moment déterminé de la vie des nations l'orateur, l'écrivain, le poète commencent-ils à s'inquiéter des moyens de convaincre & de plaire? Voilà ce que je me demande. Eh bien, j'ai le malheur de penser que rien ne s'invente, & de même que tous les instincts sont nés avec le premier homme, que tous les arts sont contemporains des sociétés. Je crois que Ménénus Agrippa était tout aussi artiste en éloquence que Cicéron & prenait tout autant de peine pour émouvoir & pour persuader son auditoire. Il était plus bref parce qu'il parlait à des gens plus simples; mais en somme l'Apologue des Membres & de l'Estomac ne me paraît pas moins ingénieux que les Verrines. Et d'ailleurs s'il faut que la splendeur des arts corresponde avec la décadence des sociétés, pourquoi toujours donner pour modèles les grandes époques de l'art, pourquoi toujours citer le siècle de Périclès & le siècle d'Auguste, pourquoi toujours vanter la pureté de Virgile & la grâce d'Horace? Mais ici l'on m'arrête : laissons les primitifs, me dit-on; il ne s'agit pas de la conduite générale de l'histoire, mais de ses évolutions, c'est-à-dire des siècles. Ainsi La Bruyère ne marquerait plus la décadence de la littérature française, mais la décadence de la littérature du xvii^e siècle. On l'oppose à Pascal, à Bossuet, à Molière. Il reste avec le délicat Fénelon, épris comme lui de la richesse des langues

Et qui, selon sa Lettre à l'Académie, aurait voulu qu'on ne retranchât pas du Dictionnaire un seul mot de la langue de Montaigne et de Clément Marot; il reste l'écrivain de transition, efféminé, raffiné, corrompu, qui dévie de la bonne route et prend le moyen pour le but. On ne l'opposera pas du moins à La Fontaine, entêté autant que lui et que Fénelon de la valeur des mots, du mouvement de la phrase et de tous les moyens d'expression; et je ne vois pas qu'il y ait moins d'art, d'art raffiné, dans les Provinciales que dans les Caractères. Quant à Bossuet, ses manuscrits nous ont été conservés couverts de ratures qui indiquent qu'il ne s'inquiétait pas seulement d'être clair et d'être compris, mais aussi qu'il craignait de n'être pas suffisamment pompeux et brillant, et que la beauté de l'éloquence ne lui paraissait pas moins obligée que la beauté de la doctrine.

Mais qu'importe! si ce soin, cet amour de la perfection reprochés à La Bruyère est précisément ce qui l'a fait vivre! Comment ce livre est-il parvenu jusqu'à nous, grandissant incessamment dans l'estime des hommes, et plus haut prisé aujourd'hui qu'au moment de son apparition, alors que la nouveauté et le scandale s'ajoutaient à l'éclat de son succès? Comment a-t-il démenti les prédictions des contemporains et, entre autres, de Charpentier qui, en recevant La Bruyère à l'Académie, prétendait dans son discours limiter le succès des Caractères à la durée de l'intérêt excité par la ressemblance des portraits? « Il est fâcheux, disait trente ans plus tard l'abbé d'Olivet, que les Caractères de M. de La

Bruyère, que nous avons eue si fort en vogue durant quinze ou vingt ans, commencent à n'être plus si recherchés. Prenons-nous-en, du moins en partie, à la malignité du cœur humain. Tant qu'on a cru voir dans ce livre les portraits de gens vivants, on l'a dévoré pour se nourrir du triste plaisir que donne la satire personnelle. Mais à mesure que ces gens-là ont disparu, il a cessé de plaire si fort par la matière. Et peut-être aussi que la forme n'a pas suffi toute seule pour le sauver¹. » L'abbé, homme d'esprit pourtant, aurait voulu se préparer des démentis sur tous les points, qu'il n'eût pas mieux réussi.

Qu'après la mort de La Bruyère, le succès de son ouvrage ait été suivi de quelque réaction, cela est dans l'ordre naturel. Il perdait, il devait perdre avec le temps une partie de son intérêt pour les malins, comme dit d'Olivet, qui ne cherchaient dans ce livre que des allusions aux contemporains. Mais moins d'un siècle après que d'Olivet eut écrit & publié cette phrase incroyable, l'Académie française mettait au concours l'éloge de La Bruyère, & les éditions des Caractères multipliées se multipliaient encore pour le besoin des philosophes & des littérateurs. Aujourd'hui que les originaux, réels ou prétendus, des portraits de La Bruyère sont morts depuis deux cents ans, que les débats auxquels il a été mêlé, que les questions qui s'agitaient de son temps sont épuisés & oubliés, que les modes & les mœurs dont il traite dans son livre ont disparu, com-

1. Histoire de l'Académie, t. II, p. 339.

ment les éditions s'en multiplient-elles encore au point que dans une même année trois éditeurs au moins se font concurrence? Qui donc a fait vivre jusqu'ici & fait vivre encore ce petit livre, livre de poche, œuvre d'un homme obscur dans l'histoire, qui ne fut jamais de rien, & dont la vie même est inconnue, sinon le mérite précisément que l'abbé d'Olivet ne croyait pas suffisant pour le sauver, la forme, c'est-à-dire le style, l'expression, l'art? Les Caractères vivront surtout désormais comme démonstration; parce que l'auteur a montré dans ce livre tout ce que la prose française, dont on voudrait faire l'instrument exclusif de la discussion, de l'enseignement & de la polémique, a pu dans tous les temps, outre sa clarté proverbiale, acquérir, sous la main d'un « bon ouvrier », de qualités brillantes, de variété, de nombre, jusqu'à rivaliser avec la poésie même par le relief des images & la grâce des mouvements. Cet effort, cette démonstration, suffit pour placer La Bruyère au niveau des plus illustres de son siècle, & comme il n'y a qu'égalité dans la perfection, assure à son livre l'immortalité des œuvres accomplies.

Dans une introduction au livre des Caractères, on attendrait naturellement quelques détails sur son auteur. Malheureusement, ainsi que je l'ai dit plus haut, la vie de La Bruyère est presque inconnue, & les recherches des modernes investigateurs les plus déliés ne sont point parvenues à jeter beaucoup de lumière de ce côté. Son acte de baptême récemment

découvert par un patient chercheur ¹ a cependant prouvé que La Bruyère, que l'on croyait vaguement natif d'un village proche de Dourdan, était réellement né à Paris, sur la paroisse de Saint-Christophe en la Cité; & cela est heureux pour Paris & pour les Parisiens qui comptent un glorieux concitoyen de plus ². Une note du P. Adry, dans la Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire, a révélé qu'il avait fait ses études au collège des Oratoriens & nous a appris de plus le nom d'une dame qui paraît avoir été de ses intimes amies, la marquise de Belleforière, dont le frère, tué à la bataille de Fleurus, est immortalisé par une belle apostrophe dans le chapitre du Souverain. Ses fonctions de précepteur du duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé, son office de trésorier des finances à la généralité de Caen, ses démêlés avec le Mercure & avec l'Académie sont à peu près tout ce que l'on sait de positif sur sa vie. Le peu de lettres qui restent de lui & dont le petit nombre vient de s'accroître, grâce à la libéralité de l'héritier des Condé, de dix-sept pièces, lettres de précepteur toutes relatives à l'éducation & aux progrès de son élève, ne nous ont rien appris sur sa vie intime. La

1. M. A. Jal. Voir Dictionnaire critique de Biographie & d'Histoire, 1867.

2. Il ne saurait plus y avoir d'équivoque sur ce point depuis que M. Édouard Fournier a retrouvé, aux archives de la préfecture du Loiret, le certificat donné par La Bruyère pour le dépôt de ses thèses de licencié en droit & qu'il signe Johannes de La Bruyère, Parisinus. Voir Comédie de La Bruyère, t. II, p. 430.

Bruyère est resté le demi-inconnu, l'homme discret & modeste que nous ont fait seulement entrevoir d'Olivet & Bonaventure d'Argonne, « vivant avec ses amis & ses livres, » & logé dans une chambre proche du ciel. En désespoir de renseignements, on s'est accoutumé à trouver du charme & même de la grâce dans cette obscurité. Il a été convenu que le mystère seyait au contemplateur, au philosophe, qui n'a vécu que pour observer & pour méditer; à l'homme, qui attribuait tous les maux de cette vie au malheur de ne pouvoir être seul; au sage, qui avait le courage d'avouer publiquement qu'il fuyait le monde, de peur de s'ennuyer, & qui semblait avoir pris pour devise ce conseil du poète :

... Cache ta vie & répands ton esprit.

Mais, avouons-le pourtant, ce n'était là qu'une manière de consolation. La curiosité qui poursuit légitimement les hommes supérieurs ne trouvait qu'à moitié son compte dans cette réserve. Plus d'un, parmi les plus résignés, a tenté de repousser cette tapisserie légère qui, selon le dire du chartreux d'Argonne, séparait en deux la chambrette du philosophe.

*L'un des derniers, & le plus inquiet de tous, notre ami Édouard Fournier, dans sa Comédie de La Bruyère, a poussé le plus loin possible, à travers les faits & les dates, les correspondances & les livres, ses conjectures plutôt psychologiques & morales que positivement historiques. Que m'importe qu'on re-
proche à son travail d'être proprement plus inductif*

que déductif ! Je sais que dans cette poursuite de l'inconnu, la mesure est difficile & l'illusion, c'est-à-dire la crédulité, toujours en proportion du zèle & de la volonté. De dire : je suis sur la voie, à dire : j'ai trouvé ; entre : cela est probable, ou : cela est vrai, la distance est souvent bien infaisissable, & la nuance bien délicate. On croit d'autant plus aisément avoir trouvé sa route, qu'on l'a plus longtemps cherchée de marches en contre-marches, à travers les fourrés & les lianes. L'essentiel dans cette chasse aux buissons, où souvent les sentiers vous égarent & vous ramènent, où les constellations vous trompent, est de ne pas revenir bredouille ; & assurément on ne saurait sans injustice contester que M. Fournier n'ait retiré de ses recherches quelques éclaircissements & même quelques découvertes. Dans le domaine des faits & des actes il a beaucoup complété, beaucoup appuyé, beaucoup démontré, là où avant lui, malgré quelques indices & quelques probabilités, on n'eût encore osé ni décider, ni affirmer ; comme, par exemple, sur le lieu de naissance de La Bruyère, que l'acte de baptême ne décidait pas absolument & qui aujourd'hui, grâce à la signature que nous avons rapportée plus haut, est incontestablement connu. Il nous a fait connaître par le détail bien des choses que l'on n'avait sues jusqu'ici qu'en gros ou par tradition vague, telles que les relations de La Bruyère avec M^{me} de Boislandry, l'histoire de ses mésaventures académiques, &c. Mais ce qu'on lui doit surtout, ce qu'il nous a acquis par une lecture attentive & constante du livre, c'est une connaissance plus nette, plus vraie du caractère de La Bruyère, de son

humeur & de ses habitudes, de l'homme en un mot. Tout ce qu'on en savait jusqu'alors se rapportait plus exclusivement à l'écrivain, aux habitudes de l'esprit, au cerveau, si l'on veut. Pour tout dire, le portrait qu'on se faisait de lui d'après quelques maximes, quelques traits personnels répandus dans les Caractères & d'après l'esprit même du livre, était purement littéraire; & cette figure de sage, de philosophe modéré & pondéré s'accordait assez mal, avouons-le, avec l'image que la gravure nous a conservée. Ce visage large & carré, vultueux, ces sourcils relevés & violents, cette bouche aux lèvres épaisses, ce col puissant, ces épaules de militaire, accusent certainement un naturel plutôt passionné que contemplatif & rêveur. Les recherches de M. Édouard Fournier sont venues nous démontrer la fidélité du crayon. Elles ont accordé entre elles & confirmé de certaines allégations des contemporains de La Bruyère, que nous avons été tentés auparavant de rejeter & de trouver absurdes. Deux lettres de Jérôme Phelippeaux, fils de Pontchartrain, publiées pour la première fois par M. Depping, traitaient La Bruyère de fou & d'extravagant, bon à mettre aux Petites-Maisons, & le représentaient comme un visionnaire, susceptible à l'excès, & croyant mal à propos occuper de lui. Une autre lettre de Boileau à Racine (du 19 mai 1687), racontant une visite de l'auteur des Caractères, ajoutait qu'il ne lui manquait rien, « si la nature l'avoit fait aussi agréable qu'il a envie de l'être. » M. Fournier a ajouté deux pièces à ces témoignages : une lettre de Valincour au président Bouhier, écrite de souvenir, trente ans après

la mort de La Bruyère, & où l'impartialité parle à l'imparfait. « La Bruyère, dit Valincour, pensoit profondément & plaisamment (voilà pour l'éloge); deux choses qui se trouvent rarement ensemble. Il avoit non-seulement l'air de Vulteius¹, mais celui de Vespasien (faciem nitentis²), & toutes les fois qu'on le voyoit on estoit tenté de lui dire : Utere lactucis & mollibus. C'estoit un bonhomme dans le fond, mais que la crainte de paroître pédant avoit jeté dans un autre ridicule opposé qu'on ne sauroit définir; en sorte que pendant tout le temps qu'il a passé chez M. le Duc, où il est mort, on s'y est toujours moqué de lui. » C'est ensuite un passage du Journal de Galand, l'orientaliste, où il est rapporté, d'après un officier de la maison de Condé, que La Bruyère n'étoit pas un homme de conversation, & qu'il lui prenoit des faillies de danser & de chanter, mais fort désagréablement³. Voilà donc l'homme. La Bruyère étoit d'une humeur violente & inégale; car à côté de ses fougues & de ses saillies, il avoit, paraît-il, aussi ses moments de silence & d'abstraction, témoin Ménage qui disoit de lui « qu'il ne lui sembloit pas un grand parleur. » L'abbé Fleury,

1. Vulteius est le savetier dont parle Horace dans sa VII^e épître, & dont le visage avoit changé avec sa fortune :

Durus, ait, Vultei, nimis attentusque videris
Esse mihi...

2. Faciem nitentis, c'est le mot de Suétone sur Vespasien.

3. Ce Journal, longtemps inédit, a été publié en 1847 dans la Nouvelle Revue encyclopédique. Voir Édouard Fournier, Comédie de La Bruyère, t. I^{er}.

son successeur à l'Académie, éclairait ce côté de la physiologie de La Bruyère, en parlant de son livre « où tant de Caractères ne sont que l'expression du sien. » La Bruyère lui-même en maint endroit de son livre, en parlant des hommes colères, inégaux & capricieux... qui ne font point assez d'attention à leur humeur, & qui s'excusent à tort sur leur tempérament; des auteurs qui « écrivent par humeur » & qui sont « sujets à retoucher à leurs ouvrages » (ce qui était son fait), ne faisait-il pas un peu sa confession? Tenons-nous un humoriste, un fantasque? Non, peut-être; mais du moins un aventureux, un impétueux, d'autant plus turbulent au dehors que sa vie était plus sédentaire, plus studieuse & plus silencieuse. Et ainsi se montrerait une fois de plus en La Bruyère cet homo duplex, cette opposition de qualités & de mouvements contraires qui toujours étonnent les hommes auxquels sont inconnus les lois du travail & le mystère du génie. Une des plus heureuses remarques de M. Edouard Fournier se rapporte au caractère du Curieux, du Badaud, dirions-nous aujourd'hui, de l'Homme enfin qui est partout & qui voit tout, dont il enlève, malgré les clefs, l'application au prince de Meckelbourg, pour la donner... à La Bruyère lui-même. Qu'il y ait eu entre le prince de Meckelbourg, curieux infatigable, & La Bruyère une sorte de rivalité ou d'émulation de course & d'information, cela est possible. Toujours est-il qu'à considérer le détail des choses, & de quelle façon La Bruyère en est instruit, il n'est pas douteux qu'il n'ait été lui-même un grand coureur de nouveautés & de spectacles. Le

Boulevard, la grande allée des Tuileries, le Cours, la route de Vincennes, le balcon de la Comédie, le champ de manœuvres des troupes, ne lui sont pas moins connus qu'à celui que les clefs lui ont donné pour modèle. Il est informé comme lui des maladies des comédiens & des rhumes de la chanteuse; il fréquente tout autant que lui, & on le voit encore très-bien à la précision de ses renseignements, aux sermons, au théâtre, à la foire Saint-Laurent, aux grandes chasses & aux exercices de Bernardi; il connaît les cabinets des amateurs & leurs bibliothèques; il est au courant des constructions nouvelles & de la pousse des fleurs dans les jardins des faubourgs. De notre temps évidemment La Bruyère n'eût manqué ni à une séance de l'Académie, ni à une première représentation, ni à une revue, ni à une course, ni à une vacation de l'hôtel des ventes, ni à l'ouverture d'une exposition. En repassant attentivement sur ces paragraphes, dont la mémoire saturée ne garde plus que le dessin & la musique, ne croit-on pas avoir devant les yeux un de ces hommes actifs & vigoureux qui, la besogne arrêtée, la plume déposée, s'échappent hors de leur cabinet & se répandent à grandes enjambées dans la ville pour dégager le fluide trop longtemps refoulé au cerveau? Tel nous paraît La Bruyère : un œil — servi par de bonnes jambes. Et là encore se retrouve l'artiste, celui qui a écrit : « Tout écrivain est peintre¹. » — « Tout consiste à bien peindre & à bien définir². » Pour bien

1. Préface du Discours à l'Académie.

2. Des Ouvrages de l'Esprit.

peindre il faut nécessairement bien voir, & voir beaucoup.

Nous pourrions ajouter ici ce que M. Fournier dit quelque part de La Bruyère joueur, en s'appuyant de quelques passages de son livre; ce que confirme d'ailleurs la lettre de Phelippeaux de Pontchartrain, déjà citée, où l'auteur des *Caractères* est traité de furieux « joueur de lansquenet. » Ainsi donc, quoiqu'on en veuille dire ou rabattre, nous avons en La Bruyère un philosophe de cabinet, partout ailleurs violent & bruyant, marcheur, coureur, quêteur, aimant les assemblées & les spectacles, les plaisirs, & le jeu par-dessus le marché, & réservant ses méditations pour les heures de retraite. Ce besoin d'activité au dehors n'explique-t-il pas pourquoi La Bruyère a relativement si peu produit? Ces inductions de M. Édouard Fournier sont mieux que judicieuses, elles sont lumineuses, & nous le remercions pour notre part du profit que nous avons tiré de ses recherches pour les notes de cette édition.

Les chansonniers ont appuyé sur cette violence de mœurs de La Bruyère. Quelques-uns vont jusqu'à le qualifier de brutal & même, oserons-nous transcrire le mot?... de... « cheval. » En parcourant les volumes du *Recueil de Maurepas*, où son nom est cité de temps à autre, peu avantageusement, on rencontre en note : Il est fort laid; ailleurs : Il est fort laid, mais les dames le courent. La tête de La Bruyère n'est pas laide. On y sent cette beauté d'expression, cette mobilité qui anime & corrige les traits les moins corrects, cette flamme de l'esprit plus séduisante & plus

éloquente que la beauté même. Il fallait donc que la rudesse & la brutalité reprochées fussent dans les façons. Pourtant, on nous le dit, les dames couraient après lui! Tout ce côté de la vie de La Bruyère, le côté des affections & des faiblesses, le côté du cœur, devait naturellement attirer les lynx du commentaire intime. Mais ici plus que nulle part ailleurs la discrétion de l'écrivain & de l'honnête homme redouble & épaisit ses voiles : pas une allusion, pas un mot, pas un billet. Un bruit, un cancan, selon M. Édouard Fournier, l'a présenté marié secrètement avec une femme qu'il a effectivement connue & qui se trouve chansonnée avec lui dans les recueils contemporains, M^{lle} de Saillans du Terrail, qui, plus tard, se maria réellement en Bourgogne dans une bonne famille, nous dit-on, à un M. de Saurois, trésorier de l'extraordinaire des guerres. A quoi bon ce secret gardé sur une alliance honorable avec une jeune fille de bonne naissance, dont un galant homme devait peu de temps après faire sa femme? M. Fournier observe d'ailleurs avec raison qu'il ne s'est trouvé lors du décès de La Bruyère nulle marque de mariage, ni acte, ni contrat; & il ajoute assez finement aux preuves de son garçonnat le don généreux fait à la fille de son éditeur Michallet du manuscrit des Caractères; don que l'auteur maintint magnifiquement après que cette propriété fut devenue une grosse fortune. C'eût été là en effet une excessive libéralité pour un homme ayant charge de femme & de ménage, & les maris n'en sont point coutumiers. — Deux noms de femme, outre celui-là, ont surnagé dans l'histoire au-

tour du nom de La Bruyère, M^{me} de Belleforière & M^{me} de Boislandry. M^{me} de Belleforière est celle dont le P. Adry¹, dans la Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire, a dit qu'elle « pourroit donner des mémoires sur le caractère & la vie de La Bruyère » qui avait été, ajoute-t-il, fort de ses amis. Il est resté un monument de cette amitié de La Bruyère pour la marquise de Belleforière : c'est l'apostrophe que nous avons déjà rappelée aux mânes du jeune Soyecourt, tué à la bataille de Fleurus. Le chevalier de Belleforière-Soyecourt ne tomba pas seul de sa famille en ce combat : son frère aîné, Jean-Maximilien de Belleforière, marquis de Soyecourt, y fut tué sur le champ de bataille. Et c'est après la mort de ses deux frères que l'amie de La Bruyère, quoique mariée à Boisfranc, fils d'un homme de finance, prit le nom & le titre de marquise de Belleforière, qui la distingue de sa mère la marquise de Soyecourt. La plainte donnée dans l'apostrophe à la mort « prématurée » du chevalier de Soyecourt autorise à penser que M^{me} de Belleforière était encore bien jeune en 1690, lorsque La Bruyère avait déjà quarante-cinq ans. Il avait dû la connaître enfant ; il avait dû connaître aussi la mère, & de ce côté, suppose M. Fournier, il avait pu aller jusqu'à l'amour. La convenance de l'âge au moins s'y trouvait, bien que M^{me} de Soyecourt, d'après la date de son mariage, paraisse avoir été plus âgée de trois ou quatre années que La Bruyère ; mais cette disproportion est moins choquante que l'autre. Quoi qu'il en soit, M^{me} de Belle-

1. Voir aux Notes, p. 328.

forière n'a pas parlé, & sur ce point encore les conjectures échouent dans la vapeur discrète dont la vie intime de La Bruyère est enveloppée. La personne de M^{me} de Boislandry nous est mieux connue. Elle l'était avant qu'une note de Chaulieu, relevée par Aimé Martin, nous eût fait reconnaître en elle l'Arténice des Caractères. Celle-ci a du moins eu l'honneur d'être personnellement célébrée dans le livre de son ami. C'est elle le sujet, j'allais dire l'héroïne de ce Fragment exquis où La Bruyère semble avoir resserré la matière d'un roman délicat, éternellement regrettable : Il disoit que l'esprit dans cette belle personne étoit un diamant bien mis en œuvre... Il est impossible, croyons-nous, de lire cette page teintée de la douce tristesse du regret comme de la grise lumière de la lune sans se sentir pénétré de la mélancolie des illusions envolées & du bonheur entrevu. M^{me} de Boislandry s'appelait Catherine Turgot, & étoit fille de Turgot Saint-Clair, doyen du Conseil. Elle n'avait que treize ans lorsqu'elle fut mariée à Gilles d'Aligre de Boislandry, petit-fils & arrière-petit-fils des chanceliers d'Aligre. La Bruyère avait alors quarante & un ans. Il avait donc pu voir cette enfant au berceau, la suivre dans son développement & dans ses grâces fleurissantes, & plus tard, lors de son complet épanouissement, se prendre pour elle d'une de ces amitiés tendres, faciles à l'âge mûr, telle qu'il en éprouva peut-être pour la jeune fille de M^{me} de Soyecourt. Nous n'avons pas à nous demander si Catherine Turgot étoit belle : Chaulieu, qui fut son amant en ses belles années, en a rendu ce témoignage, d'autant moins suspect que

lorsqu'il l'écrivit il n'en était plus à éprouver son infidélité : « C'étoit une des plus jolies femmes que j'aie connues, qui joignoit à une figure très-aimable la douceur de l'humeur & tout le brillant de l'esprit. » Quant au portrait moral, nous l'avons dans le Fragment de *La Bruyère*, aussi complet, aussi détaillé, fouillé qu'il est possible. Et ce portrait est charmant : modestie & grâce, vivacité & sentiment, esprit & bon goût, telle est celle que *La Bruyère* se plaît à louer d'avance « de toute la sagesse qu'elle aura un jour, » & qu'il souhaite de voir sur un grand théâtre « pour y faire briller toutes ses vertus. » Hélas ! le philosophe, l'ami n'avait point été prophète !

Peu de temps après son mariage Arténice commença à briller tout autrement. Sept ans plus tard, ses désordres éclatèrent par un procès scandaleux dont les conséquences ne furent arrêtées que par l'entremise puissante de sa famille. Dès lors chansonniers & sot-risiers ne cessent plus de s'occuper de *M^{me} de Boislandry*. Le nombre de ses amants, dit-on, est infini. Elle passe de *Chaulieu*, souvent trompé, à *Lassay*, & de *Lassay* à *Chevilly*, capitaine aux gardes, lequel, il est vrai, l'épousa à quarante ans, après quelques mois de veuvage. Lorsque le Fragment parut dans la huitième édition des *Caractères*, le procès avait eu lieu, & *La Bruyère* put consigner à l'imparfait son regret de tout ce qu'il avait espéré & prédit. Double regret, dirai-je, car il y a du regret déjà dans les louanges que donne à une très-jeune femme un homme trop âgé pour elle. De ce premier bonheur *La Bruyère* avait fait son deuil : il lui fallait encore porter le deuil du bonheur

d'où il s'était exclu. Que M. de Boislandry ait été, comme on l'a dit, par sa platitude & sa sottise, la cause première des déportements de sa femme, cela est possible; mais qu'importe? La Bruyère pleurait sur cette enfant qu'il avait connue belle & sage, spirituelle & modeste, séduisante, incomparable. Elle est restée pour lui telle qu'il l'avait vue, admirée & aimée à cet âge heureux des promesses. Ne cherchons point, comme on l'a fait, de malice ni d'ironie en ce portrait. S'étonner qu'un tel éloge puisse s'adresser à une femme compromise, c'est, comme l'a dit Sainte-Beuve, n'apprécier qu'à demi la générosité de La Bruyère.

Ainsi encore la pénombre, le vague, le mystère. De ces trois femmes que La Bruyère a connues, qu'il a aimées peut-être, pas une n'a livré son secret; & il n'a livré son secret sur pas une. Et de ces trois aventures (pas même aventures, rencontres) il ne reste qu'un souvenir incertain, que l'imagination peut colorer à son gré. Tout est possible; mais il est possible aussi qu'il n'y ait rien eu que ce que nous lisons. Et c'est en cela peut-être qu'il faut admirer surtout ce fond de prudence, disons mieux, de sagesse qui, en toutes choses, gouverna la vie de La Bruyère. Nature tendre en dépit de ses brusqueries, cœur sympathique & humain, peut-être fut-il de ceux qui redoutent le bonheur autant qu'ils y aspirent, & qui, par fierté & par respect d'eux-mêmes, aiment mieux rêver l'amour que de se donner des chaînes? Ne se pourrait-il pas même que cette réserve eût été un attrait de curiosité pour les femmes que le chansonnier fait courir après lui?

La Bruyère se préserva par sa dignité, par la conscience de sa valeur & par l'amour de sa liberté des mésaventures ridicules d'un galantin tel que Chaulieu, & de l'infamie du libertinage. Il fut sage, a dit Sainte-Beuve; il « ne se maria pas. » Il avait observé lui-même (au chapitre du Mérite personnel) qu' « un homme libre & qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit, peut s'élever au-dessus de sa fortune, se mêler dans le monde & aller de pair avec les plus honnêtes gens; ce qui, ajoute-t-il, est moins facile à celui qui est engagé... » Peut-être aura-t-il voulu garder son franc-parler avec les femmes, comme avec les grands, & se sera-t-il sevré de l'amour comme de l'ambition & par le même scrupule. On retrouve véritablement là le philosophe, l'Antiisthènes. La chose lui ressemble d'ailleurs : on a déjà remarqué qu'il se démit de ses fonctions de trésorier avant que de prendre ses franchises envers les gens de finance. Tout satiriste est philanthrope : il faut aimer les hommes pour les censurer. La Bruyère, qu'on a quelquefois taxé de sévérité dans ses jugements sur les femmes, en a trop parlé & les a trop bien connues pour ne les avoir pas aimées.

Il y a de la tendresse dans sa critique. On y sent le besoin d'une perfection à laquelle il croit. Sa sévérité n'est pas celle du libertin qui méprise, ni de l'homme blasé qui raille; c'est plutôt la sainte colère du croyant jaloux de la pureté de son idole, & qui prend les verges pour chasser les larrons hors du temple. Comment douter qu'il ait aimé en lisant cette phrase où plane le sentiment le plus éthéré : « Un

beau visage est le plus beau de tous les spectacles, & l'harmonie la plus douce est le son de voix de celle que l'on aime. » Ou celle-ci encore où la sympathie monte, il nous semble, jusqu'à l'adoration : « L'on peut être touché de certaines beautés si parfaites, & d'un mérite si éclatant, que l'on se borne à les voir & à leur parler. » En même temps il se rencontre des observations d'une finesse savante, qui témoignent d'une étude constante & réfléchie, & comme d'une expérience intime : Une femme garde mieux son secret que le secret d'autrui. — Les femmes guérissent de la paresse par la vanité ou par l'amour. — La paresse au contraire dans les femmes vives est le présage de l'amour. Ou encore celle-ci, qui dut être à l'adresse de l'une des jeunes amies de La Bruyère : « Les belles filles sont sujettes à venger ceux de leurs amants qu'elles ont maltraités, ou par de laids, ou par de vieux, ou par d'indignes maris. » Remarquons-le d'ailleurs comme une preuve de la délicatesse de goût de La Bruyère & de la pureté de ses sentiments en amour, la femme qui lui plaît le mieux c'est la femme jeune, la jeune fille, la femme-fleur plus que la femme-fruit. M^{me} de Belleforière est très-jeune, aussi M^{lle} du Terrail; Catherine-Arténice est une enfant. Son intérêt pour les femmes commence dès les premières années : il aime non-seulement la jeune fille, mais la petite fille. C'est à cet âge de naïveté & d'ignorance qu'il aime à étudier leurs grâces & à observer leur esprit. Il aime à les regarder croître, se transformer, s'épanouir : il assiste à leur développement, comme un botaniste au progrès d'une plante.

Il semble que plus tard le monde les lui gâte & pervertisse tout ce qu'il aime en elles & tout ce qu'il en attend. Le bel âge de la femme est pour lui, il l'a dit¹, de treize ans à vingt-deux (treize ans, l'âge de Catherine Turgot lorsqu'elle se maria). Il lui vient en parlant des jeunes filles des réflexions qui prouvent autant de sensibilité de cœur que de justesse d'esprit : Il échappe à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup & qui flattent sensiblement celui pour qui elles sont faites... — Tout favorise une jeune personne, jusqu'à l'opinion des hommes qui aiment à lui accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus souhaitable. Il est plein de pitié pour les pauvres filles sans dot, à qui leur beauté & leur vertu ne servent qu'à leur faire espérer une grande fortune. Il pense d'ailleurs qu'une femme est facile à gouverner à un homme qui s'en donne la peine, & se plaint qu'on s'en prenne aux hommes de ce que les femmes ne soient pas savantes, c'est-à-dire pour lui, instruites & exercées à penser. Car il ne voit, dit-il, ni loi, ni édit qui leur défende « d'ouvrir les yeux & de lire, de retenir ce qu'elles ont lu & d'en rendre compte dans leur conversation ou par leurs ouvrages. » Celles-là mêmes, on l'a vu par l'exemple de M^{me} de Boislandry, qui dans la suite de leur vie avaient trahi son espérance & démenti ses prévisions, il les aimait encore dans le souvenir de cet âge où il les avait connues si sincères & dans tout le charme des grâces naïves. L'enfant restait pour

1. Des Femmes. Voir p. 156, t. I^{er}.

lui la femme véritable; tout le reste était le tort du monde, du mauvais destin, du mari, des amants. Il semble qu'il entrât dans son amour des femmes quelque chose de la tendresse paternelle. Peut-être avait-il fait ce rêve, que d'autres que lui ont fait, d'une enfant élevée pour soi, & du mariage commençant à l'éducation. Sa dernière équipée en ce genre fut son aventure avec la petite fille de Michallet le libraire, par lui si magnifiquement dotée. L'anecdote est assez connue pour qu'on puisse se contenter d'y faire allusion. Mais les termes mêmes où Formey l'a racontée ont trop de rapports à notre sujet pour qu'on nous sache mauvais gré de les rappeler une fois de plus. Dans cette boutique de libraire où, selon l'usage du temps, La Bruyère venait presque journellement s'asseoir pour s'informer des nouvelles & feuilleter les livres, se trouvait une enfant, fort gentille, dit Formey, dont il s'amusait & qu'il avait prise en amitié. C'est en jouant un jour avec cette enfant qu'il tira de sa poche le manuscrit des Caractères & l'offrit au libraire en lui disant : « S'il y a profit, ce sera la dot de ma petite amie. » On fait quelle fut cette dot : M. Fournier en est allé chercher le chiffre dans un pamphlet fort connu, Pluton Maltôtier (1708, in-12) qui donne la fortune & le portrait des principaux financiers du temps. La fille de Michallet, la petite amie de La Bruyère, épousa Remi de Jully, fermier général, & lui apporta en mariage cent mille livres en espèces sonnantes. Certes, jamais fille ne fut dotée de plus d'esprit, argent comptant.

Nous n'avons, pour terminer, que peu de chose à dire de cette édition. Nous avons suivi littéralement le texte de la neuvième, la dernière que l'auteur ait revue, & qu'il a pu revoir entièrement, puisque, ainsi que le remarque Walckenaër, elle parut quelques jours seulement après sa mort. Nous en avons maintenu même les leçons contestées & qui ont été changées dans les éditions suivantes, en indiquant dans les notes celles qui ont prévalu. La postérité a fait son choix entre ces leçons différentes, & la tradition s'est établie. Il ne manque pas, il ne manquera jamais d'éditions classiques & populaires du livre de La Bruyère : nous ne nous plaignons pas de voir incessamment réimprimer les Caractères selon l'orthographe courante, au moins moderne, puisque c'est mettre le livre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs. Mais, à cause de cela même, il est intéressant pour l'histoire de la langue & de l'orthographe de reproduire de temps à autre le texte original, tel qu'il a été arrêté par l'auteur. C'est un lieu commun aujourd'hui qu'au xvii^e siècle l'orthographe française n'était point fixée. Elle l'était du moins quant au sens, & s'éloignait moins que l'orthographe perfectionnée de nos jours de l'étymologie. Quand il s'agit notamment d'un littérateur aussi consommé que La Bruyère, helléniste & latiniste, il convient de prendre garde & de rechercher les principes là où l'on ne croit voir qu'arbitraire ou négligence. La Bruyère n'emploie l'accent aigu sur l'é final qu'au singulier ; au pluriel il termine par ez sans accent, ce qui est une orthographe aussi bonne qu'une autre, & peut-être même

plus claire pour l'œil. Il double la consonne dans les mots composés, par respect pour l'étymologie; il maintient le trait d'union entre ceux que la composition n'a pas altérés : long-temps, sur-tout, bien-tôt, bien-féance; il conserve dans les mots de formation latine l'orthographe originale : sçavoir, nostre, pastre, feste, ne voyant pas apparemment l'avantage ou l'économie que nous avons trouvée à les supprimer; il laisse le z arabe à magasin. Pour lui Rois est le pluriel de Roy; par la même raison maris devrait être aussi le pluriel de mary. Pourtant nous voyons indifféremment, quelquefois sur la même page, « mary » & « mari; » cette dernière forme est néanmoins la plus fréquente, preuve que cette orthographe nouvelle entrait dans l'usage & gagnait du terrain. De même « celui » & « celui, » & encore « employe » & « emploie, » « voyent » & « voient; » « croyent » & « croient. » Une règle invariable est l'exclusion du t final au pluriel des mots en ent & en ant (événemens, enfans). Quelquefois l'adjectif qui suit deux mots de différents genres prend le genre du dernier, « son de voix & démarche empruntées » (t. I^{er}, p. 256). Nous trouvons aussi dans la même page « plutôt » & « plutost, » « nostre » & « nôtre. » Est-ce inadvertance, ou simplement indifférence entre deux formes également convenables, dont l'une tend à prévaloir, & dont l'autre n'est pas encore abandonnée? Au reste la lettre éliminée est toujours remplacée par un accent (plustost, plutôt; tousjours, toujours). Ce n'est qu'un changement de signe; mais il n'y a vraiment là, ni dans un cas ni dans l'autre, de faute à corriger. La Bruyère

est aussi bien dans son droit quand il écrit « gratieux » d'après gratia, ou « conscientieux » d'après conscientia, que s'il écrivait « grâcieux, consciencieux, » d'après grâce & conscience. Là où il y a vraiment hésitation, c'est au sujet des consonnes doubles ou simples, surtout dans les mots où l'étymologie ne décide pas nettement. Il ne faut pas oublier que dans ces temps où l'Académie n'avait pas encore d'autorité reconnue sur la langue, nul n'avait qualité pour faire la loi. La Bruyère écrit « flateur » & « flater » par un seul t. Nous en mettons deux aujourd'hui d'après l'Académie; je défie qu'on me dise pourquoi. Il écrit « diferer » comme « pré-ferer. » Nous doublons l'f du premier mot par respect pour l's du préfixe grec dis qui n'est pas là dans son emploi, puisqu'il s'agit d'un mot latin & que le préfixe latin correspondant à dis est di. Mais La Bruyère écrit « appercevoir » par deux pp, pour conserver la place du préfixe latin ad. On supprime actuellement ce premier p : je demande lequel est le plus conséquent. Il met deux pp au mot « duppe, » comme Rabelais & comme Marot; nous n'en mettons qu'un seul, à tort si l'étymologie donnée par M. Chevallet (huppe) est véritable, comme le croit M. Littré. Il écrit encore « échaper, échapé¹; » nous mettons deux pp, contre toute règle, à cet infinitif, quoique n'en mettant qu'un à escapade. De même au verbe « échauffer » La Bruyère ne met qu'un seul f; nous en mettons deux, malgré les ra-

1. Il échappe, à cause de la finale muette; même observation pour enveloper & il enveloppe, &c.

dicaux calfar & causer. Il double très-raisonnablement la consonne d'« éclatter » qui vient d'« éclat. » En général, là où nous voyons aujourd'hui des irrégularités, La Bruyère a la règle pour lui. Walckenaër l'a justifié d'avoir fait « légume » du féminin, comme tout le monde & les grammairiens mêmes, tels que Bouhours, le faisaient de son temps, & d'avoir écrit « balier » & « naviger. » Nous avons reproduit les raisons dans nos notes. La Bruyère, qui savait le grec, écrit « phisonomie, mistère, hipocrite. » Il ne pouvait deviner qu'après avoir adopté l'i dans ces mots pour conserver le son de l'upsilon, on inventerait ensuite un i grec pour tromper l'œil & compliquer les règles de la prononciation. Il devançait les partisans de l'orthographe simplifiée en écrivant « entoufiasme, » où l'on maintient l'h aujourd'hui. Quant à l'orthographe des mots pencher, aventure, épouvantail, vengeance, que La Bruyère écrit, par endroits sinon partout, « pancher, avanture, épouventail, vangeance, » on sait que c'est là de ces questions qui ne peuvent être décidées que dictatorialement sans aucune part de la raison ni de la science. Amyot, écrivain très-pur, un classique pour les contemporains de La Bruyère, écrivait ces mots comme lui. La Bruyère a donc le droit de garder là-dessus son opinion, jusqu'à ce qu'il nous vienne un linguiste assez subtil pour déterminer exactement jusqu'à quel point & dans quels cas l'e peut prendre le son de l'a, & réciproquement. Et, en attendant, cette opinion mérite d'être connue.

La ponctuation de La Bruyère & son accentuation ne sont pas moins intéressantes à connaître, parce

qu'elles sont méthodiques. Il emploie peu l'accent aigu dans le corps des mots (*severité, générosité*), excepté sur l'e initial (*étude, édifice*). Le circonflexe indique la suppression de l's dans *apôtre, vôtre, ajouter, soutenir, &c.* L'emploi du grave est rare. Le tréma, dont La Bruyère fait un constant usage dans les diphtongues, se place ou sur la première voyelle dans les mots terminés par une consonne, par exemple à l'infinitif des verbes (*infinüer, avoüer, continüer, salüer*), ou sur l'e muet final (*saluë, ruë, contiguë, rouë*), ou sur la seconde voyelle dans les diphtongues suivies d'une syllabe commençant par une consonne (*perpetuëra, reüffir*); dans les agrégations de plusieurs voyelles le tréma se pose sur celle dont le son doit dominer (*jouïr, jouëur, débrouïlle*). La Bruyère use sobrement du point d'interrogation. Le point-virgule, dont il use, au contraire, très-abondamment, lui sert à séparer les membres d'une phrase où le sens se continue malgré le changement de nominatif. Le deux-points marque les révolutions d'une période où le sujet se termine & recommence. On peut voir, notamment au chapitre des Biens de Fortune, le système de ponctuation de La Bruyère comme exposé dans deux paragraphes « *Laissez faire Ergaste...* » & « *Cet homme qui a fait la fortune...* » (T. I^{er}, p. 246 & 247). Il n'emploie pas le deux-points comme nous le faisons, pour commencer le discours direct Il dit :...; il se contente alors d'une virgule, « *Ils ne disoient point, le siècle est dur, la misère est grande, &c...* » (T. I^{er}, p. 285.)

Dans une édition modelée sur les textes originaux,

nous ne pouvons naturellement admettre que les œuvres publiées par La Bruyère lui-même. Aussi n'avons-nous recueilli ni les Dialogues sur le Quiétisme, dont l'authenticité pourtant commence à s'établir, au moins pour une partie, ni aucune des lettres anciennement ou récemment découvertes. Il est vrai que les dernières surtout ont peu de rapport aux Caractères, & n'y sont point un appendicé obligé. Nous n'avons ajouté à l'ouvrage de La Bruyère que ce qu'il y avait ajouté lui-même, son Discours à l'Académie imprimé à la suite des Caractères, dès la huitième édition.

Quant à la fameuse DIEUDIADÉ, ou Caractères satiriques (en vers) de la cour de Louis XIV, conservée à la bibliothèque de Saint-Petersbourg & qu'une note manuscrite du catalogue de Dubrowski attribue à La Bruyère, voici ce qu'en a écrit un de nos amis qui a eu le manuscrit sous les yeux : « ... rapsodie absurde, sans invention ni sel, d'une platitude que défavouerait le dernier des écrivains. Nous pouvons affirmer, ajoute-t-il, que ces notices ne contiennent pas la moindre intention satirique, non plus que les dessins grotesques qui les accompagnent ¹. » Dubrowski, qui n'était pas fort sur la littérature française, aura été trompé par le sous-titre de Caractères. Peut-être ici même n'a-t-il inscrit le nom de La Bruyère, comme il a inscrit ailleurs, & sans plus de raison, les noms de Voltaire & de Rousseau, que

1. Voir Bulletin du Bibliophile, année 1861, article de M. J.-Édouard Gardet : Les Supercheries d'un Collectionneur, p. 107, 108.

pour donner plus de valeur à sa collection, qu'il voulait vendre, & qu'il vendit en effet à l'empereur Alexandre en 1805.

Une dernière observation : parmi les clefs manuscrites signalées par les derniers commentateurs de La Bruyère il en est une portée sur les catalogues de la Bibliothèque Mazarine, & qui paraît perdue ou du moins égarée. M. Servois l'a fait chercher en vain; venus après lui, nous n'avons pas été plus heureux. Par compensation, on trouve à cette même bibliothèque un exemplaire de la sixième édition des Caractères (1691) couvert de notes marginales d'une écriture ancienne & vraisemblablement contemporaine de l'édition. Nous ne donnons pas cette trouvaille pour une découverte, les exemplaires annotés des Caractères étant assez communs. Toutefois, si ces notes ont réellement la date que nous leur attribuons, elles méritent une créance particulière. Les applications en sont généralement justes & raisonnables, & n'ont rien du vague des annotations plus récentes : elles nous ont souvent permis, comme on le verra, de décider entre des interprétations diverses. Nous nous sommes donc aidé de cet exemplaire en le consultant toujours le premier; les noms placés entre guillemets en tête de nos commentaires ont été relevés sur ses marges. Nous en prévenons les lecteurs une fois pour toutes.

Qu'on nous permette encore un mot à propos de l'Index placé à la fin de notre édition. Les éditions précédentes donnaient surtout des index analytiques

et des index historiques, c'est-à-dire indiquant seulement les noms d'hommes et de lieux. Nous n'avons pas voulu refaire après tant d'autres de tables analytiques, toujours forcément incomplètes, arbitraires et de peu de profit pour la lecture. Mais c'est la première fois, croyons-nous, que l'on trouvera joint aux noms de lieux et de personnes un Index des Caractères, c'est-à-dire des noms supposés ou imaginés par La Bruyère. Ces indications, que nous avons souvent regretté de ne point trouver dans les autres éditions, ne seront, nous l'espérons, ni sans commodité pour les recherches, ni sans avantage pour la mémoire.

« Heureux homme, après tout, que La Bruyère, » a dit une fois Sainte-Beuve. « Tandis que tant de gloires plus hautes se sont affaïssées, quand le XVIII^e siècle est passé et qu'on en parle comme d'une ancienne mode, quand le XVII^e siècle lui-même est exposé de toutes parts aux attaques, aux irrévérences et aux incrédulités des écoles nouvelles, lui, comme par miracle, y est seul respecté; seul, tout entier, debout, on l'épargne, que dis-je? on le lit, on l'admire, on le loue précisément à cause de cette manière un peu marquée qui, de son temps, semblait trop forte, qui n'est que suffisante aujourd'hui : il en demeure le premier modèle. Fénelon — tout Fénelon — a pâli et s'est effacé : lui, il subsiste, il brille comme au premier jour. Le temps n'a rien ôté à sa solide et vigoureuse peinture. La curiosité, comme au lendemain de 1688, s'acharne à ses demi-obscurités et à ses mys-

tères. L'artiste n'a pas cessé de le révéler. Il est le premier nom en tête de la liste des nouveaux venus, des plus modernes & des plus hardis... Il est le classique de tout le monde...¹ »

Heureux La Bruyère, en effet : heureux & sage ! Tandis que d'autres & de plus grands que lui ont compromis leur destinée & leur génie dans les misérables agitations de la vie publique & des relations mondaines, il a su vivre obscurément pour mieux assurer la gloire à venir. Après avoir bien vécu, il s'est immortalisé par une œuvre unique, & n'a, en somme, livré à la postérité que son esprit. La « curiosité » pourra « s'acharner » encore aux sous-entendus de La Bruyère, & en tirer de nouvelles révélations sur sa personne & sur sa vie. Quoi qu'il en sorte, il n'a rien à redouter désormais : ce livre, vieux de deux cents ans de gloire, le protégera toujours. De grands orateurs se sont éteints avec le dernier écho de leur voix ; de grands philosophes ont succombé avec leurs systèmes devant des systèmes ou des modes de penser nouveaux ; des héros ont rencontré sur le chemin de l'histoire des détracteurs de leurs actes & de leur grandeur. La Bruyère est resté « debout tout entier » parce qu'il s'est attaché à ce qu'il y a de plus solide pour la renommée, à l'art inaltérable & éternel.

CHARLES ASSELINEAU.

1. Nouveaux Lundis, t. X, p. 432.



DISCOURS
SUR THEOPHRASTE.



AE n'estime pas que l'homme soit capable de former dans son esprit un projet plus vain & plus chimerique, que de prétendre en écrivant de quelque art ou de quelque science que ce soit, échapper à toute sorte de critique, & enlever les suffrages de tous ses Lecteurs.

Car sans m'étendre sur la difference des esprits des hommes aussi prodigieuse en eux que celle de leurs visages, qui fait goûter aux uns les choses de speculation, & aux autres celles de pratique; qui fait que quelques-uns cherchent dans les Livres à exercer leur imagination, quelques autres à former leur jugement; qu'entre ceux qui lisent, ceux-cy aiment à

être forcez par la demonſtration, & ceux-là veulent entendre délicatement, ou former des raifonnemens & des conjectures; je me renferme ſeulement dans cette ſcience qui décrit les mœurs, qui examine les hommes, & qui développe leurs caracteres; & j'oſe dire que ſur les ouvrages qui traitent de choſes qui les touchent de ſi près, & où il ne s'agit que d'eux-mêmes, ils ſont encore extrêmement difficiles à contenter.

Quelques Sçavans ne goûtent que les Apophthegmes des Anciens, & les exemples tirez des Romains, des Grecs, des Perſes, des Egyptiens; l'hiſtoire du monde preſent leur eſt inſipide; ils ne ſont point touchez des hommes qui les environnent, & avec qui ils vivent, & ne ſont nulle attention à leurs mœurs. Les femmes au contraire, les gens de la Cour, & tous ceux qui n'ont que beaucoup d'eſprit ſans érudition, indifferens pour toutes les choſes qui les ont précédé, ſont avides de celles qui ſe paſſent à leurs yeux, & qui ſont comme ſous leur main; ils les examinent, ils les diſcernent, ils ne perdent pas de vûe les perſonnes qui les entourent, ſi charmez des deſcriptions & des peintures que l'on fait de leurs contemporains, de leurs concitoyens, de ceux enfin qui leur reſſemblent, & à qui ils ne croyent pas reſſembler; que juſques dans la Chaire l'on ſe croit obligé ſouvent de ſuſpendre l'Evangile pour les prendre par leur foible, & les ramener à leurs devoirs par des choſes qui ſoient de leur goût & de leur portée.

La Cour ou ne connoît pas la ville, ou par le

mépris qu'elle a pour elle, neglige d'en relever le ridicule, & n'est point frappée des images qu'il peut fournir; & si au contraire l'on peint la Cour, comme c'est toûjours avec les ménagemens qui luy font dûs, la ville ne tire pas de cette ébauche de quoy remplir sa curiosité, & se faire une juste idée d'un país où il faut même avoir vécu pour le connoître.

D'autre part il est naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicatesse d'un trait de morale qui les peint, qui les désigne, & où ils se reconnoissent eux-mêmes; ils se tirent d'embarras en le condamnant; & tels n'approuvent la fadyre, que lors que commençant à lâcher prise, & à s'éloigner de leurs personnes, elle va mordre quelque autre.

Enfin quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts si differens des hommes par un seul ouvrage de morale? Les uns cherchent des definitions, des divisions, des tables, & de la methode; ils veulent qu'on leur explique ce que c'est que la vertu en general, & cette vertu en particulier; quelle difference se trouve entre la valeur, la force & la magnanimité, les vices extrêmes par le defaut ou par l'excés entre lesquels chaque vertu se trouve placée, & duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage: toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres contens que l'on reduise les mœurs aux passions, & que l'on explique celles-cy par le mouvement du sang, par celui des fibres & des arteres, quittent un Auteur de tout le reste.

Il s'en trouve d'un troisiéme ordre, qui persuadez que toute doctrine des mœurs doit tendre à les reformer, à discerner les bonnes d'avec les mauvaises, & à démêler dans les hommes ce qu'il y a de vain, de foible & de ridicule, d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon, de sain & de louable, se plaisent infiniment dans la lecture des livres, qui supposant les principes physiques & moraux rebatus par les anciens & les modernes, se jettent d'abord dans leur application aux mœurs du temps, corrigent les hommes les uns par les autres par ces images de choses qui leur sont si familières, & dont néanmoins ils ne s'avisent pas de tirer leur instruction.

Tel est le *Traité des Caractères des mœurs* que nous a laissé Theophraste; il l'a puisé dans les *Ethiques* & dans les *grandes Morales* d'Aristote dont il fut le disciple; les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque Chapitre, sont établies sur les idées & sur les principes de ce grand Philosophe, & le fond des caractères qui y sont décrits, est pris de la même source; il est vray qu'il se les rend propres par l'étendue qu'il leur donne, & par la satire ingénieuse qu'il en tire contre les vices des Grecs, & sur tout des Atheniens.

Ce Livre ne peut gueres passer que pour le commencement d'un plus long ouvrage que Theophraste avoit entrepris. Le projet de ce Philosophe, comme vous le remarquerez dans sa *Preface*, étoit de traiter de toutes les vertus, & de tous les vices. Et comme il assure luy-même dans cet endroit qu'il commence un si grand dessein à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf

ans, il y a apparence qu'une prompt mort l'empêcha de le conduire à sa perfection : J'avouë que l'opinion commune a toujours été qu'il avoit poussé sa vie au delà de cent ans ; & saint Jérôme dans une Lettre qu'il écrit à Nepotien, assure qu'il est mort à cent sept ans accomplis : de sorte que je ne doute point qu'il n'y ait eu une ancienne erreur ou dans les chiffres Grecs qui ont servi de regle à Diogene Laërce, qui ne le fait vivre que quatre-vingt-quinze années, ou dans les premiers manuscrits qui ont été faits de cet Historien ; s'il est vrai d'ailleurs que les quatre-vingt-dix-neuf ans que cet Auteur se donne dans cette Preface, se lisent également dans quatre manuscrits de la Bibliothèque Palatine, où l'on a aussi trouvé les cinq derniers Chapitres des Caractères de Theophraste qui manquoient aux anciennes impressions, & où l'on a vû deux titres, l'un du goût qu'on a pour les vicieux, & l'autre du gain fordide, qui sont seuls, & dénués de leurs Chapitres.

Ainsi cet ouvrage n'est peut-être même qu'un simple fragment, mais cependant un reste précieux de l'antiquité, & un monument de la vivacité de l'esprit, & du jugement ferme & solide de ce Philosophe dans un âge si avancé : En effet il a toujours été lû comme un chef-d'œuvre dans son genre, il ne se voit rien où le goût Attique se fasse mieux remarquer, & où l'élégance Grecque éclate davantage ; on l'a appelé un livre d'or : les Sçavans faisant attention à la diversité des mœurs qui y sont traitées, & à la manière naïve dont tous les caractères y sont

exprimez, & la comparant d'ailleurs avec celle du Poète Menandre disciple de Theophraste, & qui servit ensuite de modele à Terence, qu'on a dans nos jours si heureusement imité, ne peuvent s'empêcher de reconnoître dans ce petit ouvrage la première source de tout le comique, je dis de celui qui est épuré des pointes, des obscenitez, des équivoques, qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages & les vertueux.

Mais peut-être que pour relever le mérite de ce traité des Caractères, & en inspirer la lecture, il ne fera pas inutile de dire quelque chose de celui de leur Auteur. Il étoit d'Erese, ville de Lesbos, fils d'un Foulon; il eut pour premier Maître dans son pays un certain Leucippe¹ qui étoit de la même ville que luy; de-là il passa à l'Ecole de Platon, & s'arrêta ensuite à celle d'Aristote, où il se distingua entre tous ses disciples. Ce nouveau Maître charmé de la facilité de son esprit & de la douceur de son élocution, luy changea son nom, qui étoit Tyrtame, en celui d'Euphraste, qui signifie celui qui parle bien; & ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son génie & de ses expressions, il l'appella Theophraste, c'est à dire un homme dont le langage est divin. Et il semble que Cicéron ait entré dans les sentimens de ce Philosophe, lorsque dans le livre qu'il intitule *Brutus*, ou *des Orateurs illustres*, il parle ainsi : Qui est plus fécond

1. Un autre que Leucippe Philosophe célèbre & disciple de Zenon.

& plus abondant que Platon? plus solide & plus ferme qu'Aristote? plus agreable & plus doux que Theophraste? Et dans quelques-unes de ses Epîtres à Atticus on voit que parlant du même Theophraste il l'appelle son amy, que la lecture de ses livres luy étoit familiere, & qu'il en faisoit ses délices.

Aristote disoit de luy & de Calistene un autre de ses disciples, ce que Platon avoit dit la première fois d'Aristote même & de Xenocrate, que Calistene étoit lent à concevoir & avoit l'esprit tardif; & que Theophraste au contraire l'avoit si vif, si perçant, si penetrant, qu'il comprenoit d'abord d'une chose tout ce qui en pouvoit être connu; que l'un avoit besoin d'éperon pour estre excité, & qu'il falloit à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimoit en celuy-cy sur toutes choses un caractere de douceur qui regnoit également dans ses mœurs & dans son style; l'on raconte que les disciples d'Aristote voyant leur Maître avancé en âge & d'une santé fort affoiblie, le prierent de leur nommer son successeur; que comme il avoit deux hommes dans son Ecole sur qui seuls ce choix pouvoit tomber, Menedeme¹ le Rhodien, & Theophraste d'Erese, par un esprit de ménagement pour celuy qu'il vouloit exclure, il se declara de cette maniere: Il feignit peu de temps après que ses disciples luy eurent fait cette priere, & en leur presence, que le vin dont il faisoit un usage ordinaire luy étoit nuisible, il se fit

1. Il y en a eu deux autres de même nom; l'un Philosophe cynique, l'autre disciple de Platon.

apporter des vins de Rhodes & de Lesbos, il goûta de tous les deux, dit qu'ils ne démentoient point leur terroir, & que chacun dans son genre étoit excellent, que le premier avoit de la force, mais que celui de Lesbos avoit plus de douceur, & qu'il luy donnoit la préférence. Quoy qu'il en soit de ce fait qu'on lit dans Aulu-Gelle, il est certain que lorsqu'Aristote accusé par Eurimedon Prêtre de Cerès, d'avoir mal parlé des Dieux, craignant le destin de Socrate, voulut sortir d'Athenes, & se retirer à Calcis, ville d'Eubée, il abandonna son Ecole au Lesbien, luy confia ses écrits, à condition de les tenir secrets; & c'est par Theophraste que sont venus jusques à nous les Ouvrages de ce grand homme.

Son nom devint si celebre par toute la Grece, que successeur d'Aristote il put compter bien-tôt dans l'Ecole qu'il luy avoit laissée jusques à deux mille disciples. Il excita l'envie de ¹ Sophocle fils d'Amphiclide, & qui pour lors étoit Preteur : celui-cy, en effet son ennemi, mais sous prétexte d'une exacte police, & d'empêcher les assemblées, fit une loy qui défendoit sur peine de la vie à aucun Philosophe d'enseigner dans les Ecoles. Ils obéirent; mais l'année suivante Philon ayant succédé à Sophocle qui étoit sorti de charge, le peuple d'Athenes abrogea cette loy odieuse que ce dernier avoit faite, le condamna à une amende de cinq talens, rétablit Theophraste, & le reste des Philosophes.

Plus heureux qu'Aristote qui avoit été contraint

1. Un autre que le Poète tragique.

de ceder à Eurimedon, il fut sur le point de voir un certain Agnonide puni comme impie par les Athéniens, seulement à cause qu'il avoit osé l'accuser d'impiété; tant étoit grande l'affection que ce peuple avoit pour luy, & qu'il méritoit par sa vertu.

En effet on luy rend ce témoignage, qu'il avoit une singulière prudence, qu'il étoit zélé pour le bien public, laborieux, officieux, affable, bienfaisant. Ainsi au rapport de Plutarque, lorsqu'Erese fut accablée de Tyrans qui avoient usurpé la domination de leur país, il se joignit à ¹ Phydias son compatriote, contribua avec luy de ses biens pour armer les bannis qui rentrèrent dans leur ville, en chassèrent les traîtres, & rendirent à toute l'Isle de Lesbos sa liberté.

Tant de rares qualitez ne luy acquirent pas seulement la bienveillance du peuple, mais encore l'estime & la familiarité des Rois : il fut ami de Cassandre qui avoit succédé à Aridée frere d'Alexandre le Grand au Royaume de Macedoine; & Ptolomé fils de Lagus & premier Roy d'Egypte entretint toujours un commerce étroit avec ce Philosophe. Il mourut enfin accablé d'années & de fatigues, & il cessa tout à la fois de travailler & de vivre : toute la Grece le pleura, & tout le peuple Athenien assista à ses funerailles.

L'on raconte de luy que dans son extrême vieillesse ne pouvant plus marcher à pied, il se faisoit porter en litiere par la ville, où il étoit vû du

1. Un autre que le fameux Sculpteur.

peuple à qui il étoit si cher. L'on dit aussi que ses disciples qui entouroient son lit lorsqu'il mourut, luy ayant demandé s'il n'avoit rien à leur recommander, il leur tint ce discours. « La vie nous seduit, elle
 « nous promet de grands plaisirs dans la possession
 « de la gloire; mais à peine commence-t-on à vivre,
 « qu'il faut mourir : il n'y a souvent rien de plus
 « sterile que l'amour de la reputation. Cependant,
 « mes disciples, contentez-vous : si vous negligez
 « l'estime des hommes, vous vous épargnez à vous-
 « mêmes de grands travaux; s'ils ne rebutent point
 « votre courage, il peut arriver que la gloire fera
 « votre recompense : souvenez-vous seulement qu'il
 « y a dans la vie beaucoup de choses inutiles, &
 « qu'il y en a peu qui menent à une fin solide. Ce
 « n'est point à moy à délibérer sur le parti que je
 « dois prendre, il n'est plus temps : pour vous qui
 « avez à me survivre, vous ne sçauriez peser trop
 « meurement ce que vous devez faire : » & ce furent là ses dernières paroles.

Cicéron dans le troisième livre des Tusculanes dit que Theophraste mourant se plaignit de la nature, de ce qu'elle avoit accordé aux Cerfs & aux Corneilles une vie si longue & qui leur est si inutile, lorsqu'elle n'avoit donné aux hommes qu'une vie tres-courte, bien qu'il leur importe si fort de vivre long-temps; que si l'âge des hommes eût pu s'étendre à un plus grand nombre d'années, il seroit arrivé que leur vie auroit été cultivée par une doctrine universelle, & qu'il n'y auroit eu dans le monde, ny art ny science qui n'eût atteint sa perfection. Et saint

Jerôme dans l'endroit déjà cité assure que Theophraste à l'âge de cent sept ans, frappé de la maladie dont il mourut, regretta de sortir de la vie dans un temps où il ne faisoit que commencer à être sage.

Il avoit coûtume de dire qu'il ne faut pas aimer les amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer; que les amis doivent être communs entre les freres, comme tout est commun entre les amis; que l'on devoit plutôt se fier à un cheval sans frein, qu'à celui qui parle sans jugement; que la plus forte dépense que l'on puisse faire, est celle du temps. Il dit un jour à un homme qui se taisoit à table dans un festin; si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler; mais s'il n'est pas ainsi, tu en fçais beaucoup: voilà quelques-unes de ses maximes.

Mais si nous parlons de ses ouvrages, ils sont infinis, & nous n'apprenons pas que nul ancien ait plus écrit que Theophraste: Diogene Laërce fait l'énumération de plus de deux cens traitez differens, & sur toutes sortes de sujets qu'il a composez; la plus grande partie s'est perduë par le malheur des temps, & l'autre se réduit à vingt traitez qui sont recueillis dans le volume de ses œuvres: l'on y voit neuf livres de l'histoire des plantes, six livres de leurs causes; il a écrit des vents, du feu, des pierres, du miel, des signes du beau temps, des signes de la pluye, des signes de la tempête, des odeurs, de la sueur, du vertige, de la lassitude, du relâchement des nerfs, de la défaillance, des poissons qui vivent hors de l'eau, des animaux qui changent de couleur, des animaux qui naissent subitement, des animaux sujets

à l'envie, des caractères des mœurs : voilà ce qui nous reste de ses écrits ; entre lesquels ce dernier seul dont on donne la traduction , peut répondre non seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire, mais encore du mérite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusques à nous.

Que si quelques-uns se refroidissent pour cet ouvrage moral par les choses qu'ils y voyent, qui sont du temps auquel il a été écrit, & qui ne sont point selon leurs mœurs ; que peuvent-ils faire de plus utile & de plus agréable pour eux, que de se défaire de cette prévention pour leurs coutumes & leurs manières , qui sans autre discussion non seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes, mais leur fait presque décider que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable, & qui les prive dans la lecture des Livres des anciens , du plaisir & de l'instruction qu'ils en doivent attendre.

Nous qui sommes si modernes serons anciens dans quelques siècles : alors l'histoire du nôtre fera goûter à la postérité la venalité des charges, c'est à dire le pouvoir de protéger l'innocence, de punir le crime, & de faire justice à tout le monde, acheté à deniers comptans comme une métairie, la splendeur des Partisans, gens si méprisés chez les Hébreux & chez les Grecs. L'on entendra parler d'une Capitale d'un grand Royaume, où il n'y avoit ni places publiques, ni bains, ni fontaines, ni amphitheatres, ni galeries, ni portiques, ni promenoirs, qui étoit pourtant une ville merveilleuse : l'on dira que tout le cours de la vie s'y passoit presque à sortir de sa maison, pour

aller se renfermer dans celle d'un autre : que d'honnêtes femmes qui n'étoient ni marchandes, ni hôtelières, avoient leurs maisons ouvertes à ceux qui payoient pour y entrer ; que l'on avoit à choisir des dez, des cartes, & de tous les jeux ; que l'on mangeoit dans ces maisons, & qu'elles étoient commodes à tout commerce. L'on sçaura que le peuple ne paroïssoit dans la ville que pour y passer avec précipitation, nul entretien, nulle familiarité ; que tout y étoit farouche & comme allarmé par le bruit des chars qu'il falloit éviter, & qui s'abandonnoient au milieu des ruës, comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la course : L'on apprendra sans étonnement qu'en pleine paix & dans une tranquillité publique, des citoyens entroient dans les Temples, alloient voir des femmes, ou visitoient leurs amis avec des armes offensives, & qu'il n'y avoit presque personne qui n'eût à son côté de quoy pouvoir d'un seul coup en tuer un autre. Ou si ceux qui viendront après nous, rebutez par des mœurs si étranges & si différentes des leurs, se dégoûtent par là de nos memoires, de nos poësies, de nôtre comique & de nos satyres, pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de se priver eux-mêmes par cette fausse délicatesse, de la lecture de si beaux ouvrages, si travaillez, si reguliers, & de la connoissance du plus beau Regne dont jamais l'histoire ait été embellie.

Ayons donc pour les livres des Anciens cette même indulgence que nous espérons nous-mêmes de la posterité, persuadez que les hommes n'ont point d'usages ny de coûtumes qui soient de tous les siècles,

qu'elles changent avec les temps ; que nous sommes trop éloignez de celles qui ont passé, & trop proches de celles qui regnent encore, pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes & des autres un juste discernement. Alors ni ce que nous appelons la politesse de nos mœurs, ni la bienfaisance de nos coutumes, ni notre faste, ni notre magnificence ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Athéniens, que contre celle des premiers hommes, grands par eux-mêmes, & indépendamment de mille choses extérieures qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus.

La nature se montrait en eux dans toute sa pureté & sa dignité, & n'étoit point encore souillée par la vanité, par le luxe, & par la sotte ambition : Un homme n'étoit honoré sur la terre qu'à cause de sa force ou de sa vertu ; il n'étoit point riche par des charges ou des pensions, mais par son champ, par ses troupeaux, par ses enfans & ses serviteurs ; sa nourriture étoit saine & naturelle, les fruits de la terre, le lait de ses animaux & de ses brebis ; ses vêtemens simples & uniformes, leurs laines, leurs toisons ; ses plaisirs innocens, une grande récolte, le mariage de ses enfans, l'union avec ses voisins, la paix dans sa famille : rien n'est plus opposé à nos mœurs que toutes ces choses : mais l'éloignement des temps nous les fait goûter, ainsi que la distance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverses relations ou les livres de voyages nous apprennent des pays lointains & des nations étrangères.

Ils racontent une religion, une police, une maniere de se nourrir, de s'habiller, de bâtir & de faire la guerre, qu'on ne sçavoit point, des mœurs que l'on ignoroit; celles qui approchent des nôtres nous touchent, celles qui s'en éloignent nous étonnent; mais toutes nous amusent, moins rebutez par la barbarie des manieres & des coûtumes de peuples si éloignez, qu'instruits & même réjoüis par leur nouveauté; il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois, Chinois, Negres ou Abissins.

Or ceux dont Theophraste nous peint les mœurs dans ses Caracteres, étoient Atheniens, & nous sommes François : & si nous joignons à la diversité des lieux & du climat, le long intervalle des temps, & que nous considerions que ce Livre a pû être écrit la dernière année de la CXV. Olympiade, trois cens quatorze ans avant l'Ere Chrétienne, & qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce peuple d'Athenes dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons, & que cette ressemblance avec des hommes separez par tant de siecles soit si entiere. En effet les hommes n'ont point changé selon le cœur & selon les passions, ils sont encore tels qu'ils étoient alors, & qu'ils sont marquez dans Theophraste, vains, dissimulez, flateurs, interressez, effrontez, importuns, défiants, médifans, querelleux, superstitieux.

Il est vray, Athenes étoit libre, c'étoit le centre d'une Republique, ses citoyens étoient égaux, ils ne rougissoient point l'un de l'autre; ils marchaient presque seuls & à pied dans une ville propre, paisible

& spacieuse, entroient dans les boutiques & dans les marchez, achetoient eux-mêmes les choses necessaires ; l'émulation d'une Cour ne les faisoit point fortir d'une vie commune : ils reservoient leurs esclaves pour les bains, pour les repas, pour le service interieur des maisons, pour les voyages : ils passoient une partie de leur vie dans les places, dans les temples, aux amphitheatres, sur un port, sous des portiques, & au milieu d'une ville dont ils étoient également les maîtres : Là le peuple s'affembloit pour déliberer des affaires publiques, icy il s'entretenoit avec les Etrangers ; ailleurs les Philosophes tantôt enseignoient leur doctrine, tantôt conféroient avec leurs disciples : ces lieux étoient tout à la fois la scene des plaisirs & des affaires ; il y avoit dans ces mœurs quelque chose de simple & de populaire, & qui ressemble peu aux nôtres, je l'avouë ; mais cependant quels hommes en general, que les Atheniens, & quelle ville, qu'Athenes ! quelles loix ! quelle police ! quelle valeur ! quelle discipline ! quelle perfection dans toutes les sciences & dans tous les arts ! mais quelle politesse dans le commerce ordinaire & dans le langage ! Theophraste, le même Theophraste dont l'on vient de dire de si grandes choses, ce parleur agreable, cet homme qui s'exprimoit divinement, fut reconnu étranger, & appelé de ce nom par une simple femme de qui il achetoit des herbes au marché, & qui reconnut par je ne sçay quoy d'Attique qui luy manquoit, & que les Romains ont depuis appelé urbanité, qu'il n'étoit pas Athenien : Et Ciceron rapporte, que ce grand personnage demeura étonné de voir,

qu'ayant vieilli dans Athenes, possédant si parfaitement le langage Attique, & en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'étoit pû donner ce que le simple peuple avoit naturellement & sans nulle peine. Que si l'on ne laisse pas de lire quelquefois dans ce traité des Caractères de certaines mœurs qu'on ne peut excuser, & qui nous paroissent ridicules, il faut se souvenir qu'elles ont paru telles à Theophraste, qu'il les a regardées comme des vices dont il a fait une peinture naïve qui fit honte aux Atheniens, & qui servit à les corriger.

Enfin dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux Etrangers & aux Anciens, & qui n'estiment que leurs mœurs, on les ajoute à cet ouvrage : l'on a crû pouvoir se dispenser de suivre le projet de ce Philosophe, soit parce qu'il est toujours pernicieux de poursuivre le travail d'autrui, sur tout si c'est d'un Ancien ou d'un Auteur d'une grande reputation; soit encore parce que cette unique figure qu'on appelle description ou énumération, employée avec tant de succès dans ces vingt-huit chapitres des Caractères, pourroit en avoir un beaucoup moindre, si elle étoit traitée par un genie fort inferieur à celui de Theophraste.

Au contraire se ressouvenant que parmi le grand nombre des traités de ce Philosophe, rapportez par Diogene Laërce, il s'en trouve un sous le titre de proverbes, c'est à dire de pieces détachées, comme des reflexions ou des remarques; que le premier & le plus grand livre de morale qui ait été fait, porte ce même nom dans les divines Ecritures; on s'est

trouvé excité par de si grands modeles à suivre selon ses forces une semblable maniere¹ d'écrire des mœurs; & l'on n'a point été détourné de son entreprise par deux ouvrages de morale qui sont dans les mains de tout le monde, & d'où faute d'attention, ou par un esprit de critique quelques-uns pourroient penser que ces remarques sont imitées.

L'un par l'engagement de son Auteur fait servir la *Metaphysique* à la *Religion*, fait connoître l'ame, ses passions, ses vices, traite les grands & les serieux motifs pour conduire à la vertu, & veut rendre l'homme Chrétien. L'autre qui est la production d'un esprit instruit par le commerce du monde, & dont la délicatesse étoit égale à la penetration, observant que l'amour propre est dans l'homme la cause de tous ses foibles, l'attaque sans relâche quelque part où il le trouve, & cette unique pensée comme multipliée en mille manieres differentes, a toujours par le choix des mots & par la varieté de l'expression, la grace de la nouveauté.

L'on ne fuit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des *Caracteres*, il est tout different des deux autres que je viens de toucher; moins sublime que le premier, & moins délicat que le second il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voyes simples & communes, & en l'examinant indifferemment, sans beaucoup de methode,

1. L'on entend cette maniere coupée dont Salomon a écrit ses *Proverbes*, & nullement les choses qui sont divines, & hors de toute comparaison.

& selon que les divers chapitres y conduisent par les âges, les sexes & les conditions, & par les vices, les foibles, & le ridicule qui y sont attachez.

L'on s'est plus appliqué aux vices de l'esprit, aux replis du cœur, & à tout l'interieur de l'homme, que n'a fait Theophraste; & l'on peut dire que comme les Caracteres par mille choses exterieures qu'ils font remarquer dans l'homme, par ses actions, ses paroles & ses démarches, apprennent quel est son fond, & font remonter jusques à la source de son déreglement; tout au contraire les nouveaux Caracteres déployant d'abord les pensées, les sentimens & les mouvemens des hommes, découvrent le principe de leur malice & de leurs foibleffes, font que l'on prévoit aisément tout ce qu'ils sont capables de dire ou de faire, & qu'on ne s'étonne plus de mille actions vicieuses ou frivoles dont leur vie est toute remplie.

Il faut avouer que sur les titres de ces deux ouvrages l'embarras s'est trouvé presque égal; pour ceux qui partagent le dernier, s'ils ne plaisent point assez, l'on permet d'en suppléer d'autres: Mais à l'égard des titres des Caracteres de Theophraste, la même liberté n'est pas accordée, parce qu'on n'est point maître du bien d'autrui, il a falu suivre l'esprit de l'Auteur, & les traduire selon le sens le plus proche de la diction Grecque, & en même temps selon la plus exacte conformité avec leurs chapitres, ce qui n'est pas une chose facile; parce que souvent la signification d'un terme Grec traduit en François mot pour mot, n'est plus la même dans nôtre langue; par exemple, ironie est chez nous une raillerie dans

la conversation, ou une figure de Rhetorique, & chez Theophraste c'est quelque chose entre la fourberie & la dissimulation, qui n'est pourtant ny l'un ny l'autre, mais précisément ce qui est décrit dans le premier chapitre.

Et d'ailleurs les Grecs ont quelquefois deux ou trois termes assez differens pour exprimer des choses qui le sont aussi, & que nous ne sçaurions gueres rendre que par un seul mot; cette pauvreté embarrasse. En effet l'on remarque dans cet ouvrage Grec trois especes d'avarice, deux sortes d'importuns, des flatteurs de deux manieres, & autant de grands parleurs; de sorte que les caracteres de ces personnes semblent rentrer les uns dans les autres au desavantage du titre; ils ne sont pas aussi toujours suivis & parfaitement conformes, parce que Theophraste emporté quelquefois par le dessein qu'il a de faire des portraits, se trouve déterminé à ces changemens par le caractere & les mœurs du personnage qu'il peint, ou dont il fait la satyre.

Les définitions qui sont au commencement de chaque chapitre ont eû leurs difficultez; elles sont courtes & concises dans Theophraste, selon la force du Grec, & le style d'Aristote qui luy en a fourni les premieres idées; on les a étenduës dans la traduction pour les rendre intelligibles: il se lit aussi dans ce traité, des phrases qui ne sont pas achevées, & qui forment un sens imparfait, auquel il a esté facile de suppléer le veritable; il s'y trouve de differentes leçons, quelques endroits tout à fait interrompus, & qui pouvoient recevoir diverses explications; & pour

ne point s'égarer dans ces doutes, on a suivi les meilleurs Interpretes.

Enfin comme cet ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes, & qu'il vise moins à les rendre sçavans qu'à les rendre sages, l'on s'est trouvé exempt de le charger de longues & curieuses observations, ou de doctes commentaires qui rendissent un compte exact de l'antiquité ; l'on s'est contenté de mettre de petites notes à côté de certains endroits que l'on a crû le mériter ; afin que nuls de ceux qui ont de la justesse, de la vivacité, & à qui il ne manque que d'avoir lû beaucoup, ne se reprochent pas même ce petit défaut, ne puissent être arrêtés dans la lecture des Caractères, & douter un moment du sens de Theophraste.





LES CARACTERES

DE

THEOPHRASTE,

TRADUITS DU GREC.



J'AY admiré souvent, & j'avouë que je ne puis encore comprendre, quelque serieuse reflexion que je fasse, pourquoy toute la Grece étant placée sous un même Ciel, & les Grecs nourris & élevez de la¹ même maniere, il se trouve neanmoins si peu de ressemblance dans leurs mœurs. Puis donc, mon cher Policles, qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans où je me trouve, j'ay assez vécu pour connoître les hommes : que j'ay vû d'ailleurs pendant le cours de ma

1. Par rapport aux Barbares dont les mœurs étoient tres-differentes de celles des Grecs.

24 *Les Caractères de Theophraste.*

vie toutes sortes de personnes , & de divers temperamens , & que je me suis toujours attaché à étudier les hommes vertueux , comme ceux qui n'étoient connus que par leurs vices ; il semble que j'ay dû marquer ¹ les caractères des uns & des autres , & ne me pas contenter de peindre les Grecs en general ; mais même de toucher ce qui est personnel , & ce que plusieurs d'entr'eux paroissent avoir de plus familier. J'espere , mon cher Policles , que cet ouvrage sera utile à ceux qui viendront après nous ; il leur tracera des modeles qu'ils pourront suivre ; il leur apprendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce , & dont l'émulation les portera à imiter leur sagesse & leurs vertus. Ainsi je vais entrer en matiere , c'est à vous de penetrer dans mon sens , & d'examiner avec attention si la verité se trouve dans mes paroles : & sans faire une plus longue Preface , je parleray d'abord de la dissimulation , je définiray ce vice , je diray ce que c'est qu'un homme dissimulé , je décriray ses mœurs , & je traiteray ensuite des autres passions , suivant le projet que j'en ay fait.

1. Theophraste avoit dessein de traiter de toutes les vertus & de tous les vices.





DE LA DISSIMULATION.



A¹ dissimulation n'est pas aisée à bien définir : si l'on se contente d'en faire une simple description, l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles & ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette manière ; il aborde ses ennemis, leur parle & leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point ; il loue ouvertement & en leur présence ceux à qui il dresse de secrètes embûches, & il s'afflige avec eux s'il leur est arrivé quelque disgrâce ; il semble pardonner les discours offensans que l'on luy tient ; il recite froidement les plus horribles choses que l'on aura dites contre sa réputation, & il employe les paroles les plus flatteuses pour adoucir

1. L'Auteur parle de celle qui ne vient pas de la prudence, & que les Grecs appelloient *ironie*.

ceux qui se plaignent de luy, & qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçûs. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empressement, il feint des affaires, & luy dit de revenir une autre fois ; il cache soigneusement tout ce qu'il fait ; & à l'entendre parler, on croiroit toujours qu'il délibere ; il ne parle point indifferemment ; il a ses raisons pour dire tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il est arrivé à la ville fort tard, & quelquefois qu'il est languissant, ou qu'il a une mauvaise santé. Il dit à celuy qui luy emprunte de l'argent à interest, ou qui le prie de contribuer¹ de sa part à une somme que ses amis consentent de luy prester, qu'il ne vend rien, qu'il ne s'est jamais vû si dénué d'argent ; pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde, quoy qu'en effet il ne vende rien. Souvent après avoir écouté ce qu'on luy a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention ; il feint de n'avoir pas apperçû les choses où il vient de jeter les yeux, ou s'il est convenu d'un fait, de ne s'en plus souvenir : il n'a pour ceux qui luy parlent d'affaires, que cette seule reponse, j'y penseray : il sçait de certaines choses, il en ignore d'autres, il est faisi d'admiration ; d'autres fois il aura pensé comme vous sur cet événement, & cela selon ses differens interests ; son langage le plus ordinaire est celui-cy ; je n'en crois rien, je ne comprends pas que cela puisse être, je ne sçay où j'en suis ; ou bien, il me semble que je ne suis pas moy-même ; & ensuite, ce n'est

1. Cette forte de contribution étoit frequente à Athenes, & autorisée par les Loix.

pas ainsi qu'il me l'a fait entendre , voilà une chose merveilleuse, & qui passe toute creance, contez cela à d'autres, dois-je vous croire? ou me persuaderay-je qu'il m'ait dit la verité? paroles doubles & artificieuses, dont il faut se défier comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux : ces manieres d'agir ne partent point d'une ame simple & droite, mais d'une mauvaise volonté, ou d'un homme qui veut nuire : le venin des aspics est moins à craindre.





DE LA FLATTERIE.



LA flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flatteur. Si un flatteur se promène avec quelqu'un dans la place, remarquez-vous, luy dit-il, comme tout le monde a les yeux sur vous ? cela n'arrive qu'à vous seul ; hier il fut bien parlé de vous, & l'on ne tarissoit point sur vos loüanges ; nous nous trouvâmes plus de trente personnes dans un endroit du ¹ Portique ; & comme par la suite du discours l'on vint à tomber sur celui que l'on devoit estimer le plus homme de bien de la ville, tous d'une commune voix vous nommerent, & il n'y en eut pas un seul qui vous refusât ses suffrages ; il luy dit mille choses de cette nature. Il affecte d'appercevoir le moindre duvet qui se fera attaché à vôtre habit, de le prendre & de le souffler à terre ; si par hazard le vent a fait voler quelques petites pailles sur vôtre barbe, ou sur vos cheveux, il

1. Edifice public qui servit depuis à Zenon & à ses disciples, de rendez-vous pour leurs disputes ; ils en furent appelés Stoïciens : car *stoa*, mot Grec, signifie Portique.

prend soin de vous les ôter ; & vous fôûriant , il est merveilleux , dit-il , combien vous êtes blanchi ¹ depuis deux jours que je ne vous ay pas vû ; & il ajoute , voilà encore pour un homme de vôtre âge ² assez de cheveux noirs. Si celuy qu'il veut flatter prend la parole , il impose filence à tous ceux qui se trouvent presens , & il les force d'approuver aveuglément tout ce qu'il avance ; & dès qu'il a cessé de parler , il se récrie , cela est dit le mieux du monde , rien n'est plus heureusement rencontré. D'autres fois s'il luy arrive de faire à quelqu'un une raillerie froide , il ne manque pas de luy applaudir , d'entrer dans cette mauvaise plaifanterie ; & quoy qu'il n'ait nulle envie de rire , il porte à sa bouche l'un des bouts de son manteau , comme s'il ne pouvoit se contenir , & qu'il voulût s'empêcher d'éclater ; & s'il l'accompagne lors qu'il marche par la ville , il dit à ceux qu'il rencontre dans son chemin , de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé : il achete des fruits , & les porte chez un citoyen , il les donne à ses enfans en sa presence , il les baise , il les caresse , voilà , dit-il , de jolis enfans & dignes d'un tel pere : s'il sort de sa maison , il le fuit ; s'il entre dans une boutique pour essayer des fouliers , il luy dit , vôtre pied est mieux fait que cela ; il l'accompagne ensuite chez ses amis , ou plutôt il entre le premier dans leur maison , & leur dit , un tel me fuit , & vient vous rendre visite , & retournant sur ses pas , je vous ay annoncé , dit-il , & l'on se fait un grand

1. Allusion à la nuance que de petites pailles font dans les cheveux.

2. Il parle à un jeune homme.

honneur de vous recevoir. Le flatteur se met à tout sans hésiter, se mêle des choses les plus viles, & qui ne conviennent qu'à des femmes : s'il est invité à souper, il est le premier des conviez à louer le vin; assis à table le plus proche de celui qui fait le repas, il luy repete souvent, en verité vous faites une chere délicate, & montrant aux autres l'un des mets qu'il souleve du plat, cela s'appelle, dit-il, un morceau friand; il a soin de luy demander s'il a froid, s'il ne voudroit point une autre robe, & il s'empresse de le mieux couvrir; il luy parle sans cesse à l'oreille, & si quelqu'un de la compagnie l'interroge, il luy répond negligemment & sans le regarder, n'ayant des yeux que pour un seul : Il ne faut pas croire qu'au théâtre il oublie d'arracher des carreaux des mains du valet qui les distribuë, pour les porter à sa place, & l'y faire asseoir plus mollement : J'ay dû dire aussi qu'avant qu'il sorte de sa maison, il en louë l'architecture, se recrie sur toutes choses, dit que les jardins sont bien plantez; & s'il apperçoit quelque part le portrait du maître, où il soit extrêmement flatté, il est touché de voir combien il luy ressemble, & il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot, le flatteur ne dit rien & ne fait rien au hazard; mais il rapporte toutes ses paroles & toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un, & d'acquiescer ses bonnes graces.





DE L'IMPERTINENT

OU DU DISEUR DE RIEN.



A fotte envie de discourir vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup & sans reflexion. Un homme qui veut parler se trouvant assis proche d'une personne qu'il n'a jamais vûë, & qu'il ne connoît point, entre d'abord en matiere, l'entretient de sa femme, & luy fait son éloge, luy conte son songe, luy fait un long détail d'un repas où il s'est trouvé, sans oublier le moindre mets ni un seul service, il s'échauffe ensuite dans la conversation, declame contre le temps present, & soutient que les hommes qui vivent presentement, ne valent point leurs peres : de là il se jette sur ce qui se debite au marché, sur la cherté du bled, sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la ville : il dit qu'au Printemps où commencent les Bacchanales¹, la mer devient navigable, qu'un peu de pluye feroit utile aux biens de la terre, & feroit esperer

1. Premieres Bacchanales qui se celebroident dans la ville.

une bonne recolte; qu'il cultivera son champ l'année prochaine, & qu'il le mettra en valeur; que le siecle est dur, & qu'on a bien de la peine à vivre: Il apprend à cet inconnu que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'Autel de Cérés¹ à la fête des Myfteres; il luy demande combien de colonnes soustiennent le theatre de la musique, quel est le quantième du mois; il luy dit qu'il a eu la veille une indigestion: & si cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprés de luy, il luy annoncera comme une chose nouvelle, que les² Myfteres se celebrent dans le mois d'Aoust, les *Apaturies*³ au mois d'Octobre; & à la campagne dans le mois de Decembre les Bacchanales⁴. Il n'y a avec de si grands causeurs qu'un parti à prendre, qui est de fuir, si l'on veut du moins éviter la fièvre: Car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne sçavent pas discerner ni vôtre loisir, ni le temps de vos affaires?

1. Les mysteres de Cérés se celebrent la nuit, & il y avoit une émulation entre les Atheniens à qui y apporteroit une plus grande torche.

2. Fête de Ceres. V. cy-dessus.

3. En François la Fête des tromperies; elle se faisoit en l'honneur de Bacchus. Son origine ne fait rien aux mœurs de ce chapitre.

4. Secondes Bacchanales qui se celebrent en hyver à la campagne.





DE LA RUSTICITÉ.



Il semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossière des bienséances. L'on voit en effet des gens rustiques & sans réflexion, sortir un jour de médecine¹, & se trouver en cet état dans un lieu public parmi le monde; ne pas faire la différence de l'odeur forte du thim ou de la marjolaine, d'avec les parfums les plus délicieux; être chauffez large & grossièrement; parler haut, & ne pouvoir se réduire à un ton de voix modéré; ne se pas fier à leurs amis sur les moindres affaires, pendant qu'ils s'en entretiennent avec leurs domestiques, jusques à rendre compte à leurs moindres valets de ce qui aura été dit dans une assemblée publique : on les voit assis, leur robe relevée jusqu'aux genoux & d'une manière indecente : Il ne leur arrive pas en toute leur vie de rien admirer, ni de paroître surpris des choses les plus extraordinaires, que l'on rencontre sur les chemins; mais si

1. Le texte Grec nomme une certaine drogue qui rendoit l'haleine fort mauvaïse le jour qu'on l'avoit prise.

c'est un bœuf, un âne, ou un vieux bouc, alors ils s'arrêtent & ne se lassent point de les contempler : Si quelquefois ils entrent dans leur cuisine, ils mangent avidement tout ce qu'ils y trouvent, boivent tout d'une haleine une grande tasse de vin pur ; ils se cachent pour cela de leur servante, avec qui d'ailleurs ils vont au moulin : & entrent dans les plus petits détails du domestique ; ils interrompent leur souper, & se lèvent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes ¹ de charrües qu'ils ont dans leurs étables ; heurte-t-on à leur porte pendant qu'ils dînent, ils sont attentifs & curieux ; vous remarquez toujours proche de leur table un gros chien de cour qu'ils appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en disant, voilà celui qui garde la place, qui prend soin de la maison & de ceux qui sont dedans. Ces gens épineux dans les payemens qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de piéces qu'ils croient légères, ou qui ne brillent pas assez à leurs yeux, & qu'on est obligé de leur changer : ils sont occupés pendant la nuit d'une charrüë, d'un fac, d'une faux, d'une corbeille, & ils révent à qui ils ont prêté ces ustanciles : & lors qu'ils marchent par la ville, combien vaut, demandent-ils aux premiers qu'ils rencontrent, le poisson salé : les fourures se vendent-elles bien ? n'est-ce pas aujourd'huy que les jeux ² nous ramènent une nouvelle lune ? d'autres fois ne

1. Des bœufs.

2. Cela est dit rustiquement, un autre diroit que la nouvelle lune ramène les jeux : & d'ailleurs c'est comme si le jour de Pâques quelqu'un diroit, n'est-ce pas aujourd'huy Pâques ?

ſçachant que dire, ils vous apprennent qu'ils vont ſe faire razer, & qu'ils ne ſortent que pour cela : ce ſont ces mêmes perſonnes que l'on entend chanter dans le bain, qui mettent des clous à leurs ſouliers, & qui ſe trouvant tout portez devant la boutique d'Archias¹, achètent eux-mêmes des viandes ſalées, & les apportent à la main en pleine ruë.

1. Fameux marchand de chairs ſalées, nourriture ordinaire du peuple.





DU COMPLAISANT ¹.



POUR faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde, il faut dire que c'est une maniere de vivre, où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux & honnête, que ce qui est agreable. Celuy qui a cette passion, d'aussi loin qu'il apperçoit un homme dans la place, le saluë en s'écriant, voilà ce qu'on appelle un homme de bien, l'aborde, l'admire sur les moindres choses, le retient avec ses deux mains de peur qu'il ne luy échape; & après avoir fait quelques pas avec luy, il luy demande avec empressement quel jour on pourra le voir, & enfin ne s'en separe qu'en luy donnant mille éloges. Si quelqu'un le choisit pour arbitre dans un procès, il ne doit pas attendre de luy qu'il luy soit plus favorable qu'à son adverfaire; comme il veut plaire à tous deux, il les ménagera également : c'est dans cette vûë que pour se concilier tous les

1. Ou de l'envie de plaire.

étrangers qui font dans la ville, il leur dit quelquefois qu'il leur trouve plus de raison & d'équité, que dans ses concitoyens. S'il est prié d'un repas, il demande en entrant à celuy qui l'a convié où font ses enfans, & dès qu'ils paroissent, il se récrie sur la ressemblance qu'ils ont avec leur pere, & que deux figures ne se ressembtent pas mieux, il les fait approcher de luy, il les baise, & les ayant fait asseoir à ses deux côtez, il badine avec eux, à qui est, dit-il, la petite bouteille? à qui est la jolie coignée¹? il les prend ensuite sur luy & les laisse dormir sur son estomac, quoy qu'il en soit incommodé. Celuy enfin qui veut plaire se fait raser souvent, a un fort grand soin de ses dents, change tous les jours d'habits & les quitte presque tous neufs; il ne sort point en public qu'il ne soit parfumé; on ne le voit gueres dans les salles publiques qu'auprés des² comptoirs des Banquiers, & dans les écoles, qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens³, & au theatre les jours de spectacle que dans les meilleures places & tout proche des Preteurs. Ces gens encore n'achètent jamais rien pour eux; mais ils envoient à Byzance toute sorte de bijoux précieux, des chiens de Sparte à Cyzique, & à Rhodes l'excellent miel du mont Hymette; & ils prennent soin que toute la ville soit informée qu'ils font ces emplettes: leur maison

1. Petits joiets que les Grecs pendoient au cou de leurs enfans.

2. C'étoit l'endroit où s'assembloient les plus honnêtes gens de la ville.

3. Pour être connu d'eux, & en être regardé ainsi que de tous ceux qui s'y trouvoient.

est toujours remplie de mille choses curieuses qui font plaisir à voir, ou que l'on peut donner, comme des Singes & des ¹ Satyres qu'ils sçavent nourrir, des pigeons de Sicile, des dez qu'ils font faire d'os de chèvre, des phioles pour des parfums, des cannes torfées que l'on fait à Sparte, & des tapis de Perse à personnages. Ils ont chez eux jusques à un jeu de paulme, & une arene propre à s'exercer à la lutte; & s'ils se promènent par la ville, & qu'ils rencontrent en leur chemin des Philosophes, des Sophistes ², des Escrimeurs ou des Musiciens, ils leur offrent leur maison pour s'y exercer chacun dans son art indifféremment; ils se trouvent presens à ces exercices, & se mêlant avec ceux qui viennent là pour regarder, à qui croyez-vous qu'appartienne une si belle maison & cette arene si commode? vous voyez, ajoutent-ils, en leur montrant quelque homme puissant de la ville, celui qui en est le maître, & qui en peut disposer.

1. Une espece de Singes.

2. Une sorte de Philosophes vains & interessez.





DE L'IMAGE D'UN COQUIN.



UN coquin est celuy à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire, ou à faire ; qui jure volontiers, & fait des sermens en justice autant que l'on luy en demande, qui est perdu de reputation, que l'on outrage impunément, qui est un chicaneur de profession, un effronté, & qui se mêle de toutes sortes d'affaires. Un homme de ce caractère entre¹ sans masque dans une danse comique, & même sans être yvre, mais de sang froid il se distingue dans la danse² la plus obscène par les postures les plus indecentes : c'est luy qui dans ces lieux où l'on voit des prestiges³ s'ingere de recueillir l'argent de chacun des spectateurs, & qui fait querelle à ceux qui étant entrez par billets croyent ne devoir rien payer. Il est d'ailleurs de tous métiers, tantôt il tient

1. Sur le Theatre avec des farceurs.

2. Cette danse la plus déreglée de toutes, s'appelle en Grec *Cordax*, parce que l'on s'y servoit d'une corde pour faire des postures.

3. Choses fort extraordinaires, telles qu'on en voit dans nos foires.

une taverne, tantôt il est suppôt de quelque lieu infame, une autre fois partisan, il n'y a point de sale commerce où il ne soit capable d'entrer; vous le verrez aujourd'huy crieur public, demain cuisinier ou brelandier, tout luy est propre : S'il a une mere, il la laisse mourir de faim : il est sujet au larcin, & à se voir traîner par la ville dans une prison sa demeure ordinaire : & où il passe une partie de sa vie : Ce sont ces sortes de gens que l'on voit se faire entourer du peuple, appeller ceux qui passent, & se plaindre à eux avec une voix forte & enrouée, insulter ceux qui les contredisent; les uns fendent la presse pour les voir, pendant que les autres contents de les avoir vus se dégagent & poursuivent leur chemin sans vouloir les écouter; mais ces effrontez continuënt de parler, ils disent à celui-cy le commencement d'un fait, quelque mot à cet autre, à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il s'agit; & vous remarquerez qu'ils choisissent pour cela des jours d'assemblée publique, où il y a un grand concours de monde, qui se trouve le témoin de leur insolence : toujours accablez de procès que l'on intente contre eux, ou qu'ils ont intentez à d'autres, de ceux dont ils se délivrent par de faux sermens, comme de ceux qui les obligent de comparoître, ils n'oublient jamais de porter leur boîte¹ dans leur sein, & une liasse de papiers entre leurs mains; vous les voyez dominer parmi de vils praticiens à qui ils prêtent à usure, retirant chaque jour

1. Une petite boîte de cuivre fort legere où les plaideurs mettoient leurs titres & les pieces de leur procès.

une obole & demie de chaque dragme¹; frequenter les tavernes, parcourir les lieux où l'on debite le poisson frais ou salé, & consumer ainsi en bonne chere tout le profit qu'ils tirent de cette espece de trafic. En un mot, ils sont querelleux & difficiles, ont sans cesse la bouche ouverte à la calomnie, ont une voix étourdissante, & qu'ils font retentir dans les marchez & dans les boutiques.

1. Une obole étoit la fixième partie d'une dragme.





DU GRAND PARLEUR¹.



Ce que quelques-uns appellent *babil*, est proprement une intemperance de langue qui ne permet pas à un homme de se taire. Vous ne contez pas la chose comme elle est, dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelque affaire que ce soit; j'ay tout sçû, & si vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendray tout; & si cet autre continuë de parler, vous avez déjà dit cela, songez, poursuit-il, à ne rien oublier; fort bien; cela est ainsi, car vous m'avez heureusement remis dans le fait; voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres; & ensuite, mais que veux-je dire? ah j'oublois une chose! oüi c'est cela même, & je voulois voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ay appris: c'est par de telles ou semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celuy qui luy parle, de respirer: Et lors qu'il a comme assassiné de son *babil* chacun de ceux qui ont voulu lier avec luy quelque entretien, il va se jeter dans un cercle de

1. Ou du *babil*.

personnes graves qui traitent ensemble de choses sérieuses & les met en fuite : de là il entre¹ dans les Ecoles publiques & dans les lieux des exercices , où il amuse les maîtres par de vains discours, & empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échape à quelqu'un de dire, je m'en vais, celui-cy se met à le suivre, & il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusques dans sa maison : si par hazard il a appris ce qui aura été dit dans une assemblée de ville, il court dans le même temps le divulguer ; il s'étend merveilleusement sur la fameuse bataille² qui s'est donnée sous le gouvernement de l'Orateur Aristophon , comme sur le combat³ celebre que ceux de Lacedemone ont livré aux Atheniens sous la conduite de Lisandre : Il raconte une autre fois quels applaudissemens a eu un discours qu'il a fait dans le public, en repete une grande partie, mêle dans ce recit ennuyeux des invectives contre le peuple ; pendant que de ceux qui l'écoutent, les uns s'endorment, les autres le quittent, & que nul ne se ressouvient d'un seul mot qu'il aura dit. Un grand causeur en un mot, s'il est sur les tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger ; il ne permet pas que l'on mange à table ; & s'il se trouve au theatre, il empêche non seulement

1. C'étoit un crime puni de mort à Athenes par une Loy de Solon, à laquelle on avoit un peu dérogé au temps de Theophraste.

2. C'est à dire sur la bataille d'Arbeles & la victoire d'Alexandre, suivies de la mort de Darius, dont les nouvelles vinrent à Athenes, lors qu'Aristophon celebre Orateur étoit premier Magistrat.

3. Il étoit plus ancien que la bataille d'Arbeles, mais trivial & scû de tout le peuple.

d'entendre, mais même de voir les acteurs : on luy fait avouer ingenuëment qu'il ne luy est pas possible de se taire, qu'il faut que sa langue se remuë dans son palais comme le poisson dans l'eau, & que quand on l'accuseroit d'être plus *babillard* qu'une hirondelle, il faut qu'il parle ; aussi écoute-t-il froidement toutes les railleries que l'on fait de luy sur ce sujet ; & jusques à ses propres enfans, s'ils commencent à s'abandonner au sommeil, faites-nous, luy disent-ils, un conte qui acheve de nous endormir.





DU DEBIT DES NOUVELLES.



UN nouvelliste ou un conteur de fables, est un homme qui arrange selon son caprice des discours & des faits remplis de fausseté; qui lors qu'il rencontre l'un de ses amis, compose son visage, & luy souïriant, d'où venez-vous ainsi, luy dit-il? que nous direz-vous de bon; n'y a-t-il rien de nouveau? & continuant de l'interroger, quoy donc n'y a-t-il aucune nouvelle? cependant il y a des choses étonnantes à raconter, & sans luy donner le loisir de luy répondre, que dites-vous donc, poursuit-il, n'avez-vous rien entendu par la ville? Je vois bien que vous ne sçavez rien, & que je vais vous regaler de grandes nouveutez : alors ou c'est un soldat, ou le fils d'Astée le jöieur ¹ de flûte, ou Lycon l'Ingenieur tous gens qui arrivent fraîchement de l'armée, de qui il sçait toutes choses; car il allegue pour témoins de ce qu'il avance, des hommes obscurs qu'on ne peut trouver

1. L'usage de la flûte tres-ancien dans les troupes.

pour les convaincre de fausseté : il assure donc que ces personnes luy ont dit, que le¹ Roy & Polispercon² ont gagné la bataille, & que Cassandre leur ennemi est tombé³ vif entre leurs mains; & lors que quelqu'un luy dit, mais en vérité cela est-il croyable? il luy réplique que cette nouvelle se crie & se répand par toute la ville, que tous s'accordent à dire la même chose, que c'est tout ce qui se raconte du combat, & qu'il y a eu un grand carnage : Il ajoute qu'il a lû cet événement sur le visage de ceux qui gouvernent, qu'il y a un homme caché chez l'un de ces Magistrats depuis cinq jours entiers, qui revient de la Macedoine, qui a tout vû & qui luy a tout dit; ensuite interrompant le fil de sa narration, que pensez-vous de ce succès, demande-t-il à ceux qui l'écourent? Pauvre Cassandre, malheureux prince, s'écrie-t-il d'une manière touchante! voyez ce que c'est que la fortune, car enfin Cassandre étoit puissant, & il avoit avec luy de grandes forces; ce que je vous dis, poursuit-il, est un secret qu'il faut garder pour vous seul, pendant qu'il court par toute la ville le débiter à qui le veut entendre. Je vous avouë que ces diseurs de nouvelles me donnent de l'admiration, & que je ne conçois pas quelle est la fin qu'ils se proposent; car pour ne rien dire de la bassesse qu'il y a à toujours mentir, je ne vois pas qu'ils puissent recueillir le moindre fruit de cette pratique : au contraire, il

1. Aridée frere d'Alexandre le Grand.

2. Capitaine du même Alexandre.

3. C'étoit un faux bruit, & Cassandre fils d'Antipater disputant à Aridée & à Polispercon la tutelle des enfans d'Alexandre, avoit eu de l'avantage sur eux.

est arrivé à quelques-uns de se laisser voler leurs habits dans un bain public, pendant qu'ils ne fongoient qu'à rassembler autour d'eux une foule de peuple, & à luy conter des nouvelles : quelques autres après avoir vaincu sur mer & sur terre dans le¹ Portique, ont payé l'amende pour n'avoir pas comparu à une cause appelée : enfin il s'en est trouvé qui le jour même qu'ils ont pris une ville, du moins par leurs beaux discours, ont manqué de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si misérable que la condition de ces personnes : car quelle est la boutique, quel est le portique, quel est l'endroit d'un marché public où ils ne passent tout le jour à rendre sourds ceux qui les écoutent, ou à les fatiguer par leurs menfonges.

1. V. le chap. de la flatterie.





DE L'EFFRONTERIE

CAUSÉE PAR L'AVARICE.



POUR faire connoître ce vice, il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vûe d'un vil interest. Un homme que l'avarice rend effronté, ose emprunter une somme d'argent à celui à qui il en doit déjà, & qu'il luy retient avec injustice. Le jour même qu'il aura sacrifié aux Dieux, au lieu de manger¹ religieusement chez soy une partie des viandes consacrées, il les fait faler pour luy servir dans plusieurs repas, & va souper chez l'un de ses amis, & là à table à la vûe de tout le monde, il appelle son valet qu'il veut encore nourrir aux dépens de son hôte, & luy coupant un morceau de viande qu'il met sur un quartier de pain, tenez, mon ami, luy dit-il, faites bonne chere. Il va luy-même au marché acheter² des viandes

1. C'étoit la coûtume des Grecs. V. le chap. du contre-temps.

2. Comme le menu peuple qui achetoit son soupé chez les Chaircuitiers.

cuites, & avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure composition du Marchand, il luy fait reffouvenir qu'il luy a autrefois rendu service : il fait ensuite peser ces viandes, & il en entasse le plus qu'il peut ; s'il en est empêché par celui qui les luy vend, il jette du moins quelque os dans la balance ; si elle peut tout contenir, il est satisfait, sinon il ramasse sur la table des morceaux de rebut, comme pour se dédommager, fourit & s'en va. Une autre fois sur l'argent qu'il aura reçu de quelques étrangers pour leur louer des places au theatre, il trouve le secret d'avoir sa place franche du spectacle, & d'y envoyer le lendemain ses enfans & leur Precepteur. Tout luy fait envie, il veut profiter des bons marchez, & demande hardiment au premier venu une chose qu'il ne vient que d'acheter : se trouve-t-il dans une maison étrangere, il emprunte jusqu'à l'orge & à la paille, encore faut-il que celui qui les luy prête fasse les frais de les faire porter chez luy. Cet effronté en un mot, entre sans payer dans un bain public, & là en presence du Baigneur qui crie inutilement contre luy, prenant le premier vase qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui est remplie d'eau, se la ¹ répand sur tout le corps, me voilà lavé, ajoute-t-il, autant que j'en ay besoin, & sans avoir obligation à personne, remet sa robe & disparaît.

1. Les plus pauvres se lavoient ainsi pour payer moins.



DE L'ÉPARGNE SORDIDE.



CETTE espèce d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête. C'est dans cet esprit que quelques-uns recevant tous les mois le loyer de leur maison, ne négligent pas d'aller eux-mêmes demander la moitié d'une obole qui manquoit au dernier paiement qu'on leur a fait : que d'autres faisant l'effort de donner à manger chez eux, ne sont occupez pendant le repas qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviez demande à boire : ce sont eux encore dont la portion des premices ¹ des viandes que l'on envoie sur l'autel de Diane, est toujours la plus petite. Ils apprécient les choses au dessous de ce qu'elles valent, & de quelque bon marché qu'un autre en leur rendant compte veuille se prévaloir, ils luy soutiennent toujours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laissé tomber un pot de terre, ou cassé par malheur quelque

1. Les Grecs commençoient par ces offrandes leurs repas publics.

vase d'argile, ils luy déduisent cette perte sur sa nourriture; mais si leurs femmes ont perdu seulement un denier, il faut alors renverser toute une maison, déranger les lits, transporter des coffres, & chercher dans les recoins les plus cachez. Lors qu'ils vendent, ils n'ont que cette unique chose en vûë, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celui qui achete. Il n'est permis à personne de cueillir une figue dans leur jardin, de passer au travers de leur champ, de ramasser une petite branche de palmier, ou quelques olives qui seront tombées de l'arbre : ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes, voyent si l'on n'y a rien changé, & si elles sont toujours les mêmes. Ils tirent interest de l'interest, & ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du temps à leurs creanciers. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, & qui ne sont que des personnes du peuple, ils ne feignent point de leur faire servir un simple hachis, & on les a vûs souvent aller eux-mêmes au marché pour ces repas, y trouver tout trop cher, & en revenir sans rien acheter; ne prenez pas l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de prêter vôtre sel, vôtre orge, vôtre farine, ni même du ¹ cumin, de la ² marjolaine, des gateaux ³ pour l'Autel, du cotton, de la laine, car ces petits détails ne laissent pas de monter à la fin d'une année à une grosse somme. Ces avarés en un mot, ont des trouffaux de

1. Une forte d'herbe.

2. Elle empêche les viandes de se corrompre, ainsi que le thim & le laurier.

3. Faits de farine & de miel, & qui servoient aux Sacrifices.

clefs rouillées dont ils ne se servent point, des cafettes où leur argent est en dépôt, qu'ils n'ouvrent jamais, & qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet; ils portent des habits qui leur sont trop courts & trop étroits; les plus petites phioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre; ils ont la tête rasée jusqu'au cuir, se déchauffent vers le¹ milieu du jour pour épargner leurs foulons; vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craye dans la laine qu'ils leur ont donnée à préparer, afin, disent-ils, que leur étoffe se tache moins².

1. Parce que dans cette partie du jour le froid en toute faison étoit supportable.

2. C'étoit aussi parce que cet apprest avec de la craye comme le pire de tous, & qui rendoit les étoffes dures & grossières, étoit celuy qui coûtoit le moins.





DE L'IMPUDENT

OU DE CELUY QUI NE ROUGIT DE RIEN.



L'IMPUDENT est facile à définir ; il suffit de dire que c'est une profession ouverte d'une plaifanterie outrée, comme de ce qu'il y a de plus honteux & de plus contraire à la bien-seance. Celuy-là, par exemple, est impudent, qui voyant venir vers luy une femme de condition, feint dans ce moment quelque besoin pour avoir occasion de se montrer à elle d'une maniere deshonnête : qui se plaît à battre des mains au theatre lorsque tout le monde se tait, ou y siffler les acteurs que les autres voyent & écoutent avec plaisir : qui couché sur le dos, pendant que toute l'assemblée garde un profond silence, fait entendre de fales hocquets qui obligent les spectateurs de tourner la tête & d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractère achete en plein marché des noix, des pommes, toute sorte de fruits, les mange, cause debout avec la Fruitiere, appelle par leurs noms ceux qui passent sans presque les connoître, en arrête d'autres qui courent

par la place, & qui ont leurs affaires; & s'il voit venir quelque plaideur, il l'aborde, le raille & le felicite sur une cause importante qu'il vient de perdre. Il va luy-même choisir de la viande, & louer pour un souper des femmes qui joient de la flûte; & montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter, il les convie en riant d'en venir manger. On le voit s'arrêter devant la boutique d'un Barbier ou d'un Parfumeur, & là¹ annoncer qu'il va faire un grand repas & s'enyvrer. Si quelquefois il vend du vin, il le fait mêler pour ses amis comme pour les autres sans distinction. Il ne permet pas, à ses enfans d'aller à l'Amphitheatre avant que les jeux soient commencez, & lorsque l'on paye pour être placé; mais seulement sur la fin du spectacle, & quand l'Architecte² neglige les places & les donne pour rien. Estant envoyé avec quelques autres citoyens en ambassade, il laisse chez soy la somme que le public luy a donnée pour faire les frais de son voyage, & emprunte de l'argent de ses Collegues; sa coûtume alors est de charger son valet de fardeaux au de là de ce qu'il en peut porter, & de luy retrancher cependant de son ordinaire: & comme il arrive souvent que l'on fait dans les villes des presens aux Ambassadeurs, il demande sa part pour la vendre. Vous m'achetez toûjours, dit-il au jeune esclave qui le sert dans le bain, une mauvaise huile, & qu'on ne peut supporter; il se sert ensuite

1. Il y avoit des gens faineans & desoccupez, qui s'assembloient dans leurs boutiques.

2. L'Architecte qui avoit bâti l'Amphitheatre, & à qui la Republique donnoit le loüage des places en payement.

de l'huile d'un autre, & épargne la sienne. Il envie à ses propres valets qui le suivent la plus petite piece de monnoye qu'ils auront ramassée dans les ruës, & il ne manque point d'en retenir sa part avec ce mot, ¹ *Mercurus est commun* : Il fait pis : il distribüe à ses domestiques leurs provisions dans une certaine mesure, dont le fonds creux par dessous s'enfonce en dedans, & s'éleve comme en pyramide, & quand elle est pleine, il rase luy-même avec le rouleau le plus près qu'il peut ²... De même s'il paye à quelqu'un trente mines ³ qu'il luy doit, il fait si bien qu'il y manque quatre dragmes ⁴ dont il profite : mais dans ces grands repas où il faut traiter toute une tribu ⁵, il fait recueillir par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table, le reste des viandes qui ont esté servies, pour luy en rendre compte ; il seroit fâché de leur laisser une rave à demy mangée.

-
1. Proverbe Grec qui revient à nôtre *le retiens part.*
 2. Quelque chose manque icy dans le texte.
 3. Mine se doit prendre icy pour une piece de monnoye.
 4. Dragmes petites pieces de monnoye, dont il en falloit cent à Athenes pour faire une mine.
 5. Athenes étoit partagée en plusieurs tribus. V. le chap. de la Médifance.





DU CONTRE-TEMPS.



ETTE ignorance du temps & de l'occasion, est une manière d'aborder les gens ou d'agir avec eux, toujours incommode & embarrassante. Un importun est celuy qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires, pour luy parler des fiennes : qui va souper chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fièvre : qui voyant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de payer pour un autre pour qui il s'est obligé, le prie néanmoins de répondre pour luy : qui comparoit pour servir de témoin dans un procès que l'on vient de juger : qui prend le temps des nôces où il est invité pour se déchaîner contre les femmes : qui entraîne à la promenade des gens à peine arrivez d'un long voyage, & qui n'aspirent qu'à se reposer : fort capable d'amener des Marchands pour offrir d'une chose plus qu'elle ne vaut après qu'elle est vendue : de se lever au milieu d'une assemblée pour reprendre un fait dès ses commencemens, & en instruire à fond ceux qui en ont les oreilles rebatuës, & qui le sçavent mieux que luy :

souvent empressé pour engager dans une affaire des personnes qui ne l'affectionnant point, n'osent pourtant refuser d'y entrer. S'il arrive que quelqu'un dans la ville doive faire un festin¹ après avoir sacrifié, il va luy demander une portion des viandes qu'il a préparées. Une autre fois s'il voit qu'un Maître châtie devant luy son esclave; j'ay perdu, dit-il, un des miens dans une pareille occasion, je le fis foïetter, il se desespera, & s'alla pendre. Enfin il n'est propre qu'à commettre de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder, s'ils l'ont fait arbitre de leur differend. C'est encore une action qui luy convient fort que d'aller prendre au milieu du repas pour danser² un homme qui est de sang froid, & qui n'a bû que modérément.

1. Les Grecs le jour même qu'ils avoient sacrifié, ou foupoient avec leurs amis, ou leur envoyoit à chacun une portion de la victime. C'étoit donc un contre temps de demander sa part prématurément, & lorsque le festin étoit resolu, auquel on pouvoit même être invité.

2. Cela ne se faisoit chez les Grecs qu'après le repas, & lorsque les tables étoient enlevées.





DE L'AIR EMPRESSÉ.



L semble que le trop grand empressement est une recherche importune, ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bienveillance par ses paroles & par toute sa conduite. Les manieres d'un homme pressé sont de prendre sur soy l'événement d'une affaire qui est au dessus de ses forces, & dont il ne sçauroit sortir avec honneur; & dans une chose que toute une assemblée juge raisonnable, & où il ne se trouve pas la moindre difficulté, d'insister long-temps sur une legere circonstance pour être ensuite de l'avis des autres; de faire beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on n'en peut boire; d'entrer dans une querelle où il se trouve present, d'une maniere à l'échauffer davantage. Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connoît pas, & dont il ne peut ensuite trouver l'issuë; venir vers son General, & luy demander quand il doit ranger son armée en bataille, quel jour il faudra combattre, & s'il n'a point d'ordres à luy donner pour le lendemain: une autre fois

s'approcher de son pere, ma mere, luy dit-il mystérieusement, vient de se coucher, & ne commence qu'à s'endormir : s'il entre enfin dans la chambre d'un malade à qui son Medecin a défendu le vin, dire qu'on peut essayer s'il ne luy fera point de mal, & le soutenir doucement pour luy en faire prendre. S'il apprend qu'une femme soit morte dans la ville, il s'ingere de faire son épitaphe, il y fait graver son nom, celui de son mari, de son pere, de sa mere, son pais, son origine avec cet éloge, *ils avoient tous de la¹ vertu*. S'il est quelquefois obligé de jurer devant des Juges qui exigent son serment, ce n'est pas, dit-il, en perçant la foule pour paroître à l'audience, la premiere fois que cela m'est arrivé.

1. Formule d'épitaphe.





DE LA STUPIDITÉ.



LA stupidité est en nous une pesanteur d'esprit qui accompagne nos actions & nos discours. Un homme stupide ayant luy-même calculé avec des jettons une certaine somme, demande à ceux qui le regardent faire à quoy elle se monte : s'il est obligé de paroître dans un jour prescrit devant ses Juges pour se défendre dans un procès que l'on luy fait, il l'oublie entierement, & part pour la campagne : il s'endort à un spectacle, & il ne se réveille que long-temps après qu'il est fini, & que le peuple s'est retiré; après s'estre rempli de viandes le soir, il se leve la nuit pour une indigestion, va dans la ruë se soulager, où il est mordu d'un chien du voisinage : il cherche ce qu'on vient de luy donner, & qu'il a mis luy-même dans quelque endroit, où souvent il ne peut le retrouver. Lorsqu'on l'avertit de la mort de l'un de ses amis afin qu'il assiste à ses funeraillies, il s'attriste, il pleure, il se desespere, & prenant une façon de parler pour une autre, à la bonne heure, ajoute-t-il, ou une pareille sottise. Cette précaution qu'ont les

personnes sages de ne pas donner sans témoin¹ de l'argent à leurs créanciers, il l'a pour en recevoir de ses débiteurs. On le voit quereller son valet dans le plus grand froid de l'hiver pour ne luy avoir pas acheté des concombres. S'il s'avise un jour de faire exercer ses enfans à la lutte ou à la course, il ne leur permet pas de se retirer qu'ils ne soient tout en sueur & hors d'haleine. Il va cueillir luy-même des lentilles, les fait cuire, & oubliant qu'il y a mis du sel, il les sale une seconde fois, de sorte que personne n'en peut goûter. Dans le temps d'une pluie incommode, & dont tout le monde se plaint, il luy échappera de dire que l'eau du ciel est une chose délicieuse : & si on luy demande par hazard combien il a vû emporter de morts² par la porte sacrée³ autant, répond-il, pensant peut-être à de l'argent ou à des grains, que je voudrois que vous & moy en pussions avoir.

1. Les témoins étoient fort en usage chez les Grecs, dans les paiemens & dans tous les actes.

2. Pour être enterrez hors de la ville suivant la loy de Solon.





DE LA BRUTALITÉ.

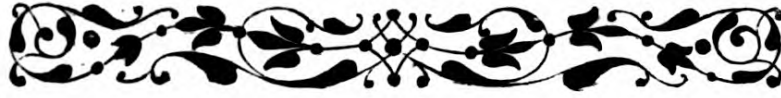


LA brutalité est une certaine dureté, & j'ose dire une férocité qui se rencontre dans nos manières d'agir, & qui passe même jusqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal, qu'est devenu un tel? il vous répond durement, ne me rompez point la tête · si vous le saluez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le salut : si quelquefois il met en vente une chose qui luy appartient, il est inutile de luy en demander le prix, il ne vous écoute pas, mais il dit fierement à celui qui la marchande, qu'y trouvez-vous à dire? Il se mocque de la piété de ceux qui envoient leurs offrandes dans les Temples aux jours d'une grande célébrité : si leurs prières, dit-il, vont jusques aux Dieux, & s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien payez, & que ce n'est pas un présent du ciel. Il est inexorable à celui qui sans dessein l'aura poussé légèrement, ou luy aura marché sur le pied, c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La première chose qu'il dit à un ami qui luy emprunte quelque argent, c'est qu'il ne

luy en prétera point : il va le trouver ensuite, & le luy donne de mauvaise grace, ajoutant qu'il le compte perdu. Il ne luy arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin sans luy donner de grandes maledictions. Il ne daigne pas attendre personne, & si l'on differe un moment à se rendre au lieu dont l'on est convenu avec luy, il se retire. Il se distingue toujours par une grande singularité; il ne veut ni chanter à son tour, ni reciter ¹ dans un repas, ni même danser avec les autres. En un mot, on ne le voit gueres dans les Temples importuner les Dieux, & leur faire des vœux ou des sacrifices.

1. Les Grecs recitoient à table quelques beaux endroits de leurs Poëtes, & dansoient ensemble après leurs repas. V. le chap. du Contre-temps.





DE LA SUPERSTITION.



LA superstition semble n'être autre chose qu'une crainte mal réglée de la Divinité. Un homme superstitieux après avoir lavé ses mains, & s'estre purifié avec de l'eau¹ lustrale, sort du temple & se promene une grande partie du jour avec une feuille de laurier dans sa bouche : s'il voit une belete, il s'arrête tout court, & il ne continuë pas de marcher, que quelqu'un n'ait passé avant luy par le même endroit que cet animal a traversé, ou qu'il n'ait jetté luy-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de luy ce mauvais présage : en quelque endroit de sa maison qu'il ait apperçû un serpent, il ne differe pas d'y élever un Autel : & dès qu'il remarque dans les carrefours, de ces pierres que la devotion du peuple y a consacrées, il s'en approche,

1. Une eau où l'on avoit éteint un tison ardent pris sur l'Autel où l'on brûloit la victime, elle étoit dans une chaudiere à la porte du Temple ; l'on s'en lavoit soy même, ou l'on s'en faisoit laver par les Prêtres.

verse dessus toute l'huile de sa phiole, plie les genoux devant elles & les adore. Si un rat luy a rongé un sac de farine, il court au Devin, qui ne manque pas de luy enjoindre d'y faire mettre une piece; mais bien loin d'estre satisfait de sa réponse, effrayé d'une aventure si extraordinaire, il n'ose plus se servir de son sac & s'en défait : son foible encore est de purifier sans fin la maison qu'il habite; d'éviter de s'asseoir sur un tombeau, comme d'assister à des funeraillies, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couche : & lors qu'il luy arrive d'avoir pendant son sommeil quelque vision, il va trouver les interpretes des songes, les Devins & les Augures, pour sçavoir d'eux à quel Dieu ou à quelle Deesse il doit sacrifier : il est fort exact à visiter sur la fin de chaque mois les Prêtres d'Orphée pour se faire initier¹ dans ses mysteres, il y mene sa femme, ou si elle s'en excuse par d'autres soins, il y fait conduire ses enfans par une nourrice : lorsqu'il marche par la ville, il ne manque gueres de se laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui sont dans les places : quelquefois il a recours à des Prêtresses qui le purifient d'une autre maniere, en liant & étendant autour de son corps un petit chien ou de la squille². Enfin s'il voit un homme frappé d'épilepsie, saisi d'horreur, il crache dans son propre sein comme pour rejeter le malheur de cette rencontre.

1. Instruire de ses Mysteres.

2. Espece d'oignons marins.



DE L'ESPRIT CHAGRIN.



L'ESPRIT chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne, & que l'on fait aux autres mille plaintes sans fondement. Si quelqu'un fait un festin, & qu'il se souvienne d'envoyer¹ un plat à un homme de cette humeur, il ne reçoit de luy pour tout remerciement que le reproche d'avoir esté oublié ; je n'étois pas digne, dit cet esprit querelleux, de boire de son vin, ni de manger à sa table : tout luy est suspect jusques aux caresses que luy fait sa maîtresse : je doute fort, luy dit-il, que vous soyez sincère, & que toutes ces démonstrations d'amitié partent du cœur. Après une grande secheresse venant à pleuvoir, comme il ne peut se plaindre de la pluie, il s'en prend au Ciel de ce qu'elle n'a pas commencé plutôt : si le hazard luy fait voir une bourse dans son chemin, il s'incline ; il y a des gens, ajoute-t-il, qui ont du bonheur, pour moy je n'ay jamais eu

1. C'a été la coutume des Juifs & d'autres peuples Orientaux, des Grecs & des Romains.

celuy de trouver un tresor : une autre fois ayant envie d'un esclave, il prie instamment celuy à qui il appartient d'y mettre le prix ; & dès que celuy-cy vaincu par ses importunitéz le luy a vendu, il se repent de l'avoir acheté : ne suis-je pas trompé, demande-t-il, & exigeroit-on si peu d'une chose qui seroit sans défauts ? à ceux qui luy font les complimens ordinaires sur la naissance d'un fils, & sur l'augmentation de sa famille, ajoûtez, leur dit-il, pour ne rien oublier, sur ce que mon bien est diminué de la moitié. Un homme chagrin après avoir eu de ses Juges ce qu'il demandoit, & l'avoir emporté tout d'une voix sur son adverfaire, se plaint encore de celuy qui a écrit ou parlé pour luy de ce qu'il n'a pas touché les meilleurs moyens de sa cause : ou lorsque ses amis ont fait ensemble une certaine somme pour le secourir dans un besoin pressant, si quelqu'un l'en felicite, & le convie à mieux esperer de la fortune ; comment, luy répond-il, puis-je être sensible à la moindre joye, quand je pense que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté, & n'être pas encore quitte envers eux de la reconnoissance de leur bienfait ?





DE LA DEFIANCE.



'ESPRIT de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoie au marché l'un de ses domestiques pour y acheter des provisions, il le fait suivre par un autre qui doit luy rapporter fidelement combien elles ont coûté ; si quelquefois il porte de l'argent sur soy dans un voyage, il le calcule à chaque stade ¹ qu'il fait, pour voir s'il a son compte : une autre fois étant couché avec sa femme, il lui demande si elle a remarqué que son coffre fort fût bien fermé, si sa cassette est toujours scellée, & si on a eu soin de bien fermer la porte du vestibule ; & bien qu'elle assure que tout est en bon état, l'inquietude le prend, il se leve du lit, va en chemise & les pieds nuds avec la lampe qui brûle dans sa chambre, visiter luy-même tous les endroits de sa maison, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il s'endort après cette recherche. Il mene avec

1. Six cens pas.

luy des témoins quand il va demander ses arrerages, afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ses débiteurs de luy denier sa dette : ce n'est point chez le foulon qui passe pour le meilleur ouvrier, qu'il envoie teindre sa robe, mais chez celui qui consent de ne point la recevoir sans donner caution. Si quelqu'un se hazarde de luy emprunter quelques vases¹, il les luy refuse souvent, ou s'il les accorde, * il ne les laisse pas enlever qu'ils ne soient pesés, il fait suivre celui qui les emporte & envoie dès le lendemain prier qu'on les luy renvoie^{2*}. A-t-il un esclave qu'il affectionne & qui l'accompagne dans la ville, il le fait marcher devant luy, de peur que s'il le perdoit de vûë il ne luy échapât & ne prît la fuite : à un homme qui emportant de chez luy quelque chose que ce soit, luy diroit : estimez cela, & mettez-le sur mon compte, il répondroit qu'il faut le laisser où on l'a pris, & qu'il a d'autres affaires, que celle de courir après son argent.

1. D'or ou d'argent.

2. Ce qui se lit entre les deux étoiles, n'est pas dans le Grec, où le sens est interrompu, mais il est suppléé par quelques Interpretes.





D'UN VILAIN HOMME.



Le caractère suppose toujours dans un homme une extrême malpropreté, & une négligence pour sa personne qui passe dans l'excez, & qui blesse ceux qui s'en apperçoivent. Vous le verrez quelquefois tout couvert de lepre, avec des ongles longs & mal propres, ne pas laisser de se mêler parmi le monde, & croire en être quitte pour dire que c'est une maladie de famille, & que son pere & son ayeul y étoient sujets : il a aux jambes des ulceres ; on luy voit aux mains des poireaux & d'autres saletez qu'il néglige de faire guerir ; ou s'il pense à y remedier, c'est lorsque le mal aigri par le temps, est devenu incurable : il est herissé de poil sous les aisselles & par tout le corps, comme une bête fauve ; il a les dents noires, rongées & telles que son abord ne se peut souffrir. Ce n'est pas tout, il crache ou il se mouche en mangeant, il parle la bouche pleine, fait en bûvant des choses contre la bienséance, il ne se sert jamais au bain que d'une huile qui sent mauvais, & ne paroît gueres dans une assemblée publique qu'a-

vec une vieille robe & toute tachée. S'il est obligé d'accompagner sa mere chez les Devins, il n'ouvre la bouche que pour dire des choses de mauvaife augure¹ : Une autre fois dans le Temple & en faisant des libations², il luy échapera des mains une coupe ou quelque autre vase, & il rira ensuite de cette aventure, comme s'il avoit fait quelque chose de merveilleux. Un homme si extraordinaire ne sçait point écouter un concert ou d'excellens joüeurs de flûtes, il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir, ou bien il fuit d'une voix desagreable le même air qu'ils jouent; il s'ennuye de la symphonie, & demande si elle ne doit pas bien-tôt finir. Enfin si estant assis à table, il veut cracher, c'est justement sur celui qui est derriere luy pour luy donner à boire.

1. Les anciens avoient un grand égard pour les paroles qui étoient proferées, même par hazard par ceux qui venoient consulter les Devins & les Augures, prier ou sacrifier dans les Temples.

2. Cerémonies où l'on répandoit du vin ou du lait dans les sacrifices.





D'UN HOMME INCOMMUNE.



CE qu'on appelle un fâcheux, est celuy qui sans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laisse pas de l'embarasser beaucoup ; qui entrant dans la chambre de son ami qui commence à s'endormir, le réveille pour l'entretenir de vains discours ; qui se trouvant sur le bord de la mer, sur le point qu'un homme est prêt de partir & de monter dans son vaisseau, l'arrête sans nul besoin, l'engage insensiblement à se promener avec luy sur le rivage ; qui arrachant un petit enfant du sein de sa nourrice pendant qu'il tette, luy fait avaler quelque chose qu'il a mâché, bat des mains devant luy, le carresse, & luy parle d'une voix contrefaite ; qui choisit le temps du repas, & que le potage est sur la table, pour dire qu'ayant pris medecine depuis deux jours, il est allé par haut & par bas, & qu'une bile noire & recuite étoit mêlée dans ses dejections ; qui devant toute une assemblée s'avise de demander à sa mere quel jour elle a accouché de luy ; qui ne sçachant que dire, apprend que l'eau de sa cisternne est fraîche, qu'il croît dans son jardin de bonnes legumes, ou que sa mai-

son est ouverte à tout le monde comme une hôtellerie; qui s'empresse de faire connoître à ses hôtes un parasite¹ qu'il a chez luy, qui l'invite à table à se mettre en bonne humeur, & à réjouir la compagnie.

1. Mot Grec qui signifie celuy qui ne mange que chez autrui.





DE LA SOTTE VANITÉ.



LA sotte vanité semble être une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom & de la distinction. Ainsi un homme vain, s'il se trouve à un repas, affecte toujours de s'asseoir proche de celui qui l'a convié : il consacre à Apollon la chevelure d'un fils qui luy vient de naître ; & dès qu'il est parvenu à l'âge de puberté, il le conduit luy-même à Delphes,¹ luy coupe les cheveux, & les dépose dans le Temple comme un monument d'un vœu solennel qu'il a accompli : il aime à se faire suivre par un More : s'il fait un paiement, il affecte que ce soit dans une monnoye toute neuve, & qui ne vienne que d'estre frappée. Après qu'il a immolé un bœuf devant quelque Autel, il se fait réserver la peau du front de cet animal, il l'orne de rubans &

1. Le peuple d'Athenes ou les personnes plus modestes se contentoient d'assembler leurs parens, de couper en leur presence les cheveux de leur fils parvenu à l'âge de puberté, & de le consacrer ensuite à Hercule ou à quelque autre divinité qui avoit un Temple dans la Ville.

de fleurs, & l'attache à l'endroit de sa maison le plus exposé à la vûe de ceux qui passent, afin que personne du peuple n'ignore qu'il a sacrifié un bœuf. Une autre fois au retour d'une cavalcade qu'il aura faite avec d'autres citoyens, il renvoye chez soy par un valet tout son équipage, & ne garde qu'une riche robe dont il est habillé, & qu'il traîne le reste du jour dans la place publique : s'il luy meurt un petit chien, il l'enterre, luy dresse une épitaphe avec ces mots, *Il étoit de race de Malte* ¹. Il consacre un anneau à Esculape, qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs : Il se parfume tous les jours. Il remplit avec un grand faste tout le temps de sa Magistrature, & sortant de charge, il rend compte au peuple avec ostentation des sacrifices qu'il a faits, comme du nombre & de la qualité des victimes qu'il a immolées. Alors revêtu d'une robe blanche & couronné de fleurs, il paroît dans l'assemblée du peuple ; Nous pouvons, dit-il, vous assurer, ô Atheniens, que pendant le temps de nôtre gouvernement nous avons sacrifié à Cybele, & que nous lui avons rendu des honneurs tels que les merite de nous la mere des Dieux ; espérez donc toutes choses heureuses de cette Deesse : Après avoir parlé ainsi, il se retire dans sa maison, où il fait un long recit à sa femme de la maniere dont tout lui a réüssi au delà même de ses souhaits.

1. Cette isle portoit de petits chiens fort estimez.



DE L'AVARICE.



Ce vice est dans l'homme un oubli de l'honneur & de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense. Si un homme a remporté le prix de la ¹ tragédie, il consacre à Bacchus des guirlandes ou des bandelettes faites d'écorce de bois, & il fait graver son nom sur un présent si magnifique. Quelquefois dans les temps difficiles, le peuple est obligé de s'assembler pour régler une contribution capable de subvenir aux besoins de la République ; alors il se leve & garde le silence², ou le plus souvent il fend la presse & se retire. Lorsqu'il marie sa fille, & qu'il sacrifie selon la coutume, il n'abandonne de la victime que les parties³ seules qui doivent être brûlées sur l'Autel, il réserve les autres pour les vendre, & comme il manque de domestiques pour servir à table & être chargés du soin des nêces, il louë des

1. Qu'il a faite ou recitée.

2. Ceux qui vouloient donner se levoient & offroient une somme; ceux qui ne vouloient rien donner se levoient & se taifoient.

3. C'étoit les cuisses & les intestins.

gens pour tout le temps de la fête qui se nourrissent à leurs dépens, & à qui il donne une certaine somme. S'il est Capitaine de Galere, voulant ménager son lit, il se contente de coucher indifferemment avec les autres sur de la natte qu'il emprunte de son Pilote. Vous verrez une autre fois cet homme fordide acheter en plein marché des viandes cuites, toutes fortes d'herbes, & les porter hardiment dans son sein & sous sa robe : s'il l'a un jour envoyée chez le Teinturier pour la détacher, comme il n'en a pas une seconde pour sortir, il est obligé de garder la chambre. Il sçait éviter dans la place la rencontre d'un ami pauvre qui pourroit luy demander ¹ comme aux autres quelque secours, il se détourne de luy, & reprend le chemin de sa maison : il ne donne point de servantes à sa femme, content de luy en louer quelques-unes pour l'accompagner à la ville toutes les fois qu'elle sort. Enfin ne pensez pas que ce soit un autre que luy qui ballie le matin sa chambre, qui fasse son lit & le nettoye. Il faut ajoûter qu'il porte un manteau usé, sale & tout couvert de taches, qu'en ayant honte luy-même, il le retourne quand il est obligé d'aller tenir sa place dans quelque assemblée.

1. Par forme de contribution. V. les chap. de la Diffimulation & de l'Esprit chagrin.





DE L'OSTENTATION.



JE n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'ostentation, qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Celuy en qui elle domine s'arrête dans l'endroit du Pyrée¹ où les Marchands étalent, & où se trouve un plus grand nombre d'étrangers; il entre en matiere avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent sur la mer, il discourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à esperer pour ceux qui y entrent, & de ceux sur tout que luy qui leur parle y a faits. Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve sur son chemin, luy fait compagnie, & luy dit bien-tôt qu'il a servi sous Alexandre, quels beaux vases & tout enrichis de pierreries il a rapporté de l'Asie, quels excellens ouvriers s'y rencontrent, & combien ceux de l'Europe leur sont inferieurs². Il se vante dans une autre occasion d'une lettre qu'il a

1. Port à Athenes fort celebre.

2. C'étoit contre l'opinion commune de toute la Grece.

reçûe d'Antipater¹ qui apprend que luy troisième est entré dans la Macedoine. Il dit une autre fois que bien que les Magistrats luy ayent permis tels transports² de bois qu'il luy plairoit fans payer de tribut, pour éviter néanmoins l'envie du peuple, il n'a point voulu user de ce privilege. Il ajoûte que pendant une grande cherté de vivres, il a distribué aux pauvres citoyens d'Athenes jusqu'à la somme de cinq talens³; & s'il parle à des gens qu'il ne connoît point, & dont il n'est pas mieux connu, il leur fait prendre des jettons, compter le nombre de ceux à qui il fait ces largesses; & quoy qu'il monte à plus de six cens personnes, il leur donne à tous des noms convenables; & après avoir supputé les sommes particulieres qu'il a données à chacun d'eux, il se trouve qu'il en resulte le double de ce qu'il pensoit, & que dix talens y sont employez, fans compter, poursuit-il, les Galeres que j'ay armées à mes dépens, & les charges publiques que j'ay exercées à mes frais & fans recompense. Cet homme fastueux va chez un fameux Marchand de chevaux, fait sortir de l'écurie les plus beaux & les meilleurs, fait ses offres, comme s'il vouloit les acheter: De même il

1. L'un des Capitaines d'Alexandre le Grand, & dont la famille regna quelque temps dans la Macedoine.

2. Parce que les Pins, les Sapins, les Cyprès, & tout autre bois propre à construire des vaisseaux étoient rares dans le pais Attique, l'on n'en permettoit le transport en d'autres pais qu'en payant un fort gros tribut.

3. Un talent Attique dont il s'agit, valoit soixante mines Attiques; une mine cent dragmes; une dragme six oboles. Le talent Attique valoit quelques six cens écus de nôtre monnoye.

visite les foires les plus celebres, entre sous les tentes des Marchands, se fait déployer une riche robe, & qui vaut jusqu'à deux talens, & il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter ¹ de l'or sur lui pour les besoins où l'on se trouve. Enfin s'il habite une maison dont il paie le loier, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore que c'est une maison de famille, & qu'il a héritée de son père; mais qu'il veut s'en défaire, seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire ² chez lui.

1. Coûtume des Anciens.

2. Par droit d'hospitalité.





DE L'ORGÜEIL.



IL faut définir l'orgüeil, une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que foy. Un homme fier & superbe n'écoute pas celuy qui l'aborde dans la place pour luy parler de quelque affaire ; mais sans s'arrêter, & se faisant suivre quelque temps, il luy dit enfin qu'on peut le voir après son souper ; si l'on a reçü de luy le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en perde jamais le souvenir, il le reprochera en pleine ruë à la veüë de tout le monde : N'attendez pas de luy qu'en quelque endroit qu'il vous rencontre, il s'approche de vous, & qu'il vous parle le premier : de même au lieu d'expedier sur le champ des marchands ou des ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin, & à l'heure de son lever. Vous le voyez marcher dans les ruës de la ville la tête baissée, sans daigner parler à personne de ceux qui vont & viennent. S'il se familiarise quelquefois jusques à inviter ses amis à un repas, il pre-texte des raisons pour ne pas se mettre à table & manger avec eux, & il charge ses principaux do-

mestiques du soin de les regaler : il ne luy arrive point de rendre visite à personne sans prendre la précaution d'envoyer quelqu'un des siens pour avertir qu'il va venir¹ : on ne le voit point chez luy lorsqu'il mange ou qu'il se² parfume : il ne se donne pas la peine de régler luy-même des parties ; mais il dit negligemment à un valet de les calculer, de les arrêter, & les passer à compte. Il ne sçait point écrire dans une lettre, je vous prie de me faire ce plaisir, ou de me rendre ce service ; mais j'entens que cela soit ainsi, j'envoye un homme vers vous pour recevoir une telle chose, je ne veux pas que l'affaire se passe autrement, faites ce que je vous dis promptement, & sans differer ; voilà son style.

1. V. le chap. de la Flatterie.

2. Avec des huiles de senteur.





DE LA PEUR,

OU DU DÉFAUT DE COURAGE.



ETTE crainte est un mouvement de l'ame qui s'ébranle, ou qui cede en vûë d'un peril vray ou imaginaire; & l'homme timide est celuy dont je vais faire la peinture. S'il luy arrive d'être sur la mer, & s'il apperçoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur luy fait croire que c'est le debris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette côte; aussi tremble-t-il au moindre flot qui s'éleve, & il s'informe avec soin si tous ceux qui navigent avec luy font ¹ initiez : s'il vient à remarquer que le Pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme pour éviter un écueil, il l'interroge, il luy demande avec inquietude s'il ne croit pas s'estre écarté

1. Les Anciens navigeoient rarement avec ceux qui passoient pour impies, & ils se faisoient initier avant de partir, c'est à dire instruire des mysteres de quelque divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages. V. le chap. de la Superstition.

de sa route, s'il tient toujours la haute mer, & si les ¹ Dieux sont propices; après cela il se met à raconter une vision qu'il a eue pendant la nuit dont il est encore tout épouvanté, & qu'il prend pour un mauvais présage. Ensuite ses frayeurs venant à croître, il se deshabilie & ôte jusques à sa chemise pour pouvoir mieux se sauver à la nage, & après cette precaution, il ne laisse pas de prier les Nautonniers de le mettre à terre. Que si cet homme foible dans une expedition militaire où il s'est engagé entend dire que les ennemis sont proches, il appelle ses compagnons de guerre, observe leur contenance sur ce bruit qui court, leur dit qu'il est sans fondement, & que les coureurs n'ont pû discerner, si ce qu'ils ont découvert à la campagne sont amis ou ennemis : mais si l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend, & s'il a veu luy-même de loin le commencement du combat, & que quelques hommes ayent parû tomber à ses pieds; alors feignant que la precipitation & le tumulte luy ont fait oublier ses armes, il court les querir dans sa tente, où il cache son épée sous le chevet de son lit, & employe beaucoup de temps à la chercher; pendant que d'un autre côté son valet va par ses ordres sçavoir des nouvelles des ennemis, observer quelle route ils ont prise, & où en sont les affaires : & dès qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout sanglant d'une blessure qu'il a receuë, il accourt vers luy, le console & l'encourage, étanche le sang qui coule de sa playe, chasse les mou-

1. Ils consultoient les Dieux par les sacrifices, ou par les augures, c'est à dire, par le vol, le chant, & le manger des oyseaux, & encore par les entrailles des bêtes.

ches qui l'importunent, ne luy refuse aucun secours, & se mêle de tout, excepté de combattre. Si pendant le temps qu'il est dans la chambre du malade, qu'il ne perd pas de veuë, il entend la trompette qui sonne la charge ; ah, dit-il avec imprecation, puisse-tu être pendu maudit sonneur qui cornes incessamment, & fais un bruit enragé qui empêche ce pauvre homme de dormir ! Il arrive même que tout plein d'un sang qui n'est pas le sien, mais qui a rejalli sur luy de la playe du blessé, il fait accroire à ceux qui reviennent du combat, qu'il a couru un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami ; il conduit vers luy ceux qui y prennent interest, ou comme ses parens, ou parce qu'ils sont d'un même país, & là il ne rougit pas de leur raconter quand & de quelle maniere il a tiré cet homme des ennemis, & l'a apporté dans sa tente.





DES GRANDS D'UNE REPUBLIQUE.



LA plus grande passion de ceux qui ont les premières places dans un Etat populaire, n'est pas le desir du gain ou de l'accroissement de leurs revenus, mais une impatience de s'agrandir & de se fonder s'il se pouvoit une souveraine puissance sur celle du peuple. S'il s'est assemblé pour délibérer à qui des citoyens il donnera la commission d'aider de ses soins le premier Magistrat dans la conduite d'une feste ou d'un spectacle, cet homme ambitieux & tel que je viens de le définir, se leve, demande cet employ, & proteste que nul autre ne peut si bien s'en acquitter. Il n'approuve point la domination de plusieurs, & de tous les vers d'Homere il n'a retenu que celui-cy :

Les peuples sont heureux, quand un seul les gouverne.

Son langage le plus ordinaire est tel ; retirons-nous de cette multitude qui nous environne ; tenons ensemble un conseil particulier où le peuple ne soit point admis ; essayons même de luy fermer le chemin

à la Magistrature. Et s'il se laisse prévenir contre une personne d'une condition privée, de qui il croye avoir reçu quelque injure; cela, dit-il, ne se peut souffrir, & il faut que luy ou moy abandonnions la Ville. Vous le voyez se promener dans la place sur le milieu du jour avec les ongles propres, la barbe & les cheveux en bon ordre; repouffer fièrement ceux qui se trouvent sur les pas; dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre, que la Ville est un lieu où il n'y a plus moyen de vivre, qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des plaideurs, ny supporter plus long-temps les longueurs, les crieries & les menfonges des Avocats, qu'il commence à avoir honte de se trouver assis dans une assemblée publique, ou sur les tribunaux auprès d'un homme mal habillé, sale, & qui dégoûte, & qu'il n'y a pas un seul de ces Orateurs dévoüez au peuple, qui ne luy soit insupportable. Il ajoute que c'est ¹ Thesée qu'on peut appeller le premier auteur de tous ces maux, & il fait de pareils discours aux étrangers qui arrivent dans la ville, comme à ceux avec qui il sympathise de mœurs & de sentimens.

1. Thesée avoit jetté les fondemens de la Republique d'Athenes en établissant l'égalité entre les citoyens.





D'UNE TARDIVE INSTRUCTION.



L s'agit de décrire quelques inconveniens où tombent ceux qui ayant méprisé dans leur jeunesse les sciences & les exercices, veulent reparer cette négligence dans un âge avancé par un travail souvent inutile. Ainsi un vieillard de soixante ans s'avise d'apprendre des vers par cœur, & de les¹ reciter à table dans un festin, où la mémoire venant à luy manquer, il a la confusion de demeurer court. Une autre fois il apprend de son propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droit ou à gauche, le maniement des armes, & quel est l'usage à la guerre de la lance & du bouclier. S'il monte un cheval que l'on luy a presté, il le presse de l'éperon, veut le manier, & luy faisant faire des voltes ou des caracolles, il tombe lourdement & se casse la teste. On le voit tantôt pour s'exercer au javelot le lancer tout un jour contre l'homme² de bois, tantôt

1. V. le chap. de la Brutalité.

2. Une grande statuë de bois qui étoit dans le lieu des exercices pour apprendre à darder.

tirer de l'arc & disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des flèches, vouloir d'abord apprendre de luy, se mettre ensuite à l'instruire & à le corriger, comme s'il étoit le plus habile. Enfin se voyant tout nud au sortir d'un bain, il imite les postures d'un lutteur, & par le défaut d'habitude, il les fait de mauvaise grace, & il s'agit d'une manière ridicule.





DE LA MEDISANCE.



JE définis ainsi la méditance une pente secrète de l'ame à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles; & pour ce qui concerne le médifant, voicy ses mœurs : si on l'interroge sur quelqu'autre, & que l'on luy demande quel est cet homme, il fait d'abord sa genealogie, son pere, dit-il, s'appelloit Sosie¹, que l'on a connu dans le service & parmi les troupes sous le nom de Sosistrate; il a été affranchi depuis ce temps & reçû dans l'une des² tribus de la ville; pour sa mere, c'étoit une noble³ Thracienne, car les femmes de Thrace, ajoûtent-il, se piquent la plûpart d'une ancienne noblesse; celui-cy né de si honnêtes gens est un scelerat, & qui ne merite que le gibet; & retournant à la mere de cet homme qu'il peint avec de si belles couleurs,

1. C'étoit chez les Grecs un nom de valet ou d'esclave.

2. Le peuple d'Athenes étoit partagé en diverses tribus.

3. Cela est dit par dérision des Thraciennes qui venoient dans la Grece pour être servantes, & quelque chose de pis.

elle est, poursuit-il, de ces femmes qui épient sur les grands chemins ¹ les jeunes gens au passage, & qui, pour ainsi dire, les enlèvent & les ravissent. Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente, il relève la conversation; je suis, luy dit-il, de vôtre sentiment, cet homme m'est odieux, & je ne le puis souffrir; qu'il est insupportable par sa physionomie! y a-t-il un plus grand fripon & des manières plus extravagantes? sçavez-vous combien il donne à sa femme pour la dépense de chaque repas? trois oboles ² & rien davantage; & croiriez-vous que dans les rigueurs de l'hyver & au mois de Decembre il l'oblige de se laver avec de l'eau froide? Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se leve & se retire, il parle de luy presque dans les mêmes termes, nul de ses plus familiers n'est épargné; les morts ³ mêmes dans le tombeau ne trouvent pas un asyle contre sa mauvaise langue.

1. Elles tenoient hôtellerie sur les chemins publics où elles se mêloient d'infames commerces.

2. Il y avoit au dessous de cette monnoye d'autres encore de moindre prix.

3. Il étoit défendu chez les Atheniens de parler mal des morts par une loy de Solon leur Legislatteur.



LES CARACTERES

ou

LES MOEURS

DE CE SIECLE.

Admonere volumus, non mordere :
prodesse, non lædere : consulere mori-
bus hominum, non officere. *ERASM.....*



LES CARACTERES

OU

LES MOEURS DE CE SIECLE.



E rends au public ce qu'il m'a prêté : j'ay emprunté de luy la matiere de cet Ouvrage ; il est juste que l'ayant achevé avec toute l'attention pour la verité dont je suis capable, & qu'il merite de moy, je luy en fasse la restitution : il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ay fait de luy d'après nature, & s'il se connoît quelques-uns des défauts que je touche, s'en corriger. C'est l'unique fin que l'on doit se proposer en écrivant, & le succès aussi que l'on doit moins se promettre ; mais comme les hommes ne se dégoûtent point du vice, il ne faut pas aussi se laisser de leur reprocher ; ils seroient peut-être pires, s'ils ve-

noient à manquer de censeurs ou de critiques ; c'est ce qui fait que l'on prêche & que l'on écrit : l'Orateur & l'Ecrivain ne sçauroient vaincre la joye qu'ils ont d'être applaudis ; mais ils devroient rougir d'eux-mêmes s'ils n'avoient cherché par leurs discours ou par leurs écrits que des éloges ; outre que l'approbation la plus seûre & la moins équivoque est le changement de mœurs & la reformation de ceux qui les lisent ou qui les écoutent : on ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction ; & s'il arrive que l'on plaise, il ne faut pas néanmoins s'en repentir, si cela sert à insinuer & à faire recevoir les veritez qui doivent instruire : quand donc il s'est glissé dans un livre quelques pensées ou quelques reflexions qui n'ont ny le feu, ny le tour, ny la vivacité des autres, bien qu'elles semblent y être admises pour la variété, pour délasser l'esprit, pour le rendre plus present & plus attentif à ce qui va suivre, à moins que d'ailleurs elles ne soient sensibles, familiares, instructives, accommodées au simple peuple qu'il n'est pas permis de negliger, le Lecteur peut les condamner, & l'Auteur les doit proscrire ; voilà la regle : il y en a une autre, & que j'ay interêt que l'on veuille suivre ; qui est de ne pas perdre mon titre de veuë, & de penser toujours, & dans toute la lecture de cet ouvrage, que ce sont les caractères ou les mœurs de ce siecle que je décris : car bien que je les tire souvent de la Cour de France, & des hommes de ma nation, on ne peut pas néanmoins les restreindre à une seule Cour ni les renfermer en un seul païs, sans que mon livre ne perde beaucoup de son étendue & de son utilité, ne s'écarte du plan que je me suis fait d'y peindre les hommes en general, comme des raisons qui entrent dans l'ordre des Chapitres, & dans une

certaine suite insensible des reflexions qui les composent. Après cette précaution si nécessaire, & dont on penetre assez les conséquences, je crois pouvoir protester contre tout chagrin, toute plainte, toute maligne interpretation, toute fausse application & toute censure; contre les froids plaisans & les Lecteurs mal intentionnez; il faut sçavoir lire, & ensuite se taire, ou pouvoir rapporter ce qu'on a lû, & ny plus ny moins que ce qu'on a lû; & si on le peut quelquefois, ce n'est pas assez, il faut encore le vouloir faire; sans ces conditions qu'un auteur exact & scrupuleux est en droit d'exiger de certains esprits pour l'unique recompense de son travail, je doute qu'il doive continuer d'écrire, s'il préfere du moins sa propre satisfaction à l'utilité de plusieurs & au zele de la verité. J'avoüé d'ailleurs que j'ay balancé dès l'année M.DC.LXXX. & avant la cinquième édition, entre l'impatience de donner à mon livre plus de rondeur & une meilleure forme par de nouveaux caracteres, & la crainte de faire dire à quelques-uns, ne finiront-ils point ces Caracteres, & ne verrons-nous jamais autre chose de cet Ecrivain? Des gens sages me disoient d'une part, la matiere est solide, utile, agreable, inépuisable, vivez longtemps, & traitez-la sans interruption pendant que vous vivrez; que pourriez-vous faire de mieux? il n'y a point d'année que les folies des hommes ne puissent vous fournir un volume: d'autres avec beaucoup de raison me faisoient redouter les caprices de la multitude & la legereté du public, de qui j'ay neanmoins de si grands sujets d'estre content, & ne manquoient pas de me suggerer que personne presque depuis trente années ne lisant plus que pour lire, il falloit aux hommes pour les amuser, de nouveaux

chapters & un nouveau titre : que cette indolence avoit rempli les boutiques & peuplé le monde depuis tout ce temps de livres froids & ennuyeux, d'un mauvais style & de nulle ressource, sans regles & sans la moindre justesse, contraires aux mœurs & aux bienséances, écrits avec précipitation, & lûs de même, seulement par leur nouveauté; & que si je ne sçavois qu'augmenter un livre raisonnable, le mieux que je pouvois faire, étoit de me reposer : je pris alors quelque chose de ces deux avis si opposez, & je garday un temperament qui les rapprochoit ; je ne feignis point d'ajouter quelques nouvelles remarques à celles qui avoient déjà grossi du double la premiere édition de mon ouvrage : mais afin que le public ne fût point obligé de parcourir ce qui étoit ancien pour passer à ce qu'il y avoit de nouveau, & qu'il trouvât sous ses yeux ce qu'il avoit seulement envie de lire, je pris soin de luy désigner cette seconde augmentation par une marque particuliere : je crus aussi qu'il ne seroit pas inutile de luy distinguer la premiere augmentation par une autre marque plus simple, qui servît à luy montrer le progrès de mes Caractères, & à aider son choix dans la lecture qu'il en voudroit faire : & comme il pouvoit craindre que ce progrès n'allât à l'infini, j'ajoutois à toutes ces exactitudes une promesse sincere de ne plus rien hazarder en ce genre. Que si quelqu'un m'accuse d'avoir manqué à ma parole, en inserant dans les trois éditions qui ont suivi un assez grand nombre de nouvelles remarques ; il verra du moins qu'en les confondant avec les anciennes par la suppression entiere de ces differences, qui se voyent par apostille, j'ay moins pensé à luy faire lire rien de nouveau, qu'à laisser peut-être un ouvrage de mœurs plus complet, plus fini & plus regulier à la posterité. Ce ne

sont point au reste des maximes que j'aye voulu écrire ; elles sont comme des loix dans la morale, & j'avouë que je n'ay ny assez d'autorité ny assez de genie pour faire le Legislatteur : je sçay même que j'aurois peché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la maniere des oracles elles soient courtes & concises ; quelques-unes de ces remarques le sont, quelques autres sont plus étenduës : on pense les choses d'une maniere differente, & on les explique par un tour aussi tout different ; par une sentence, par un raisonnement, par une metaphore ou quelque autre figure, par un parallele, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait, par une description, par une peinture ; de là procede la longueur ou la brièveté de mes reflexions : ceux enfin qui font des maximes veulent être crûs : je consens au contraire que l'on dise de moy que je n'ay pas quelquefois bien remarqué, pourvû que l'on remarque mieux.





DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.



OUT est dit, & l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, & qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs le plus beau & le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner après les anciens & les habiles d'entre les modernes.

¶ Il faut chercher seulement à penser & à parler juste, sans vouloir amener les autres à nôtre goût & à nos sentimens; c'est une trop grande entreprise,

¶ C'est un métier que de faire un livre comme de faire une pendule; il faut plus que de l'esprit pour être auteur. Un Magistrat alloit par son mérite à la première dignité, il étoit homme délié & pratique dans les affaires;

il a fait imprimer un ouvrage moral qui est rare par le ridicule.

¶ Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déjà acquis.

¶ Un ouvrage satyrique ou qui contient des faits, qui est donné en feuilles sous le manteau aux conditions d'être rendu de même, s'il est médiocre, passe pour merveilleux; l'impression est l'écueil.

¶ Si l'on ôte de beaucoup d'ouvrages de Morale l'Avertissement au Lecteur, l'Épître Dedicatoire, la Preface, la Table, les Approbations, il reste à peine assez de pages pour mériter le nom de livre.

¶ Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable, la Poésie, la Musique, la Peinture, le Discours public.

Quel supplice que celui d'entendre déclamer pompeusement un froid discours, ou prononcer de médiocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais Poète!

¶ Certains Poètes sont sujets dans le Dramatique à de longues suites de vers pompeux, qui semblent forts, élevez, & remplis de grands sentimens; le peuple écoute avidement les yeux élevez & la bouche ouverte, croit que cela luy plaît, & à mesure qu'il y comprend moins, l'admire davantage, il n'a pas le temps de respirer, il a à peine celui de se recrier &

d'applaudir : j'ay crû autrefois & dans ma première jeunesse que ces endroits étoient clairs & intelligibles pour les Acteurs, pour le Parterre & l'Amphitheatre; que leurs Auteurs s'entendoient eux-mêmes; & qu'avec toute l'attention que je donnois à leur recit, j'avois tort de n'y rien entendre : je suis dé-trompé.

¶ L'on n'a gueres vû jusques à present un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs : Homere a fait l'Iliade, Virgile l'Eneïde, Tite-Live ses Decades, & l'Orateur romain ses Oraisons.

¶ Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature, celui qui le sent & qui l'aime a le goût parfait; celui qui ne le sent pas, & qui aime en deçà ou au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon & un mauvais goût, & l'on dispute des goûts avec fondement.

¶ Il y a beaucoup plus de vivacité que de goût parmi les hommes; ou, pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût seur & d'une critique judicieuse.

¶ La vie des Heros a enrichi l'Histoire, & l'Histoire a embelli les actions des Heros : ainsi je ne sçay qui sont plus redevables, ou ceux qui ont écrit l'Histoire, à ceux qui leur en ont fourni une si noble matiere;

ou ces grands Hommes à leurs Historiens.

¶ Amas d'épithetes, mauvaises loüanges; ce sont les faits qui loüent, & la maniere de les raconter.

¶ Tout l'esprit d'un Auteur consiste à bien définir & à bien peindre. MOÏSE ¹, HOMERE, PLATON, VIRGILE, HORACE ne sont au dessus des autres Ecrivains que par leurs expressions & par leurs images : il faut exprimer le vray pour écrire naturellement, fortement, délicatement.

¶ On a dû faire du stile ce qu'on a fait de l'Architecture; on a entièrement abandonné l'ordre Gothique que la Barbarie avoit introduit pour les Palais & pour les Temples; on a rappelé le Dorique, l'Ionique & le Corinthien : ce qu'on ne voyoit plus que dans les ruines de l'ancienne Rome & de la vieille Grece, devenu moderne, éclate dans nos Portiques & dans nos Peristilles. De même on ne scauroit en écrivant rencontrer le parfait, & s'il se peut, surpasser les anciens que par leur imitation.

Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes dans les sciences & dans les arts aient pû revenir au goût des Anciens, & reprendre enfin le simple & le naturel.

1. Quand mesme on ne le considere que comme un homme qui a écrit.

On se nourrit des Anciens & des habiles modernes, on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en renfle ses ouvrages; & quand enfin l'on est auteur, & que l'on croit marcher tout seul, on s'éleve contre eux, on les maltraite, semblable à ces enfans drus & forts d'un bon lait qu'ils ont succé, qui battent leur nourrice.

Un Auteur moderne prouve ordinairement que les Anciens nous sont inferieurs en deux manieres, par raison & par exemple; il tire la raison de son goût particulier, & l'exemple de ses ouvrages.

Il avouë que les Anciens, quelque inégaux & peu corrects qu'ils soient, ont de beaux traits, il les cite, & ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique.

Quelques habiles prononcent en faveur des Anciens contre les Modernes, mais ils sont suspects, & semblent juger en leur propre cause, tant leurs ouvrages sont faits sur le goût de l'antiquité : on les refuse.

¶ L'on devroit aimer à lire ses ouvrages à ceux qui en sçavent assez pour les corriger & les estimer.

Ne vouloir être ny conseillé ny corrigé sur son ouvrage, est un pedantisme.

Il faut qu'un Auteur reçoive avec une égale modestie les éloges & la critique que l'on fait de ses ouvrages.

¶ Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne ; on ne la rencontre pas toujours en parlant, ou en écrivant : il est vray néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est foible, & ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

Un bon Auteur, & qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchoit depuis long-temps sans la connoître, & qu'il a enfin trouvée, est celle qui étoit la plus simple, la plus naturelle, qui sembloit devoir se présenter d'abord & sans effort.

Ceux qui écrivent par humeur, sont sujets à retoucher à leurs ouvrages ; comme elle n'est pas toujours fixe, & qu'elle varie en eux selon les occasions, ils se refroidissent bien-tôt pour les expressions & les termes qu'ils ont le plus aimez.

¶ La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses, nous fait apprehender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lûës.

Un esprit mediocre croit écrire divinement ; un bon esprit croit écrire raisonnablement.

¶ L'on m'a engagé, dit *Ariste*, à lire mes ouvrages à *Zoile*, je l'ay fait, ils l'ont faisi d'abord, & avant qu'il ait eu le loisir de les trouver mauvais, il les a loüez modestement

en ma presence, & il ne les a pas loüez depuis devant personne : je l'excuse & je n'en demande pas davantage à un auteur, je le plains même d'avoir écouté de belles choses qu'il n'a point faites.

Ceux qui par leur condition se trouvent exempts de la jalousie d'Auteur, ont ou des passions, ou des besoins qui les distraient & les rendent froids sur les conceptions d'autrui : personne presque par la disposition de son esprit, de son cœur, & de sa fortune n'est en état de se livrer au plaisir que donne la perfection d'un ouvrage.

¶ Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touché de tres-belles choses.

¶ Bien des gens vont jusques à sentir le mérite d'un manuscrit qu'on leur lit, qui ne peuvent se déclarer en sa faveur, jusques à ce qu'ils ayent vû le cours qu'il aura dans le monde par l'impression, ou quel sera son sort parmi les habiles : ils ne hazardent point leurs suffrages, & ils veulent être portés par la foule & entraînés par la multitude; ils disent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, & que le public est de leur avis.

Ces gens laissent échaper les plus belles occasions de nous convaincre qu'ils ont de la capacité & des lumières, qu'ils savent juger, trouver bon ce qui est bon, & meilleur ce qui est meilleur. Un bel ouvrage tombe entre

leurs mains, c'est un premier ouvrage, l'auteur ne s'est pas encore fait un grand nom, il n'a rien qui prévienne en sa faveur; il ne s'agit point de faire sa cour ou de flater les Grands en applaudissant à ses écrits : on ne vous demande pas, *Zelotes*, de vous récrier, *C'est un chef-d'œuvre de l'esprit : l'humanité ne va pas plus loin : c'est jusqu'où la parole humaine peut s'élever : on ne jugera à l'avenir du goût de quelqu'un qu'à proportion qu'il en aura pour cette pièce*; phrases outrées, dégoûtantes, qui sentent la pension ou l'Abbaye; nuisibles à cela même qui est louable & qu'on veut louer : que ne disiez-vous seulement, Voilà un bon livre; vous le dites, il est vray, avec toute la France, avec les Etrangers comme avec vos Compatriotes, quand il est imprimé par toute l'Europe, & qu'il est traduit en plusieurs langues; il n'est plus temps.

¶ Quelques-uns de ceux qui ont lû un ouvrage en rapportent certains traits dont ils n'ont pas compris le sens, & qu'ils altèrent encore par tout ce qu'ils y mettent du leur; & ces traits ainsi corrompus & défigurez, qui ne sont autre chose que leurs propres pensées & leurs expressions, ils les exposent à la censure, soutiennent qu'ils sont mauvais, & tout le monde convient qu'ils sont mauvais : mais l'endroit de l'ouvrage que ces critiques croient

citer, & qu'en effet ils ne citent point, n'en est pas pire.

¶ Que dites-vous du livre d'*Hermodore*? qu'il est mauvais, répond *Anthime*; qu'il est mauvais? qu'il est tel, continuë-t-il, que ce n'est pas un livre, ou qui merite du moins que le monde en parle : Mais l'avez-vous lû? Non, dit *Anthime* : que n'ajoute-t-il que *Fulvie & Melanie* l'ont condamné sans l'avoir lû, & qu'il est ami de *Fulvie & de Melanie*.

¶ *Arsene* du plus haut de son esprit contemple les hommes, & dans l'éloignement d'où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse : loué, exalté, & porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer reciproquement, il croit avec quelque merite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir, & qu'il n'aura jamais : occupé & rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles : élevé par son caractère au-dessus des jugemens humains, il abandonne aux ames communes le merite d'une vie suivie & uniforme, & il n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrant; eux seuls savent juger, savent penser, savent écrire, doivent écrire; il n'y a point d'autre ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde, & si universellement goûté des honnêtes gens, je ne dis pas qu'il veuille approu-

ver, mais qu'il daigne lire; incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira point.

¶ *Theocrine* sçait des choses assez inutiles, il a des sentimens toujours singuliers; il est moins profond que methodique, il n'exerce que sa memoire; il est abstrait, dédaigneux, & il semble toujours rire en luy-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas : le hazard fait que je luy lis mon ouvrage, il l'écoute; est-il lû, il me parle du sien : & du vôtre, me direz-vous, qu'en pense-t-il? je vous l'ay déjà dit, il me parle du sien.

¶ Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fondît tout entier au milieu de la critique, si son auteur vouloit en croire tous les censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins.

¶ C'est une experience faite, que s'il se trouve dix personnes qui effacent d'un livre une expression ou un sentiment, l'on en fournit aisément un pareil nombre qui les reclame : ceux-cy s'écrient, pourquoy supprimer cette pensée? elle est neuve, elle est belle, & le tour en est admirable; & ceux-là affirment au contraire, ou qu'ils auroient negligé cette pensée, ou qu'ils luy auroient donné un autre tour. Il y a un terme, disent les uns, dans vôtre ouvrage, qui est rencontré, & qui peint la chose au naturel; il y a un mot, disent les autres, qui est hazardé, & qui d'ail-

leurs ne signifie pas assez ce que vous voulez peut-être faire entendre : & c'est du même trait & du même mot que tous ces gens s'expliquent ainsi ; & tous sont connoisseurs & passent pour tels. Quel autre parti pour un Auteur, que d'oser pour lors être de l'avis de ceux qui l'approuvent ?

¶ Un Auteur serieux n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les fautes, de tous les mauvais mots que l'on peut dire, & de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son ouvrage, & encore moins de les supprimer ; il est convaincu que quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans sa manière d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisans est un mal inévitable, & que les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sottise.

¶ Si certains esprits vifs & décisifs étoient crus, ce seroit encore trop que les termes pour exprimer les sentimens ; il faudroit leur parler par signes, ou sans parler se faire entendre : quelque soin qu'on apporte à être ferré & concis, & quelque réputation qu'on ait d'être tel, ils vous trouvent diffus : il faut leur laisser tout à suppléer, & n'écrire que pour eux seuls : ils conçoivent une période par le mot qui la commence, & par une période tout un chapitre ; leur avez-vous lû un

seul endroit de l'ouvrage, c'est assez, ils sont dans le fait & entendent l'ouvrage : un tissu d'énigmes leur feroit une lecture divertissante, & c'est une perte pour eux, que ce stile estropié qui les enleve, soit rare, & que peu d'écrivains s'en accommodent. Les comparaisons tirées d'un fleuve dont le cours, quoyque rapide, est égal & uniforme, ou d'un embrasement qui poussé par les vents s'épand au loin dans une forest où il consume les chesnes & les pins, ne leur fournissent aucune idée de l'éloquence; montrez-leur un feu gregeois qui les surprenne, ou un éclair qui les ébloüisse, ils vous quittent du bon & du beau.

¶ Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage, & un ouvrage parfait ou regulier; je ne sçay s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. Il est peut-être moins difficile aux rares genies de rencontrer le grand & le sublime, que d'éviter toute sorte de fautes. Le Cid n'a eu qu'une voix pour luy à sa naissance, qui a été celle de l'admiration; il s'est vû plus fort que l'autorité & la politique qui ont tenté vainement de le détruire, il a réuni en sa faveur des esprits toujours partagez d'opinions & de sentimens, les Grands & le peuple; ils s'accordent tous à le sçavoir de memoire, & à prévenir au theatre les Acteurs qui le recitent. Le Cid enfin est l'un des plus

beaux Poëmes que l'on puisse faire; & l'une des meilleures critiques qui ait été faite sur aucun sujet, est celle du Cid.

¶ Quand une lecture vous élève l'esprit, & qu'elle vous inspire des sentimens nobles & courageux, ne cherchez pas une autre regle pour juger de l'ouvrage, il est bon, & fait de main d'ouvrier.

¶ *Capys* qui s'érige en juge du beau stile, & qui croit écrire comme *BOUHOURS* & *RABUTIN*, résiste à la voix du peuple, & dit tout seul que *Damis* n'est pas un bon Auteur. *Damis* cede à la multitude, & dit ingenuëment avec le public que *Capys* est froid Ecrivain.

¶ Le devoir du Nouvelliste est de dire, il y a un tel livre qui court, & qui est imprimé chez *Cramoisy* en tel caractère, il est bien relié & en beau papier, il se vend tant; il doit sçavoir jusques à l'enseigne du Libraire qui le debite, sa folie est d'en vouloir faire la critique.

Le sublime du Nouvelliste est le raisonnement creux sur la politique.

Le Nouvelliste se couche le soir tranquillement sur une nouvelle qui se corrompt la nuit, & qu'il est obligé d'abandonner le matin à son réveil.

¶ Le Philosophe consume sa vie à observer les hommes, & il use ses esprits à en démêler les vices & le ridicule; s'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité

d'Auteur, que pour mettre une verité qu'il a trouvée dans tout le jour neceffaire pour faire l'impreffion qui doit servir à fon deffein. Quelques Lecteurs croient neanmoins le payer avec ufure, s'ils difent magiftralement qu'ils ont lû fon livre, & qu'il y a de l'efprit; mais il leur renvoye tous leurs éloges qu'il n'a pas cherché par fon travail & par fes veilles : il porte plus haut fes projets & agit pour une fin plus relevée : il demande des hommes un plus grand & un plus rare fuccés que les loüanges, & même que les recompensés, qui eft de les rendre meilleurs.

¶ Les fots lifent un livre & ne l'entendent point : les efprits mediocres croient l'entendre parfaitement : les grands efprits ne l'entendent quelquefois pas tout entier; ils trouvent obfcure ce qui eft obfcure, comme ils trouvent clair ce qui eft clair : les beaux efprits veulent trouver obfcure ce qui ne l'eft point, & ne pas entendre ce qui eft fort intelligible.

¶ Un Auteur cherche vainement à fe faire admirer par fon ouvrage. Les fots admirent quelquefois, mais ce font des fots. Les perfonnes d'efprit ont en eux les femences de toutes les veritez & de tous les fentimens, rien ne leur eft nouveau, ils admirent peu; ils approuvent.

¶ Je ne fçay fi l'on pourra jamais mettre dans des lettres plus d'efprit, plus de tour,

plus d'agrément & plus de stile que l'on en voit dans celles de BALZAC & de VOITURE : elles sont vuides de sentimens qui n'ont regné que depuis leur temps, & qui doivent aux femmes leur naissance : ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire ; elles trouvent sous leur plume des tours & des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail & d'une pénible recherche ; elles sont heureuses dans le choix des termes qu'elles placent si juste, que tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté, & semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent ; il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, & de rendre délicatement une pensée qui est délicate ; elles ont un enchaînement de discours inimitable qui se fait naturellement, & qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étoient toujours correctes, j'oserois dire que les lettres de quelques-unes d'entr'elles seroient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit.

¶ Il n'a manqué à TERENCE que d'être moins froid, quelle pureté, quelle exactitude, quelle politesse, quelle élégance, quels caracteres ! Il n'a manqué à MOLIERE que d'éviter le jargon & le barbarisme, & d'écrire purement : quel feu, quelle naïveté, quelle source de la bonne plaisanterie, quelle imitation

des mœurs, quelles images, & quel fleau du ridicule ! mais quel homme on auroit pû faire de ces deux comiques !

¶ J'ay lû MALHERBE & THEOPHILE, ils ont tous deux connu la nature, avec cette difference, que le premier d'un stile plein & uniforme montre tout à la fois ce qu'elle a de plus beau & de plus noble, de plus naïf & de plus simple; il en fait la peinture ou l'histoire. L'autre sans choix, sans exactitude, d'une plume libre & inégale, tantôt charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails; il fait une anatomie; tantôt il feint, il exagere, il passe le vray dans la nature; il en fait le roman.

¶ RONSARD & BALZAC ont eu chacun dans leur genre assez de bon & de mauvais pour former après eux de tres-grands hommes en vers & en prose.

¶ MAROT par son tour & par son stile semble avoir écrit depuis RONSARD : il n'y a gueres entre ce premier & nous, que la difference de quelques mots.

¶ RONSARD & les Auteurs ses contemporains ont plus nui au stile qu'ils ne luy ont servi : ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection, ils l'ont exposé à la manquer pour toujours & à n'y plus revenir. Il est étonnant que les ouvrages de MAROT si naturels & si faciles n'ayent scû faire de Ronsard

d'ailleurs plein de verve & d'enthousiasme un plus grand Poëte que Ronfard & que Marot ; & au contraire que Belleau, Jodelle & du Bartas ayent été si-tôt suivis d'un RACAN & d'un MALHERBE, & que nôtre langue à peine corrompuë se soit vûë réparée.

¶ MAROT & RABELAIS sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits : tous deux avoient assez de genie & de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un Auteur. Rabelais sur tout est incomprehensible ; son livre est une enigme, quoy qu'on veuille dire, inexplicable ; c'est une chimere, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds & une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme ; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine & ingenieuse & d'une sale corruption : ou il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille : ou il est bon, il va jusques à l'exquis & à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats.

¶ Deux Ecrivains dans leurs ouvrages ont blâmé MONTAGNE, que je ne crois pas aussi-bien qu'eux exempt de toute sorte de blâme : il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle maniere. L'un ne pensoit pas assez pour goûter un Auteur qui pense beaucoup ; l'autre pense trop subtilement pour

s'accommoder de pensées qui font naturelles.

¶ Un stile grave, serieux, scrupuleux va fort loin : on lit AMYOT & COEFFETEAU : lequel lit-on de leurs contemporains? BALZAC pour les termes & pour l'expression est moins vieux que VOITURE; mais si ce dernier pour le tour, pour l'esprit & pour le naturel n'est pas moderne, & ne ressemble en rien à nos Ecrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le negliger que de l'imiter, & que le petit nombre de ceux qui courent après luy, ne peut l'atteindre.

¶ Le H*** G*** est immédiatement au dessous de rien; il y a bien d'autres ouvrages qui luy ressemblent; il y a autant d'invention à s'enrichir par un sot livre, qu'il y a de sottise à l'acheter; c'est ignorer le goût du peuple, que de ne pas hazarder quelquefois de grandes fadaïses.

¶ L'on voit bien que l'*Opera* est l'ébauche d'un grand spectacle; il en donne l'idée.

Je ne sçay pas comment l'*Opera* avec une musique si parfaite & une dépense toute Royale a pû réussir à m'ennuyer.

Il y a des endroits dans l'*Opera* qui laissent en desirer d'autres, il échape quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle; c'est faute de theatre, d'action & de choses qui interessent.

L'*Opera* jusques à ce jour n'est pas un

Poëme ; ce font des vers ; ni un spectacle depuis que les machines ont disparu par le bon ménage d'*Amphion* & de sa race ; c'est un concert, ou ce font des voix soutenues par des instrumens : c'est prendre le change, & cultiver un mauvais goût que de dire, comme l'on fait, que la machine n'est qu'un amusement d'enfans, & qui ne convient qu'aux Marionettes : elle augmente & embellit la fiction, soutient dans les spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du theatre, où elle jette encore le merveilleux. Il ne faut point de vols, ny de chars, ny de changemens aux *Berenices* & à *Penelope*, il en faut aux *Operas*, & le propre de ce spectacle est de tenir les esprits, les yeux & les oreilles dans un égal enchantement.

¶ Ils ont fait le theatre ces empressez, les machines, les ballets, les vers, la musique, tout le spectacle, jusqu'à la salle où s'est donné le spectacle, j'entends le toit & les quatre murs dès leurs fondemens : qui doute que la chasse sur l'eau, l'enchantement de la table, ¹ la merveille du Labyrinthe ² ne soient encore de leur invention ? j'en juge par le mouvement qu'ils se donnent, & par l'air con-

1. Rendez-vous de chasse dans la forest de Chantilly.

2. Collation tres-ingenieuse donnée dans le Labyrinthe de Chantilly.

tent dont ils s'applaudissent sur tout le succès : si je me trompe, & qu'ils n'ayent contribué en rien à cette fête si superbe, si galante, si long-temps soutenüe, & où un seul a suffi pour le projet & pour la dépense : j'admire deux choses, la tranquillité & le flegme de celui qui a tout remué, comme l'embarras & l'action de ceux qui n'ont rien fait.

¶ Les connoisseurs ou ceux qui se croient tels, se donnent voix délibérative & décisive sur les spectacles, se cantonnent aussi, & se divisent en des partis contraires, dont chacun poussé par un tout autre intérêt que par celui du public ou de l'équité, admire un certain Poëme ou une certaine musique, & sifle toute autre. Ils nuisent également par cette chaleur à défendre leurs préventions, & à la faction opposée, & à leur propre cabale : ils découragent par mille contradictions les Poëtes & les Musiciens, retardent le progrès des sciences & des arts, en leur ôtant le fruit qu'ils pourroient tirer de l'émulation & de la liberté qu'auroient plusieurs excellens Maîtres de faire chacun dans leur genre, & selon leur genie de tres-beaux ouvrages.

¶ D'où vient que l'on rit si librement au theatre, & que l'on a honte d'y pleurer ? Est-il moins dans la nature de s'attendrir sur le pitoyable que d'éclater sur le ridicule ? Est-ce l'alteration des traits qui nous retient ? Elle

est plus grande dans un ris immodéré que dans la plus amère douleur, & l'on détourne son visage pour rire comme pour pleurer en la présence des Grands, & de tous ceux que l'on respecte : Est-ce une peine que l'on sent à laisser voir que l'on est tendre, & à marquer quelque foiblesse, sur tout en un sujet faux, & dont il semble que l'on soit la dupe? Mais sans citer les personnes graves ou les esprits forts qui trouvent du foible dans un ris excessif comme dans les pleurs, & qui se les défendent également : qu'attend-on d'une scène tragique? qu'elle fasse rire? Et d'ailleurs la vérité n'y regne-t-elle pas aussi vivement par ses images que dans le comique? L'ame ne va-t-elle pas jusqu'au vray dans l'un & l'autre genre avant que de s'émouvoir? est-elle même si aisée à contenter? ne luy faut-il pas encore le vray-semblable? Comme donc ce n'est point une chose bizarre d'entendre s'élever de tout un Amphitheatre un ris universel sur quelque endroit d'une Comédie, & que cela suppose au contraire qu'il est plaisant & tres-naïvement exécuté : aussi l'extrême violence que chacun se fait à contraindre ses larmes, & le mauvais ris dont on veut les couvrir, prouvent clairement que l'effet naturel du grand tragique seroit de pleurer tous franchement & de concert à la vûë l'un de l'autre, & sans autre embarras que d'essuyer ses larmes : outre qu'a-

prés être convenu de s'y abandonner, on éprouveroit encore qu'il y a souvent moins lieu de craindre de pleurer au theatre, que de s'y morfondre.

¶ Le Poëme tragique vous ferre le cœur dès son commencement; vous laisse à peine dans tout son progrès la liberté de respirer & le temps de vous remettre; ou s'il vous donne quelque relâche, c'est pour vous replonger dans de nouveaux abîmes & dans de nouvelles allarmes : il vous conduit à la terreur par la pitié, ou reciproquement à la pitié par le terrible; vous mene par les larmes, par les sanglots, par l'incertitude, par l'esperance, par la crainte, par les surprises, & par l'horreur jusqu'à la catastrophe : ce n'est donc pas un tissu de jolis sentimens, de declarations tendres, d'entretiens galans, de portraits agreables, de mots *doucereux*, ou quelquefois assez plaisans pour faire rire, suivi à la verité d'une derniere scene où les¹ mutins n'entendent aucune raison, & où pour la bienfiance il y a enfin du sang répandu, & quelque malheureux à qui il en coûte la vie.

¶ Ce n'est point assez que les mœurs du theatre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient decentes & instructives : il peut y avoir un ridicule si bas & si grossier,

1. Sedition dénoûement vulgaire des Tragedies.

ou même si fade & si indifférent, qu'il n'est ny permis au Poëte d'y faire attention, ny possible aux spectateurs de s'en divertir. Le païsan ou l'yvrogne fournit quelques scènes à un farceur, il n'entre qu'à peine dans le vray comique; comment pourroit-il faire le fond ou l'action principale de la comédie? Ces caractères, dit-on, sont naturels: ainsi par cette règle on occupera bien-tôt tout l'Amphithéâtre d'un laquais qui sifle, d'un malade dans sa garde-robe, d'un homme yvre qui dort ou qui vomit; y a-t-il rien de plus naturel? c'est le propre d'un efféminé de se lever tard, de passer une partie du jour à sa toilette, de se voir au miroir, de se parfumer, de se mettre des mouches, de recevoir des billets, & d'y faire réponse: mettez ce rôle sur la scène, plus long-temps vous le ferez durer, un acte, deux actes, plus il fera naturel & conforme à son original; mais plus aussi il fera froid & infipide.

¶ Il semble que le roman & la comédie pourroient être aussi utiles qu'ils sont nuisibles; l'on y voit de si grands exemples de constance, de vertu, de tendresse & de désintéressement, de si beaux & de si parfaits caractères, que quand une jeune personne jette de-là sa vûë sur tout ce qui l'entoure, ne trouvant que des sujets indignes & fort au-dessous de ce qu'elle vient d'admirer, je m'étonne

qu'elle foit capable pour eux de la moindre foiblesse.

¶ CORNEILLE ne peut être égalé dans les endroits où il excelle, il a pour lors un caractère original & inimitable; mais il est inégal; ses premières comedies font seches, languissantes, & ne laissoient pas esperer qu'il dût ensuite aller si loin; comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pieces il y a des fautes inexcusables contre les mœurs; un stile de declamateur qui arrête l'action & la fait languir; des negligences dans les vers & dans l'expression qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eû en luy de plus éminent c'est l'esprit, qu'il avoit sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lû ailleurs, de la conduite de son theatre qu'il a quelquefois hasardée contre les regles des Anciens, & enfin de ses dénouemens; car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs, & à leur grande simplicité; il a aimé au contraire à charger la scene d'évenemens dont il est presque toujours forti avec succès: admirable sur tout par l'extrême variété & le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poëmes qu'il a composez. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de

RACINE, & qui tendent un peu plus à une même chose : mais il est égal, soutenu, toujours le même par tout, soit pour le dessein & la conduite de ses pieces, qui sont justes, regulieres, prises dans le bon sens & dans la nature; soit pour la verification qui est correcte, riche dans ses rimes, elegante, nombreuse, harmonieuse; exact imitateur des Anciens dont il a suivi scrupuleusement la netteté & la simplicité de l'action; à qui le grand & le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille ny le touchant ny le patetique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le Cid, dans Polieucte & dans les Horaces? quelle grandeur ne se remarque point en Mitridate, en Porus & en Burrhus? Ces passions encore favorites des Anciens, que les tragiques aimoient à exciter sur les theatres, & qu'on nomme la terreur & la pitié, ont été connues de ces deux Poëtes : Oreste dans l'Andromaque de Racine, & Phedre du même Auteur, comme l'OE dippe & les Horaces de Corneille en font la preuve. Si cependant il est permis de faire entr'eux quelque comparaison, & les marquer l'un & l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre, & par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages : peut-être qu'on pourroit parler ainsi. Corneille nous assujettit à ses caractères & à

ses idées; Racine se conforme aux nôtres : celui-là peint les hommes comme ils devroient être; celui-cy les peint tels qu'ils font : il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, & de ce que l'on doit même imiter; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnoît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soy-même : l'un élève, étonne, maîtrise, instruit; l'autre plaît, remuë, touche, pénétre : ce qu'il y a de plus beau, de plus noble & de plus imperieux dans la raison est manié par le premier; & par l'autre ce qu'il y a de plus flatteur & de plus délicat dans la passion : ce font dans celui-là des maximes, des regles, des preceptes; & dans celui-cy du goût & des sentimens : l'on est plus occupé aux pieces de Corneille; l'on est plus ébranlé & plus attendri à celles de Racine : Corneille est plus moral; Racine plus naturel : il semble que l'un imite SOPHOCLE, & que l'autre doit plus à EURIPIDE.

¶ Le peuple appelle Eloquence la facilité que quelques-uns ont de parler seuls & longtemps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix, & à la force des poulmons. Les Pedans ne l'admettent aussi que dans le discours oratoire, & ne la distinguent pas de l'entassement des figures, de l'usage des grands mots, & de la rondeur des periodes.

Il semble que la Logique est l'art de con-

vaincre de quelque vérité ; & l'Eloquence un don de l'ame, lequel nous rend maîtres du cœur & de l'esprit des autres ; qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît.

L'Eloquence peut se trouver dans les entretiens & dans tout genre d'écrire ; elle est rarement où on la cherche, & elle est quelquefois où on ne la cherche point.

L'Eloquence est au sublime ce que le tout est à sa partie.

Qu'est-ce que le sublime ? Il ne paroît pas qu'on l'ait défini ; est-ce une figure ? naît-il des figures, ou du moins de quelques figures ? tout genre d'écrire reçoit-il le sublime, ou s'il n'y a que les grands sujets qui en soient capables ? peut-il briller autre chose dans l'Eglogue qu'un beau naturel, & dans les lettres familières comme dans les conversations qu'une grande délicatesse ? ou plutôt le naturel & le délicat ne sont-ils pas le sublime des ouvrages dont ils font la perfection ? qu'est-ce que le sublime ? où entre le sublime ?

Les synonymes sont plusieurs diction, ou plusieurs phrases différentes qui signifient une même chose. L'antithèse est une opposition de deux vérités qui se donnent du jour l'une à l'autre. La métaphore ou la comparaison emprunte d'une chose étrangère une

image sensible & naturelle d'une vérité. L'hyperbole exprime au delà de la vérité pour ramener l'esprit à la mieux connoître. Le sublime ne peint que la vérité, mais en un sujet noble, il la peint toute entière, dans sa cause & dans son effet; il est l'expression, ou l'image la plus digne de cette vérité. Les esprits médiocres ne trouvent point l'unique expression, & usent de synonymes. Les jeunes gens sont éblouis de l'éclat de l'antithèse, & s'en fervent. Les esprits justes, & qui aiment à faire des images qui soient précises, donnent naturellement dans la comparaison & la métaphore. Les esprits vifs, pleins de feu, & qu'une vaste imagination emporte hors des règles & de la justesse ne peuvent s'affouvir de l'hyperbole. Pour le sublime, il n'y a même entre les grands génies que les plus élevés qui en soient capables.

¶ Tout Ecrivain pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses Lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui luy est nouveau, qu'il lit pour la première fois, où il n'a nulle part, & que l'Auteur auroit soumis à sa critique; & se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soy-même, mais parce qu'on est en effet intelligible.

¶ L'on n'écrit que pour être entendu; mais

il faut du moins en écrivant faire entendre de belles choses : l'on doit avoir une diction pure & user de termes qui soient propres, il est vray; mais il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles, vives, solides, & qui renferment un tres-beau sens; c'est faire de la pureté & de la clarté du discours un mauvais usage que de les faire servir à une matiere aride, infructueuse, qui est sans sel, sans utilité, sans nouveauté: que sert aux Lecteurs de comprendre aisément & sans peine des choses frivoles & pueriles, quelquefois fades & communes, & d'être moins incertains de la pensée d'un Auteur, qu'ennuiez de son ouvrage?

Si l'on jette quelque profondeur dans certains écrits; si l'on affecte une finesse de tour, & quelquefois une trop grande délicatesse, ce n'est que par la bonne opinion qu'on a de ses Lecteurs.

¶ L'on a cette incommodité à essuyer dans la lecture des livres faits par des gens de parti & de cabale, que l'on n'y voit pas toujours la verité: les faits y sont déguisez, les raisons reciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force, ny avec une entiere exactitude; & ce qui use la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux que se disent des hommes graves, qui d'un point de doctrine, ou d'un

fait contesté se font une querelle personnelle. Ces ouvrages ont cela de particulier qu'ils ne méritent ny le cours prodigieux qu'ils ont pendant un certain temps, ny le profond oubli où ils tombent, lorsque le feu & la division venant à s'éteindre, ils deviennent des Almanachs de l'autre année.

¶ La gloire ou le mérite de certains hommes est de bien écrire; & de quelques autres, c'est de n'écrire point.

¶ L'on écrit régulièrement depuis vingt années; l'on est esclave de la construction; l'on a enrichi la langue de nouveaux mots, secoué le joug du Latinisme, & réduit le style à la phrase purement Française; l'on a presque retrouvé le nombre que MALHERBÉ & BALZAC avoient les premiers rencontré, & que tant d'Auteurs depuis eux ont laissé perdre; l'on a mis enfin dans le discours tout l'ordre & toute la netteté dont il est capable: cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit.

¶ Il y a des artisans ou des habiles dont l'esprit est aussi vaste que l'art & la science qu'ils professent; ils luy rendent avec avantage par le génie & par l'invention ce qu'ils tiennent d'elle & de ses principes; ils sortent de l'art pour l'ennoblir, s'écartent des règles, si elles ne les conduisent pas au grand & au sublime; ils marchent seuls & sans compagnie, mais ils vont fort haut & pénètrent fort

loin , toûjours seurs & confirmez par le succès des avantages que l'on tire quelquefois de l'irregularité. Les esprits justes, doux, moderez, non seulement ne les atteignent pas, ne les admirent pas, mais ils ne les comprennent point, & voudroient encore moins les imiter; ils demeurent tranquilles dans l'étenduë de leur sphaere, vont jusques à un certain point qui fait les bornes de leur capacité & de leurs lumieres, ils ne vont pas plus loin, parce qu'ils ne voient rien au delà; ils ne peuvent au plus qu'être les premiers d'une seconde classe, & exceller dans le mediocre.

¶ Il y a des esprits, si je l'ose dire, inferieurs & subalternes, qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre, ou le magasin de toutes les productions des autres genies; ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs, ils ne pensent point, ils disent ce que les Auteurs ont pensé; & comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste, & qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choses, que d'excellentes choses: ils n'ont rien d'original & qui soit à eux; ils ne sçavent que ce qu'ils ont appris, & ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer, une science vaine, aride, dénuée d'agrément & d'utilité, qui ne tombe point dans la conversation, qui est hors de commerce, semblable à une monnoye qui n'a

point de cours : on est tout à la fois étonné de leur lecture & ennuyé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont ceux que les Grands & le vulgaire confondent avec les sçavans, & que les sages renvoient au pédantisme.

¶ La critique souvent n'est pas une science, c'est un métier, où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie; si elle vient d'un homme qui ait moins de discernement que de lecture, & qu'elle s'exerce sur de certains chapitres, elle corrompt & les Lecteurs & l'Ecrivain.

¶ Je conseille à un Auteur né copiste, & qui a l'extrême modestie de travailler d'après quelqu'un, de ne se choisir pour exemplaires que ces sortes d'ouvrages où il entre de l'esprit, de l'imagination, ou même de l'érudition : s'il n'atteint pas les originaux, du moins il en approche & il se fait lire. Il doit au contraire éviter comme un écueil de vouloir imiter ceux qui écrivent par humeur, que le cœur fait parler, à qui il inspire les termes & les figures, & qui tirent, pour ainsi dire, de leurs entrailles tout ce qu'ils expriment sur le papier; dangereux modèles & tout propres à faire tomber dans le froid, dans le bas, & dans le ridicule ceux qui s'ingèrent de les suivre : en effet je rirois

d'un homme qui voudroit serieusement parler mon ton de voix, ou me ressembler de visage.

¶ Un homme né Chrétien & François se trouve contraint dans la satyre, les grands sujets luy sont défendus, il les entame quelquefois, & se détourne ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son genie & de son stile.

¶ Il faut éviter le stile vain & puerile de peur de ressembler à *Dorilas & Handburg* : l'on peut au contraire en une sorte d'écrits hazarder de certaines expressions, user de termes transposez & qui peignent vivement ; & plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir ou à les entendre.

¶ Celuy qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siècle, songe plus à sa personne qu'à ses écrits : il faut toujours tendre à la perfection, & alors cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la posterité sçait nous la rendre.

¶ Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point, c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement & celui des autres ; mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grace, & d'une manière qui plaise & qui instruisse.

¶ HORACE ou DESPREAUX l'a dit avant

vous, je le croy sur vôtre parole ; mais je l'ay dit comme mien, ne puis-je pas penser après eux une chose vraye, & que d'autres encore penferont après moy ?





DU MERITE PERSONNEL.



UI peut avec les plus rares talens & le plus excellent mérite n'être pas convaincu de son inutilité; quand il considère qu'il laisse, en mourant, un monde qui ne se sent pas de sa perte, & où tant de gens se trouvent pour le remplacer?

¶ De bien des gens il n'y a que le nom qui vale quelque chose; quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien; de loin ils imposent.

¶ Tout persuadé que je suis que ceux que l'on choisit pour de differens emplois, chacun selon son genie & sa profession font bien, je me hazarde de dire qu'il se peut faire qu'il y ait au monde plusieurs personnes connuës ou inconnuës, que l'on n'employe pas, qui feroient tres-bien; & je suis induit à ce sentiment par le merveilleux succès de certaines gens que le hazard seul a placez, & de qui jusques alors

on n'avoit pas attendu de fort grandes choses.

Combien d'hommes admirables, & qui avoient de tres-beaux genies, font morts fans qu'on en ait parlé? Combien vivent encore dont on ne parle point, & dont on ne parlera jamais?

¶ Quelle horrible peine à un homme qui est fans profneurs & fans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, & qui n'a que beaucoup de merite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, & de venir au niveau d'un fat qui est en credit.

¶ Personne presque ne s'avise de luy-même du merite d'un autre.

Les hommes font trop occupez d'eux-mêmes pour avoir le loisir de penetrer ou de discerner les autres : de là vient qu'avec un grand merite & une plus grande modestie l'on peut être long-temps ignoré.

¶ Le genie & les grands talens manquent souvent, quelquefois aussi les seules occasions : tels peuvent être loüez de ce qu'ils ont fait, & tels de ce qu'ils auroient fait.

¶ Il est moins rare de trouver de l'esprit, que des gens qui se servent du leur, ou qui fassent valoir celuy des autres, & le mettent à quelque usage.

¶ Il y a plus d'outils que d'ouvriers, & de ces derniers plus de mauvais que d'excellens :

que pensez-vous de celui qui veut scier avec un rabot, & qui prend sa scie pour raboter?

¶ Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom; la vie s'achève que l'on a à peine ébauché son ouvrage.

Que faire d'*Egesippe* qui demande un employ? le mettra-t-on dans les Finances, ou dans les Troupes? cela est indifférent, & il faut que ce soit l'intérêt seul qui en décide; car il est aussi capable de manier de l'argent, ou de dresser des comptes, que de porter les armes: il est propre à tout, disent ses amis, ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre, ou en d'autres termes, qu'il n'est propre à rien. Ainsi la plupart des hommes occupés d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient fausement dans un âge plus avancé qu'il leur suffit d'être inutiles ou dans l'indigence, afin que la République soit engagée à les placer ou à les secourir, & ils profitent rarement de cette leçon si importante: que les hommes devroient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leurs études & par leur travail, que la République elle-même eût besoin de leur industrie & de leurs lumières; qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice; & qu'elle se trouvât portée par ses

propres avantages à faire leur fortune ou à l'embellir.

Nous devons travailler à nous rendre tres-dignes de quelque employ ; le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres.

¶ Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soy seul, ou renoncer à se faire valoir : maxime inestimable & d'une ressource infinie dans la pratique, utile aux foibles, aux vertueux, à ceux qui ont de l'esprit, qu'elle rend maîtres de leur fortune ou de leur repos ; pernicieuse pour les Grands, qui diminueroit leur cour, ou plutôt le nombre de leurs esclaves, qui feroit tomber leur morgue avec une partie de leur autorité, & les reduiroit presque à leurs entremets & à leurs équipages ; qui les priveroit du plaisir qu'ils sentent à se faire prier, presser, solliciter, à faire attendre ou à refuser, à promettre & à ne pas donner ; qui les traverseroit dans le goût qu'ils ont quelquefois à mettre les fots en vûë & à aneantir le merite quand il leur arrive de le discerner ; qui banniroit des Cours les brigues, les cabales, les mauvais offices, la bassesse, la flaterie, la fourberie ; qui feroit d'une Cour orageuse, pleine de mouvemens & d'intrigues, comme une piece comique ou même tragique, dont les fages ne feroient que les spectateurs ; qui remettroit de la dignité dans les differentes

conditions des hommes, de la ferénité sur leurs visages; qui étendroit leur liberté; qui réveilleroit en eux avec les talens naturels l'habitude du travail & de l'exercice; qui les exciteroit à l'émulation, au desir de la gloire, à l'amour de la vertu; qui au lieu de Courtisans vils, inquiets, inutiles, souvent onereux à la République, en feroit ou de sages œconomes, ou d'excellens peres de famille, ou des Juges integres, ou de bons Officiers, ou de grands Capitaines, ou des Orateurs, ou des Philosophes; & qui ne leur attireroit à tous nul autre inconvenient, que celui peut-être de laisser à leurs heritiers moins de tresors que de bons exemples.

¶ Il faut en France beaucoup de fermeté, & une grande étendue d'esprit pour se passer des charges & des emplois, & consentir ainsi à demeurer chez soy, & à ne rien faire; personne presque n'a assez de merite pour jouer ce rôle avec dignité, ny assez de fond pour remplir le vuide du temps, sans ce que le vulgaire appelle des affaires : il ne manque cependant à l'oïfiveté du sage qu'un meilleur nom; & que mediter, parler, lire, & être tranquille s'appellât travailler.

¶ Un homme de merite, & qui est en place, n'est jamais incommode par sa vanité, il s'étourdit moins du poste qu'il occupe, qu'il n'est humilié par un plus grand qu'il ne rem-

plit pas, & dont il se croit digne : plus capable d'inquietude que de fierté, ou de mépris pour les autres, il ne pefe qu'à foy-même.

¶ Il coûte à un homme de merite de faire affiduément fa cour, mais par une raifon bien oppofée à celle que l'on pourroit croire : il n'est point tel fans une grande modestie, qui l'éloigne de penfer qu'il faffe le moindre plaisir aux Princes, s'il se trouve fur leur passage, se poste devant leurs yeux, & leur montre son vifage; il est plus proche de se persuader qu'il les importune, & il a besoin de toutes les raifons tirées de l'usage & de son devoir pour se refoudre à se montrer. Celui au contraire qui a bonne opinion de foy, & que le vulgaire appelle un glorieux, a du goût à se faire voir, & il fait fa cour avec d'autant plus de confiance, qu'il est incapable de s'imaginer que les Grands dont il est vû pensent autrement de sa personne, qu'il fait luy-même.

¶ Un honnête homme se paye par ses mains de l'application qu'il a à son devoir par le plaisir qu'il sent à le faire, & se défintereffe sur les éloges, l'estime & la reconnoissance qui luy manquent quelquefois.

¶ Si j'osois faire une comparaison entre deux conditions tout-à-fait inégales, je dirois qu'un homme de cœur pense à remplir ses

devoirs, à peu près comme le couvreur songe à couvrir; ny l'un ny l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ny ne sont détournés par le peril, la mort pour eux est un inconvenient dans le métier, & jamais un obstacle; le premier aussi n'est gueres plus vain d'avoir parû à la tranchée, emporté un ouvrage, ou forcé un retranchement, que celui-cy d'avoir monté sur de hauts combles, ou sur la pointe d'un clocher : ils ne sont tous deux appliquez qu'à bien faire; pendant que le fanfaron travaille à ce que l'on dise de luy qu'il a bien fait.

¶ La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle luy donne de la force & du relief.

Un extérieur simple est l'habit des hommes vulgaires, il est taillé pour eux & sur leur mesure : mais c'est une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions : je les compare à une beauté négligée mais plus piquante.

Certains hommes contents d'eux-mêmes, de quelque action ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, & ayant oüy dire que la modestie sied bien aux grands hommes, osent être modestes, contrefont les simples & les naturels; semblables à ces gens d'une taille médiocre qui se baissent aux portes de peur de se heurter.

¶ Votre fils est bégue, ne le faites pas mon-

ter sur la tribune; votre fille est née pour le monde, ne l'enfermez pas parmi les Vestales : *Xantus* votre affranchi est foible & timide, ne differez pas, retirez-le des legions & de la milice : je veux l'avancer, dites-vous; comblez-le de biens, surchargez-le de terres, de titres & de possessions, servez-vous du temps, nous vivons dans un siècle où elles luy feront plus d'honneur que la vertu; il m'en coûteroit trop, ajoûtez-vous; parlez-vous serieusement, *Crassus?* songez-vous que c'est une goutte d'eau que vous puisez du Tibre pour enrichir *Xantus* que vous aimez, & pour prévenir les honteuses suites d'un engagement où il n'est pas propre?

¶ Il ne faut regarder dans ses amis que la seule vertu qui nous attache à eux, sans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaise fortune; & quand on se sent capable de les suivre dans leur disgrâce, il faut les cultiver hardiment & avec confiance jusques dans leur plus grande prospérité.

¶ S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoy le sommes-nous si peu de la vertu?

¶ S'il est heureux d'avoir de la naissance; il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

¶ Il apparoît de temps en temps sur la surface de la terre des hommes rares, exquis,

qui brillent par leur vertu, & dont les qualitez éminentes jettent un éclat prodigieux; semblables à ces étoiles extraordinaires dont on ignore les causes, & dont on sçait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir disparu, ils n'ont ny ayeuls ny descendans; ils composent seuls toute leur race.

¶ Le bon esprit nous découvre nôtre devoir, nôtre engagement à le faire; & s'il y a du peril, avec peril : il inspire le courage, ou il y supplée.

¶ Quand on excelle dans son art, & qu'on luy donne toute la perfection dont il est capable, l'on en fort en quelque maniere, & l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble & de plus relevé. V** est un Peintre, C** un Musicien, & l'Auteur de Pyrame est un Poëte : mais MIGNARD est MIGNARD; LULLY est LULLY, & CORNEILLE est CORNEILLE.

¶ Un homme libre, & qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit peut s'élever au dessus de sa fortune, se mêler dans le monde, & aller de pair avec les plus honnêtes gens : cela est moins facile à celui qui est engagé; il semble que le mariage met tout le monde dans son ordre.

¶ Après le mérite personnel, il faut l'avouer, ce sont les éminentes dignitez & les grands titres dont les hommes tirent plus de distinction & plus d'éclat; & qui ne sçait être

un ERASME doit penser à être Evêque. Quelques-uns pour étendre leur renommée entassent sur leurs personnes des Pairies, des Colliers d'Ordre, des Primaties, la Pourpre, & ils auroient besoin d'une Tiare : mais quel besoin a *Trophime* d'être Cardinal ?

¶ L'or éclate, dites-vous, sur les habits de *Philemon*; il éclate de même chez les Marchands : il est habillé des plus belles étoffes; le font-elles moins toutes déployées dans les boutiques & à la piece? mais la broderie & les ornemens y ajoutent encore la magnificence : je louë donc le travail de l'ouvrier : si on luy demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre; la garde de son épée est un onix¹; il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux, & qui est parfait; il ne luy manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soy autant pour la vanité que pour l'usage, & il ne se plaint non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité, il faut voir du moins des choses si précieuses; envoyez-moy cet habit & ces bijoux de *Philemon*, je vous quitte de la personne.

Tu te trompes, *Philemon*, si avec ce carosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te

1. Agathe.

suivent, & ces fix bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage; l'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusques à toy, qui n'es qu'un fat.

Ce n'est pas qu'il faut quelquefois pardonner à celui qui avec un grand cortège, un habit riche & un magnifique équipage s'en croit plus de naissance & plus d'esprit : il lit cela dans la contenance & dans les yeux de ceux qui luy parlent.

¶ Un homme à la Cour, & souvent à la Ville, qui a un long manteau de soye ou de drap de Hollande, une ceinture large & placée haut sur l'estomac, le soulier de maroquin, la calotte de même, d'un beau grain, un collet bien fait & bien empesé, les cheveux arrangez & le teint vermeil, qui avec cela se souvient de quelques distinctions métaphysiques, explique ce que c'est que la lumière de gloire, & sçait précisément comment l'on voit Dieu; cela s'appelle un Docteur. Une personne humble qui est ensevelie dans le cabinet, qui a médité, cherché, consulté, confronté, lû ou écrit pendant toute sa vie, est un homme docte.

¶ Chez nous le soldat est brave, & l'homme de robe est sçavant; nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains l'homme de robe étoit brave, & le soldat étoit sçavant; un Romain

étoit tout ensemble & le foldat & l'homme de robe.

¶ Il femble que le Heros eft d'un feul métier, qui eft celuy de la guerre, & que le grand Homme eft de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour : l'un & l'autre mis ensemble ne pefent pas un homme de bien.

¶ Dans la guerre la diftinction entre le Heros & le grand Homme eft délicate ; toutes les vertus militaires font l'un & l'autre : il femble néanmoins que le premier foit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les perils, intrepide, que l'autre excelle par un grand fens, par une vafte prévoyance, par une haute capacité & par une longue expérience : peut-être qu'ALEXANDRE n'étoit qu'un Heros, & que CESAR étoit un grand Homme.

¶ *Emile* étoit né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de regles, de meditation & d'exercice ; il n'a eu dans fes premières années qu'à remplir des talens qui étoient naturels, & qu'à fe livrer à fon genie ; il a fait, il a agi avant que de fçavoir, ou plutôt il a fçû ce qu'il n'avoit jamais appris, diray-je que les jeux de fon enfance ont été plufieurs victoires : une vie accompagnée d'un extrême bonheur joint à une longue expérience feroit illuftre par les feules actions qu'il avoit achevées dès fa jeunefle : toutes les occafions.

de vaincre qui se font depuis offertes, il les a embrassées, & celles qui n'étoient pas, sa vertu & son étoile les ont fait naître; admirable même & par les choses qu'il a faites, & par celles qu'il auroit pû faire. On l'a regardé comme un homme incapable de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles; comme une ame du premier ordre, pleine de ressources & de lumières, & qui voyoit encore où personne ne voyoit plus; comme celui qui à la tête des légions étoit pour elles un présage de la victoire, & qui valoit seul plusieurs légions; qui étoit grand dans la prospérité, plus grand quand la fortune luy a été contraire; la levée d'un siège, une retraite l'ont plus annobli que ses triomphes; l'on ne met qu'après, les batailles gagnées & les villes prises; qui étoit rempli de gloire & de modestie, on lui a entendu dire, *Je fuyois*, avec la même grace qu'il disoit, *Nous les battimes*; un homme dévoué à l'État, à sa famille, au chef de sa famille; sincère pour Dieu & pour les hommes, autant admirateur du mérite que s'il luy eust été moins propre & moins familier; un homme vray, simple, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus.

¶ Les enfans des Dieux¹, pour ainsi dire, se

1. Fils. Petit fils. Issus de Rois.

tirent des regles de la nature, & en font comme l'exception. Ils n'attendent presque rien du temps & des années. Le merite chez eux devance l'âge. Ils naissent instruits, & ils sont plutôt des hommes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance.

¶ Les veuës courtes, je veuë dire les esprits bornez & resserrez dans leur petite sphere ne peuvent comprendre cette universalité de talens que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voyent l'agreable, ils en excluënt le solide; où ils croyent découvrir les graces du corps, l'agilité, la souplesse, la dextérité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'ame, la profondeur, la reflexion, la sagesse : ils ôtent de l'histoire de SOCRATE qu'il ait dansé.

¶ Il n'y a gueres d'homme si accompli & si necessaire aux siens, qu'il n'ait de quoy se faire moins regretter.

¶ Un homme d'esprit & d'un caractere simple & droit peut tomber dans quelque piege, il ne pense pas que personne vüille luy en dresser, & le choisir pour être sa duppe : cette confiance le rend moins précautionné, & les mauvais plaifans l'entament par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui en viendroient à une seconde charge; il n'est trompé qu'une fois.

J'éviteray avec soin d'offenser personne, si

je suis équitable ; mais sur toutes choses un homme d'esprit, si j'aime le moins du monde mes intérêts.

¶ Il n'y a rien de si délié, de si simple & de si imperceptible, où il n'entre des manières qui nous décelent. Un sot ny n'entre, ny ne fort, ny ne s'affie, ny ne se leve, ny ne se tait, ny n'est sur ses jambes comme un homme d'esprit.

¶ Je connois *Mopse* d'une visite qu'il m'a renduë sans me connoître : il prie des gens qu'il ne connoît point de le mener chez d'autres dont il n'est pas connu : il écrit à des femmes qu'il connoît de vûë : il s'infine dans un cercle de personnes respectables, & qui ne sçavent quel il est ; & là sans attendre qu'on l'interroge, ny sans sentir qu'il interrompt, il parle, & souvent, & ridiculement : il entre une autre fois dans une assemblée, se place où il se trouve, sans nulle attention aux autres, ny à soy-même ; on l'ôte d'une place destinée à un Ministre, il s'affie à celle du Duc & Pair ; il est là précisément celui dont la multitude rit, & qui seul est grave & ne rit point : chassez un chien du fauteuil du Roy, il grimpe à la chaire du Predicateur ; il regarde le monde indifferemment sans embarras, sans pudeur ; il n'a pas non plus que le sot de quoy rougir.

¶ *Celse* est d'un rang mediocre, mais des Grands le souffrent ; il n'est pas sçavant, il a

relation avec des sçavans ; il a peu de merite, mais il connoît des gens qui en ont beaucoup ; il n'est pas habile, mais il a une langue qui peut servir de truchement, & des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre : c'est un homme né pour les allées & venuës, pour écouter des propositions & les rapporter, pour en faire d'office, pour aller plus loin que sa commission & en estre desavoüé, pour reconcilier des gens qui se querellent à leur premiere entrevûë, pour réüffir dans une affaire & en manquer mille, pour se donner toute la gloire de la réüffite, & pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succès : il sçait les bruits communs, les historiettes de la ville ; il ne fait rien, il dit ou il écoute ce que les autres font, il est nouvelliste ; il sçait même le secret des familles, il entre dans de plus hauts myfteres, il vous dit pourquoy celui-cy est exilé, & pourquoy on rappelle cet autre ; il connoît le fond & les causes de la broüillerie des deux freres, & de la rupture des deux Ministres : n'a-t-il pas prédit aux premiers les tristes suites de leur mesintelligence ? n'a-t-il pas dit de ceux-cy que leur union ne seroit pas longue ? n'étoit-il pas present à de certaines paroles qui furent dites ? n'entra-t-il pas dans une espece de negociation ? le voulut-on croire ? fut-il écouté ? à qui parlez-vous de ces choses ? qui a eu plus de part que

Celſe à toutes ces intrigues de Cour? & ſi cela n'étoit ainſi, ſ'il ne l'avoit du moins ou révé ou imaginé, ſongeroit-il à vous le faire croire? auroit-il l'air important & myſterieux d'un homme revenu d'une ambaffade?

¶ *Menippe* eſt l'oifeau paré de divers plumages qui ne ſont pas à luy; il ne parle pas, il ne ſent pas, il repete des ſentimens & des diſcours, ſe ſert même ſi naturellement de l'eſprit des autres, qu'il y eſt le premier trompé, & qu'il croit ſouvent dire ſon goût ou expliquer ſa penſée, lors qu'il n'eſt que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter : c'eſt un homme qui eſt de miſe un quart d'heure de fuite, qui le moment d'après baiſſe, dégenere, perd le peu de luſtre qu'un peu de memoire luy donnoit, & montre la corde; luy ſeul ignore combien il eſt au deſſous du ſublime & de l'heroïque; & incapable de ſçavoir juſqu'où l'on peut avoir de l'eſprit, il croit naïvement que ce qu'il en a, eſt tout ce que les hommes en ſçauroient avoir; auſſi a-t-il l'air & le maintien de celui qui n'a rien à deſirer ſur ce chapitre, & qui ne porte envie à perſonne : il ſe parle ſouvent à ſoy-même, & il ne ſ'en cache pas, ceux qui paſſent le voyent, & qu'il ſemble touſjours prendre un parti, ou decider qu'une telle choſe eſt ſans replique : ſi vous le ſalüez quelquefois, c'eſt le jeter dans l'embarras de ſçavoir ſ'il doit rendre le ſalut ou

non, & pendant qu'il délibere, vous êtes déjà hors de portée : sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au dessus de luy-même, l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas : l'on juge en le voyant qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sçait que tout luy sied bien, & que sa parure est assortie; qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur luy, & que les hommes se relayent pour le contempler.

¶ Celuy qui logé chez soy dans un Palais avec deux appartemens pour les deux faisons, vient coucher au Louvre dans un entresol n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre qui pour conserver une taille fine s'abstient du vin, & ne fait qu'un seul repas, n'est ny sobre, ny temperant : & d'un troisième qui importuné d'un ami pauvre, luy donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achete son repos, & nullement qu'il est liberal. Le motif seul fait le merite des actions des hommes, & le défintereffement y met la perfection.

¶ La fausse grandeur est farouche & inaccessible; comme elle sent son foible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, & ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer & ne paroître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petiteffe. La veritable grandeur est libre, douce, familiere, populaire; elle se laisse toucher & manier, elle ne

perd rien à être vûë de près, plus on la connoît, plus on l'admire; elle se courbe par bonté vers ses inferieurs, & revient sans effort dans son naturel; elle s'abandonne quelquefois, se negligé, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre, & de les faire valoir; elle rit, jouë & badine, mais avec dignité; on l'approche tout ensemble avec liberté & avec retenuë : son caractere est noble & facile, inspire le respect & la confiance, & fait que les Princes nous paroissent grands & tres-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

¶ Le sage guerit de l'ambition par l'ambition même; il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des tresors, des postes, la fortune & la faveur; il ne voit rien dans de si foibles avantages qui soit assez bon & assez solide pour remplir son cœur, & pour meriter ses soins & ses desirs; il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner; le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devoit naître de la vertu toute pure & toute simple, mais les hommes ne l'accordent gueres, & il s'en passe.

Celui-là est bon qui fait du bien aux autres; s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est tres-bon; s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté qu'elle ne peut

être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendroient à croître; & s'il en meurt, sa vertu ne sçauroit aller plus loin, elle est heroïque, elle est parfaite.





DES FEMMES.



ES hommes & les femmes conviennent rarement sur le mérite d'une femme ; leurs intérêts sont trop différens : les femmes ne se plaisent point les unes aux autres par les mêmes agrémens qu'elles plaisent aux hommes ; mille manières qui allument dans ceux-cy les grandes passions, forment entr'elles l'aversion & l'antipathie.

¶ Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle, attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, & qui ne va pas plus loin ; un esprit ébloüissant qui impose, & que l'on n'estime que parce qu'il n'est pas approfondi. Il y a dans quelques autres une grandeur simple, naturelle, indépendante du geste & de la démarche, qui a sa source dans le cœur, & qui est comme une suite de leur haute naissance ; un mérite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus

qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie, qui échappent, & qui se montrent à ceux qui ont des yeux.

¶ J'ay vû souhaiter d'être fille, & une belle fille depuis treize ans jusques à vingt-deux ; & après cet âge de devenir un homme.

¶ Quelques jeunes personnes ne connoissent point assez les avantages d'une heureuse nature, & combien il leur seroit utile de s'y abandonner ; elles affoiblissent ces dons du Ciel si rares & si fragiles par des manières affectées, & par une mauvaise imitation ; leur son de voix, & leur démarche sont empruntées ; elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel ; ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins.

¶ Chez les femmes se parer & se farder n'est pas, je l'avouë, parler contre sa pensée ; c'est plus aussi que le travestissement & la mascarade, où l'on ne se donne point pour ce que l'on paroît être, mais où l'on pense seulement à se cacher & à se faire ignorer : c'est chercher à imposer aux yeux, & vouloir paroître selon l'extérieur contre la vérité ; c'est une espèce de menterie.

Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coëffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson entre queue & tête.

¶ Si les femmes veulent seulement être belles à leurs propres yeux & se plaire à elles-mêmes, elles peuvent sans doute dans la manière de s'embellir, dans le choix des ajustemens & de la parure suivre leur goût & leur caprice : mais si c'est aux hommes qu'elles desirent de plaire, si c'est pour eux qu'elles se fardent ou qu'elles s'enluminent, j'ay recüeilli les voix, & je leur prononce de la part de tous les hommes, ou de la plus grande partie, que le blanc & le rouge les rend affreuses & dégoûtantes, que le rouge seul les vieillit & les déguise; qu'ils haïssent autant à les voir avec de la ceruse sur le visage, qu'avec de fausses dents en la bouche, & des boules de cire dans les machoires, qu'ils protestent serieusement contre tout l'artifice dont elles usent, pour se rendre laides; & que bien loin d'en répondre devant Dieu, il semble au contraire qu'il leur ait réservé ce dernier & infallible moyen de guerir des femmes.

Si les femmes étoient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé & aussi plombé qu'elles se le font par le rouge & par la peinture dont elles se fardent, elles seroient inconsolables.

¶ Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire, & sur l'opinion qu'elle a

de sa beauté ; elle regarde le temps & les années comme quelque chose seulement qui ride & qui enlaidit les autres femmes ; elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage ; la même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse, défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de sa vieillesse : la mignardise & l'affectation l'accompagnent dans la douleur & dans la fièvre ; elle meurt parée & en rubans de couleur.

¶ *Lise* entend dire d'une autre coquette qu'elle se mocque de se piquer de jeunesse & de vouloir user d'ajustemens qui ne conviennent plus à une femme de quarante ans ; *Lise* les a accomplis, mais les années pour elle ont moins de douze mois & ne la vieillissent point, elle le croit ainsi ; & pendant qu'elle se regarde au miroir, qu'elle met du rouge sur son visage & qu'elle place des mouches, elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune , & que *Clarice* en effet avec ses mouches & son rouge est ridicule.

¶ Les femmes se préparent pour leurs amans, si elles les attendent ; mais si elles en sont surprises, elles oublient à leur arrivée l'état où elles se trouvent, elles ne se voyent plus : elles ont plus de loisir avec les indifferens, elles sentent le desordre où elles sont, s'ajustent en leur présence, ou disparaissent un moment & reviennent parées.

¶ Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles : & l'harmonie la plus douce est le son de voix de celle que l'on aime.

¶ L'agrément est arbitraire : la beauté est quelque chose de plus réel & de plus indépendant du goût & de l'opinion.

¶ L'on peut être touché de certaines beautés si parfaites & d'un mérite si éclatant, que l'on se borne à les voir & à leur parler.

¶ Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux ; l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

¶ Il échappe à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup, & qui flattent sensiblement celui pour qui elles sont faites : il n'échappe presque rien aux hommes, leurs caresses sont volontaires ; ils parlent, ils agissent, ils sont empressés, & persuadent moins.

¶ Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté pour être son contrepoison, & afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériraient pas sans ce remède.

¶ Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent : les hommes guérissent par ces mêmes faveurs.

¶ Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus, jusques aux faveurs qu'il a reçues d'elle.

¶ Une femme qui n'a qu'un galand croit n'être point coquette; celle qui a plusieurs galands croit n'être que coquette.

Telle femme évite d'être coquette par un ferme attachement à un seul, qui passe pour folle par son mauvais choix.

¶ Un ancien galand tient à si peu de chose qu'il cede à un nouveau mary; & celui-cy dure si peu, qu'un nouveau galand qui survient, luy rend le change.

Un ancien galand craint ou méprise un nouveau rival selon le caractère de la personne qu'il sert.

Il ne manque souvent à un ancien galand auprès d'une femme qui l'attache, que le nom de mari; c'est beaucoup, & il seroit mille fois perdu sans cette circonstance.

¶ Il semble que la galanterie dans une femme ajoute à la coquetterie : un homme coquet au contraire est quelque chose de pire qu'un homme galand; l'homme coquet & la femme galante vont assez de pair.

¶ Il y a peu de galanteries secretes : bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leurs maris que par celui de leurs amans.

¶ Une femme galante veut qu'on l'aime, il suffit à une coquette d'être trouvée aimable & de passer pour belle; celle-là cherche à engager, celle-cy se contente de plaire : la pre-

miere passe successivement d'un engagement à un autre, la seconde a plusieurs amusemens tout à la fois : ce qui domine dans l'une c'est la passion & le plaisir, & dans l'autre, c'est la vanité & la legereté : la galanterie est un foible du cœur ou peut-être un vice de la complexion; la coquetterie est un déreglement de l'esprit : la femme galante se fait craindre, & la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caracteres de quoy en faire un troisième, le pire de tous.

¶ Une femme foible est celle à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche à elle-même; dont le cœur combat la raison; qui veut guerir, qui ne guerira point, ou bien tard.

¶ Une femme inconstante est celle qui n'aime plus : une legere celle qui déjà en aime un autre : une volage celle qui ne sçait si elle aime & ce qu'elle aime : une indifférente celle qui n'aime rien.

¶ La perfidie, si je l'ose dire, est un mensonge de toute la personne; c'est dans une femme l'art de placer un mot ou une action qui donne le change, & quelquefois de mettre en œuvre des sermens & des promesses, qui ne luy coûtent pas plus à faire qu'à violer.

Une femme infidelle, si elle est connue pour telle de la personne intéressée, n'est qu'infidèle.

delle; s'il la croit fidelle, elle est perfide.

On tire ce bien de la perfidie des femmes, qu'elle guerit de la jaloufie.

¶ Quelques femmes ont dans le cours de leur vie un double engagement à soutenir, également difficile à rompre & à diffimuler; il ne manque à l'un que le contract, & à l'autre que le cœur.

¶ A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté, & ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un Heros qui doit un jour la charmer : son choix est fait; c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

¶ Il y a des femmes déjà flétries, qui par leur complexion ou par leur mauvais caractère sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sçay qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge, qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille.

¶ Le rebut de la Cour est reçu à la Ville dans une ruelle, où il défait le Magistrat, même en cravate & en habit gris, ainsi que le Bourgeois en baudrier, les écarte, & devient maître de la place; il est écouté, il est aimé; on ne tient guere plus d'un moment contre une écharpe d'or & une plume blanche, contre un homme qui *parle au Roy, & voit les Ministres*. Il fait des jaloux & des jaloufes, on

l'admire, il fait envie; à quatre lieuës de là il fait pitié.

¶ Un homme de la Ville est pour une femme de Province ce qu'est pour une femme de Ville un homme de la Cour.

¶ A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur & mauvais plaisant; qui parle de foy avec confiance, & des autres avec mépris; impetueux, altier, entreprenant; fans mœurs ny probité; de nul jugement & d'une imagination tres-libre, il ne luy manque plus pour être adoré de bien des femmes, que de beaux traits & la taille belle.

¶ Est-ce en vüë du secret, ou par un goût hypocondre que cette femme aime un valet, cette autre un Moine, & *Dorinne* son Medecin?

¶ *Rofcius* entre sur la scene de bonne grace, oüy, *Lelie*, & j'ajoute encore qu'il a les jambes bien tournées, qu'il jouë bien, & de longs rôles, & que pour declamer parfaitement il ne luy manque, comme on le dit, que de parler avec la bouche; mais est-il le seul qui ait de l'agrément dans ce qu'il fait, & ce qu'il fait est-ce la chose la plus noble & la plus honnête que l'on puisse faire? *Rofcius* d'ailleurs ne peut être à vous, il est à une autre, & quand cela ne seroit pas ainsi, il est retenu; *Claudie* attend pour l'avoir qu'il se soit dégoûté de *Messaline* : prenez *Bathylle*, *Lelie*, où trou-

verez-vous, je ne dis pas dans l'ordre des Chevaliers que vous dédaignez, mais même parmi les farceurs, un jeune homme qui s'éleve si haut en dansant & qui passe mieux la capriole ? voudriez-vous le sauteur *Cobus* qui jettant ses pieds en avant tourne une fois en l'air avant que de tomber à terre, ignorez-vous qu'il n'est plus jeune ? pour *Bathylle*, dites-vous, la presse y est trop grande, & il refuse plus de femmes qu'il n'en agrée ; mais vous avez *Dracon* le joüeur de flute ; nul autre de son métier n'enfle plus decemment ses jouës en soufflant dans le hautbois ou le flageolet, car c'est une chose infinie que le nombre des instrumens qu'il fait parler ; plaissant d'ailleurs, il fait rire jusqu'aux enfans & aux femmelettes : qui mange & qui boit mieux que *Dracon* en un seul repas ? il enivre toute une compagnie, & il se rend le dernier ; vous souûpirez, *Lelie*, est-ce que *Dracon* auroit fait un choix ou que malheureusement on vous auroit prévenu ? se seroit-il enfin engagé à *Cesonie* qui l'a tant couru, qui luy a sacrifié une si grande foule d'amans, je diray même toute la fleur des Romains ? à *Cesonie* qui est d'une famille patricienne, qui est si jeune, si belle & si serieuse : je vous plains, *Lelie*, si vous avez pris par contagion ce nouveau goût qu'ont tant de femmes Romaines pour ce qu'on appelle des hommes publics & exposez par

leur condition à la vûë des autres; que ferez-vous, lorsque le meilleur en ce genre vous est enlevé? il reste encore *Bronte* le questionnaire, le peuple ne parle que de sa force & de son adresse; c'est un jeune homme qui a les épaules larges & la taille ramassée, un negre d'ailleurs, un homme noir.

¶ Pour les femmes du monde, un Jardinier est un Jardinier, & un Masson est un Masson; pour quelques autres plus retirées un Masson est un homme, un Jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint.

¶ Quelques femmes donnent aux convents & à leurs amans; galantes & bienfaitrices elles ont jusques dans l'enceinte de l'Autel des tribunes & des oratoires où elles lisent des billets tendres, & où personne ne voit qu'elles ne prient point Dieu.

¶ Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige? est-ce une femme plus complaisante pour son mary, plus douce pour ses domestiques, plus appliquée à sa famille & à ses affaires, plus ardente & plus sincere pour ses amis; qui soit moins esclave de son humeur, moins attachée à ses interêts, qui aime moins les commoditez de la vie; je ne dis pas qui fasse des largeffes à ses enfans qui sont déjà riches, mais qui opulente elle-même & accablée du superflu leur fournisse le necessaire, & leur rende au moins la justice qu'elle leur doit; qui soit plus

exempte d'amour de foy-même & d'éloignement pour les autres, qui soit plus libre de tous attachemens humains ? non, dites-vous, ce n'est rien de toutes ces choses ; j'insiste & je vous demande qu'est-ce donc qu'une femme que l'on dirige ? je vous entends, c'est une femme qui a un Directeur.

¶ Si le Confesseur & le Directeur ne conviennent point sur une regle de conduite ; qui fera le tiers qu'une femme prendra pour sur-arbitre ?

¶ Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un Directeur ; mais de vivre si uniment qu'elle s'en puisse passer.

¶ Si une femme pouvoit dire à son Confesseur avec ses autres foibleffes celles qu'elle a pour son Directeur, & le temps qu'elle perd dans son entretien, peut-être luy seroit-il donné pour penitence d'y renoncer.

¶ Je voudrois qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints qui ont été autrefois bleffez des femmes, Fuyez les femmes, ne les dirigez point, laissez à d'autres le soin de leur salut.

¶ C'est trop contre un mary d'être coquette & devote ; une femme devoit opter.

¶ J'ay differé à le dire, & j'en ay souffert ; mais enfin il m'échape, & j'espere même que ma franchise fera utile à celles qui n'ayant pas assez d'un Confesseur pour leur conduite,

n'usent d'aucun discernement dans le choix de leurs Directeurs. Je ne fors pas d'admiration & d'étonnement à la vûë de certains personnages que je ne nomme point : j'ouvre de fort grands yeux sur eux, je les contemple : ils parlent, je prête l'oreille : je m'informe, on me dit des faits, je les recueille ; & je ne comprends pas comment des gens en qui je crois voir toutes choses diametralement opposées au bon esprit, au sens droit, à l'expérience des affaires du monde, à la connoissance de l'homme, à la science de la Religion & des mœurs, présumant que Dieu doit renouveler en nos jours la merveille de l'Apostolat, & faire un miracle en leurs personnes, en les rendant capables, tout simples & petits esprits qu'ils sont, du ministère des âmes, celui de tous le plus délicat & le plus sublime : & si au contraire ils se croient nez pour un employ si relevé, si difficile, & accordé à si peu de personnes, & qu'ils se persuadent de ne faire en cela qu'exercer leurs talens naturels, & suivre une vocation ordinaire, je le comprends encore moins.

Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépositaire du secret des familles, à se rendre nécessaire pour les reconciliations, à procurer des commissions ou à placer des domestiques, à trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des Grands, à manger sou-

vent à de bonnes tables, à se promener en carrosse dans une grande ville, & à faire de délicieuses retraites à la campagne, à voir plusieurs personnes de nom & de distinction s'intéresser à sa vie & à sa santé, & à ménager pour les autres & pour soy-même tous les intérêts humains : je vois bien encore une fois que cela seul a fait imaginer le spécieux & irrépréhensible prétexte du soin des âmes, & semé dans le monde cette pépinière intarissable de Directeurs.

¶ La dévotion vient à quelques-uns, & sur tout aux femmes comme une passion, ou comme le foible d'un certain âge, ou comme une mode qu'il faut suivre : elles comptoient autrefois une semaine par les jours de jeu, de spectacle, de concert, de mascarade, ou d'un joli sermon ; elles alloient le Lundy perdre leur argent chez *Ismene*, le Mardy leur temps chez *Climene*, & le Mercredi leur réputation chez *Celimene* ; elles sçavoient dès la veille toute la joye qu'elles devoient avoir le jour d'après & le lendemain ; elles jouïssent tout à la fois du plaisir présent & de celui qui ne leur pouvoit manquer ; elles auroient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour, c'étoit alors leur unique inquiétude & tout le sujet de leurs distractions, & si elles se trouvoient quelquefois à l'*Opera*, elles y regrettoient la comédie. Autres temps, autres

mœurs : elles outrent l'austerité & la retraite, elles n'ouvrent plus les yeux qui leur font donner pour voir, elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage, & chose incroyable ! elles parlent peu ; elles pensent encore, & assez bien d'elles-mêmes, comme assez mal des autres ; il y a chez elles une émulation de vertu & de réforme, qui tient quelque chose de la jalousie ; elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie, comme elles faisoient dans celui qu'elles viennent de quitter par politique ou par dégoût : elles se perdoient gayement par la galanterie, par la bonne chère, & par l'oyfiveté, & elles se perdent tristement par la présomption & par l'envie.

¶ Si j'épouse, *Hermas*, une femme avare, elle ne me ruinera point : si une joüeuse, elle pourra s'enrichir : si une sçavante, elle sçaura m'instruire : si une prude, elle ne fera point emportée : si une emportée, elle exercera ma patience : si une coquette, elle voudra me plaire : si une galante, elle le fera peut-être jusqu'à m'aimer : si une devote¹, répondez, *Hermas*, que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu, & qui se trompe elle-même.

¶ Une femme est aisée à gouverner pourvû que ce soit un homme qui s'en donne la peine :

1. Fausse devote.

un feul même en gouverne plufieurs; il cultive leur efprit & leur memoire, fixe & détermine leur religion, il entreprend même de regler leur cœur : elles n'approuvent & ne defapprouvent, ne louent & ne condamnent qu'après avoir consulté fes yeux & fon vifage; il eft le dépositaire de leurs joyes & de leurs chagrins, de leurs defirs, de leurs jaloufies, de leurs haines & de leurs amours : il les fait rompre avec leurs galands; il les brouille & les reconcilie avec leurs maris, & il profite des interregnes. Il prend foin de leurs affaires, follicite leurs procès & voit leurs Juges : il leur donne fon medecin, fon marchand, fes ouvriers; il s'ingere de les loger, de les meubler, & il ordonne de leur équipage : on le voit avec elles dans leurs caroffes, dans les ruës d'une ville & aux promenades, ainfi que dans leur banc à un Sermon, & dans leur loge à la Comedie : il fait avec elles les mêmes vifites, il les accompagne au bain, aux eaux, dans les voyages : il a le plus commode appartement chez elles à la campagne. Il vieillit fans décheoir de fon autorité, un peu d'efprit & beaucoup de temps à perdre luy fuffit pour la conferver; les enfans, les heritiers, la bru, la niece, les domestiques, tout en dépend. Il a commencé par fe faire eftimer; il finit par fe faire craindre. Cet ami fi ancien, fi neceffaire meurt fans qu'on le pleure; &

dix femmes dont il étoit le tyran heritent par sa mort de la liberté.

¶ Quelques femmes ont voulu cacher leur conduite sous les dehors de la modestie ; & tout ce que chacune a pû gagner par une continuelle affectation, & qui ne s'est jamais démentie, a été de faire dire de foy, *On l'auroit prise pour une Vestale.*

¶ C'est dans les femmes une violente preuve d'une reputation bien nette & bien établie, qu'elle ne soit pas même effleurée par la familiarité de quelques-unes qui ne leur ressemblent point ; & qu'avec toute la pente qu'on a aux malignes explications, on ait recours à une toute autre raison de ce commerce, qu'à celle de la convenance des mœurs.

¶ Un comique outre sur la scene ses Personnages : un Poëte charge ses descriptions : un Peintre qui fait d'après nature, force & exagere une passion, un contraste, des attitudes ; & celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs & les proportions, grossit ses figures, donne à toutes les pieces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la pruderie est une imitation de la sagesse.

Il y a une fausse modestie qui est vanité ; une fausse gloire qui est legereté ; une fausse grandeur qui est petitesse ; une fausse vertu

qui est hipocrisie; une fausse sageſſe qui eſt pruderie.

Une femme prude paye de maintien & de paroles, une femme ſage paye de conduite : celle-là fuit ſon humeur & ſa complexion, celle-cy ſa raiſon & ſon cœur : l'une eſt ſerieuſe & auſtere, l'autre eſt dans les diverſes rencontres précifément ce qu'il faut qu'elle ſoit : la premiere cache des foibles ſous de plauſibles dehors, la ſeconde couvre un riche fonds ſous un air libre & naturel : la pruderie contraint l'eſprit, ne cache ny l'âge ny la laideur, ſouvent elle les ſuppoſe; la ſageſſe au contraire pallie les défauts du corps, annoblit l'eſprit, ne rend la jeuneſſe que plus piquante, & la beauté que plus perilleuſe.

¶ Pourquoi ſ'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne ſont pas ſçavantes? par quelles loix, par quels Edits, par quels reſcripts leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux & de lire, de retenir ce qu'elles ont lû, & d'en rendre compte ou dans leur converſation ou par leurs ouvrages? ne ſe font-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet uſage de ne rien ſçavoir, ou par la foibleſſe de leur complexion, ou par la pareſſe de leur eſprit, ou par le ſoin de leur beauté, ou par une certaine legereté qui les empêche de ſuivre une longue étude, ou par le talent & le genie qu'elles ont ſeulement pour les ouvrages de la

main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles & sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire : mais à quelque chose que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, ayent sur eux cet avantage de moins.

On regarde une femme sçavante comme on fait une belle arme, elle est ciselée artistement, d'une poliffure admirable, & d'un travail fort recherché ; c'est une pièce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ny à la guerre ny à la chasse, non plus qu'un cheval de manège quoyque le mieux instruit du monde.

Si la science & la sagesse se trouvent unies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe, j'admire ; & si vous me dites qu'une femme sage ne songe gueres à être sçavante, ou qu'une femme sçavante n'est gueres sage, vous avez déjà oublié ce que vous venez de lire ; que les femmes ne sont détournées des sciences que par de certains défauts : concluez donc vous-même que moins elles auroient de ces défauts, plus elles feroient sages ; & qu'ainsi une femme sage n'en feroit que plus

propre à devenir sçavante ; ou qu'une femme sçavante n'étant telle que parce qu'elle auroit pû vaincre beaucoup de defauts, n'en est que plus sage.

¶ La neutralité entre des femmes qui nous sont également amies, quoy qu'elles ayent rompu pour des interêts où nous n'avons nulle part, est un point difficile ; il faut choisir souvent entr'elles, ou les perdre toutes deux.

¶ Il y a telle femme qui aime mieux son argent que ses amis, & ses amans que son argent.

¶ Il est étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque chose de plus vif & de plus fort que l'amour pour les hommes, je veux dire l'ambition & le jeu : de telles femmes rendent les hommes chastes, elles n'ont de leur sexe que les habits.

¶ Les femmes sont extrêmes ; elles sont meilleures, ou pires que les hommes.

¶ La plûpart des femmes n'ont gueres de principes, elles se conduisent par le cœur, & dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment.

¶ Les femmes vont plus loin en amour que la plûpart des hommes : mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

¶ Il y a du peril à contrefaire. *Lise* déjà vieille veut rendre une jeune femme ridicule, & elle-même devient difforme, elle me fait peur; elle use pour l'imiter de grimaces & de contorsions : la voilà aussi laide qu'il faut pour embellir celle dont elle se mocque.

¶ On veut à la Ville que bien des idiots & des idiotas ayent de l'esprit : on veut à la Cour que bien des gens manquent d'esprit qui en ont beaucoup; & entre les personnes de ce dernier genre une belle femme ne se sauve qu'à peine avec d'autres femmes.

¶ Un homme est plus fidele au secret d'autrui qu'au sien propre; une femme au contraire garde mieux son secret que celui d'autrui.

¶ Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour, auquel l'interêt ou l'ambition n'ajoute quelque chose.

¶ Il y a un temps où les filles les plus riches doivent prendre parti; elles n'en laissent gueres échaper les premières occasions sans se préparer un long repentir; il semble que la reputation des biens diminuë en elles avec celle de leur beauté : tout favorise au contraire une jeune personne, jusques à l'opinion des hommes, qui aiment à luy accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus souhaitable.

¶ Combien de filles à qui une grande beauté

n'a jamais servi qu'à leur faire espérer une grande fortune ?

¶ Les belles filles sont sujettes à vanger ceux de leurs amans qu'elles ont maltraités ; ou par de laids, ou par de vieux, ou par d'indignes maris.

¶ La plupart des femmes jugent du mérite & de la bonne mine d'un homme par l'impression qu'ils font sur elles ; & n'accordent presque ny l'un ny l'autre à celui pour qui elles ne sentent rien.

¶ Un homme qui seroit en peine de connoître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde, & le ton dont elle luy parle ; il apprendra ce qu'il craint de sçavoir. Rude école.

¶ Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose.

¶ Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point : il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

¶ Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour luy ; pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.

¶ L'on suppose un homme indifférent, mais qui voudroit persuader à une femme une pas-

sion qu'il ne fent pas; & l'on demande, s'il ne luy feroit pas plus aisé d'imposer à celle dont il est aimé, qu'à celle qui ne l'aime point.

¶ Un homme peut tromper une femme par un feint attachement, pourvû qu'il n'en ait pas ailleurs un véritable.

¶ Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, & se console : une femme fait moins de bruit quand elle est quittée, & demeure long-temps inconsolable.

¶ Les femmes guerissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour.

La paresse au contraire dans les femmes vives est le présage de l'amour.

¶ Il est fort seur qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée : il est moins clair qu'elle soit touchée : il semble qu'une passion vive & tendre est morne & silencieuse; & que le plus pressant intérêt d'une femme qui n'est plus libre, celui qui l'agite davantage est moins de persuader qu'elle aime, que de s'asseurer si elle est aimée.

¶ *Glycere* n'aime pas les femmes, elle hait leur commerce & leurs visites, se fait celer pour elles; & souvent pour ses amis, dont le nombre est petit, à qui elle est severe, qu'elle resserre dans leur ordre, sans leur permettre rien de ce qui passe l'amitié; elle est distraite

avec eux, leur répond par des monosyllabes, & semble chercher à s'en défaire; elle est solitaire & farouche dans sa maison; sa porte est mieux gardée, & sa chambre plus inaccessible que celles de *Monthoron* & d'*Hemery*; une seule *Corinne* y est attenduë, y est reçûë, & à toutes les heures; on l'embrasse à plusieurs reprises, on croit l'aimer, on luy parle à l'oreille dans un cabinet où elles sont seules, on a soy-même plus de deux oreilles pour l'écouter, on se plaint à elle de tout autre que d'elle, on luy dit toutes choses & on ne luy apprend rien, elle a la confiance de tous les deux: l'on voit *Glycere* en partie quarrée au Bal, au Theatre, dans les Jardins publics, sur le chemin de *Venouze* où l'on mange les premiers fruits; quelquefois seule en litiere sur la route du grand Faubourg où elle a un verger délicieux, ou à la porte de *Canidie* qui a de si beaux secrets, qui promet aux jeunes femmes de secondes nôces, qui en dit le temps & les circonstances; elle paroît ordinairement avec une coëffure plate & negligée, en simple deshabillé, sans corps & avec des mules; elle est belle en cet équipage, & il ne luy manque que de la fraîcheur; on remarque néanmoins sur elle une riche attache qu'elle dérobe avec soin aux yeux de son mary; elle le flatte, elle le careffe, elle invente tous les jours pour luy de nouveaux noms, elle n'a pas d'autre lit

que celui de ce cher époux, & elle ne veut pas découcher. Le matin elle se partage entre sa toilette & quelques billets qu'il faut écrire; un affranchi vient luy parler en secret, c'est *Parmenon*, qui est favori, qu'elle soutient contre l'antipathie du maître & la jalousie des domestiques; qui à la vérité fait mieux connoître des intentions, & rapporte mieux une réponse que *Parmenon*? qui parle moins de ce qu'il faut taire? qui sçait ouvrir une porte secrète avec moins de bruit? qui conduit plus adroitement par le petit escalier? qui fait mieux sortir par où l'on est entré?

¶ Je ne comprends pas comment un mary qui s'abandonne à son humeur & à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts, & se montre au contraire par ses mauvais endroits; qui est avare, qui est trop negligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid & taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui employe la parure & la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie.

¶ Un mari n'a gueres un rival qui ne soit de sa main & comme un présent qu'il a autrefois fait à sa femme; il le louë devant elle de ses belles dents & de sa belle tête; il agrée ses

foins, il reçoit ses visites, & après ce qui luy vient de son cru, rien ne luy paroît de meilleur goût que le gibier & les truffes que cet amy luy envoie : il donne à souper, & il dit aux conviez ; goûtez bien cela, il est de *Leandre*, & il ne me coûte qu'un *grand-mercy*.

¶ Il y a telle femme qui aneantit ou qui enterre son mari au point, qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention ; vit-il encore, ne vit-il plus ? on en doute ; il ne sert dans sa famille qu'à montrer l'exemple d'un silence timide & d'une parfaite soumission ; il ne luy est dû ny doüaire ny conventions, mais à cela près & qu'il n'accouche pas, il est la femme & elle le mari ; ils passent les mois entiers dans une même maison sans le moindre danger de se rencontrer, il est vray seulement qu'ils sont voisins : Monsieur paye le Rotisseur & le Cuifinier, & c'est toujours chez Madame qu'on a soupé : ils n'ont souvent rien de commun, ny le lit ny la table, pas même le nom, ils vivent à la Romaine ou à la Grecque, chacun a le sien, & ce n'est qu'avec le temps, & après qu'on est initié au jargon d'une Ville, qu'on sçait enfin que Monsieur B... est publiquement depuis vingt années le mari de Madame L...

¶ Telle autre femme à qui le desordre manque pour mortifier son mari, y revient par

sa noblesse & ses alliances, par la riche dot qu'elle a apportée, par les charmes de sa beauté, par son mérite, par ce que quelques-uns appellent vertu.

¶ Il y a peu de femmes si parfaites, qu'elles empêchent un mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

¶ Les douleurs muettes & stupides sont hors d'usage; on pleure, on recite, on repete, on est si touchée de la mort de son mari, qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance.

¶ Ne pourroit-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme?

¶ Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vû celui qu'elle doit aimer.

Il y avoit à *Smyrne* une tres-belle fille qu'on appelloit *Emire*, & qui étoit moins connuë dans toute la Ville par sa beauté que par la severité de ses mœurs, & sur tout par l'indifference qu'elle conservoit pour tous les hommes, qu'elle voyoit, disoit-elle, sans aucun peril, & sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvoit pour ses amies ou pour ses freres; elle ne croyoit pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disoit que l'amour avoit fait faire dans tous les temps; & celles qu'elle avoit vûës elle-même, elle ne les pouvoit comprendre, elle ne connoissoit que l'a-

mitié. Une jeune & charmante personne à qui elle devoit cette expérience la luy avoit renduë si douce, qu'elle ne pensoit qu'à la faire durer, & n'imaginoit pas par quel autre sentiment elle pourroit jamais se refroidir sur celui de l'estime & de la confiance dont elle étoit si contente : elle ne parloit que d'*Euphrosine*, c'étoit le nom de cette fidelle amie, & tout Smyrne ne parloit que d'elle & d'*Euphrosine*; leur amitié passoit en proverbe. Emire avoit deux freres qui étoient jeunes, d'une excellente beauté, & dont toutes les femmes de la Ville étoient éprises; & il est vray qu'elle les aima toujours comme une sœur aime ses freres. Il y eut un Prêtre de *Jupiter* qui avoit accès dans la maison de son pere, à qui elle plut, qui osa le luy declarer, & ne s'attira que du mépris. Un vieillard qui se confiant en sa naissance & en ses grands biens avoit eu la même audace, eut aussi la même aventure. Elle triomphoit cependant, & c'étoit jusqu'alors au milieu de ses freres, d'un Prêtre & d'un vieillard qu'elle se disoit insensible. Il sembla que le ciel voulut l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus vaine, & qu'à l'affermir dans la reputation d'une fille que l'amour ne pouvoit toucher. De trois amans que ses charmes luy acquirent successivement, & dont elle ne craignit pas de voir

toute la passion, le premier dans un transport amoureux se perça le sein à ses pieds; le second plein de desespoir de n'être pas écouté alla se faire tuer à la guerre de *Crete*; & le troisième mourut de langueur & d'insomnie. Celuy qui les devoit vanger n'avoit pas encore paru. Ce vieillard qui avoit été si malheureux dans ses amours s'en étoit guéri par des reflexions sur son âge & sur le caractère de la personne à qui il vouloit plaire, il desira de continuer de la voir, & elle le souffrit : il luy amena un jour son fils qui étoit jeune, d'une physionomie agreable, & qui avoit une taille fort noble; elle le vit avec interêt, & comme il se tût beaucoup en la presence de son pere, elle trouva qu'il n'avoit pas assez d'esprit, & desira qu'il en eût eu davantage : il la vit seul, parla assez, & avec esprit; mais comme il la regarda peu, & qu'il parla encore moins d'elle & de sa beauté, elle fut surprise & comme indignée qu'un homme si bien fait & si spirituel ne fût pas galand; elle s'entretint de luy avec son amie qui voulut le voir : il n'eut des yeux que pour *Euphrosine*, il luy dit qu'elle étoit belle; & *Emire* si indifferente, devenuë jalouse, comprit que *Ctesiphon* étoit persuadé de ce qu'il disoit, & que non seulement il étoit galand, mais même qu'il étoit tendre. Elle se trouva depuis ce temps moins libre avec son amie; elle desira de les

voir ensemble une seconde fois pour être plus éclaircie, & une seconde entrevûë luy fit voir encore plus qu'elle ne craignoit de voir, & changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosine, ne luy connoît plus le merite qui l'avoit charmée, perd le goût de sa conversation, elle ne l'aime plus; & ce changement luy fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctesiphon & Euphrosine se voient tous les jours, s'aiment, songent à s'épouser, s'époufent; la nouvelle s'en répand par toute la Ville, & l'on publie que deux personnes enfin ont eu cette joye si rare de se marier à ce qu'ils aimoient. Emire l'apprend & s'en désespere, elle ressent tout son amour; elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctesiphon: mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, & trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse; il ne voit dans Emire que l'amie d'une personne qui luy est chere. Cette fille infortunée perd le sommeil, & ne veut plus manger, elle s'affoiblit, son esprit s'égare, elle prend son frere pour Ctesiphon, & elle luy parle comme à un amant; elle se détrompe, rougit de son égarement; elle retombe bien-tôt dans de plus grands, & n'en rougit plus; elle ne les connoît plus; alors elle craint les hommes, mais trop tard, c'est sa folie: elle a des intervalles où sa raison luy

revient, & où elle gemit de la retrouver. La Jeunesse de Smyrne qui l'a vûë si fiere & si infensible trouve que les Dieux l'ont trop punie.





DU COEUR.



L y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nez mediocres.

¶ L'amitié peut subsister entre des gens de differens sexes, exemte même de toute grossiereté; une femme cependant regarde toûjours un homme comme un homme, & reciproquement un homme regarde une femme comme une femme : cette liaison n'est ny passion, ny amitié pure; elle fait une classe à part.

¶ L'amour naît brusquement sans autre reflexion, par temperament ou par foiblesse; un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié au contraire se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services & de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main.

¶ Le temps qui fortifie les amitez affoiblit l'amour.

¶ Tant que l'amour dure il subsiste de soy-même, & quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie; l'amitié au contraire a besoin de secours, elle perit faute de soins, de confiance & de complaisance.

¶ Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

¶ L'amour & l'amitié s'excluent l'un l'autre.

¶ Celuy qui a eu l'expérience d'un grand amour neglige l'amitié; & celuy qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.

¶ L'amour commence par l'amour, & l'on ne sçauroit passer de la plus forte amitié qu'à un amour foible.

¶ Rien ne ressemble mieux à une vive amitié, que ces liaisons que l'interêt de nôtre amour nous fait cultiver.

¶ L'on n'aime bien qu'une seule fois; c'est la première: les amours qui suivent sont moins involontaires.

¶ L'amour qui naît subitement est le plus long à guerir.

¶ L'amour qui croît peu à peu & par degrez, ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente.

¶ Celuy qui aime assez pour vouloir aimer

un million de fois plus qu'il ne fait, ne cede en amour qu'à celuy qui aime plus qu'il ne voudroit.

¶ Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion on peut aimer quelqu'un plus que soy-même, à qui feray-je plus de plaisir ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimez ?

¶ Les hommes souvent veulent aimer, & ne sçauroient y réüffir ; ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer ; & si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres.

¶ Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion, contribuënt bien-tôt chacun de leur part à s'aimer moins, & ensuite à ne s'aimer plus : qui d'un homme ou d'une femme met davantage du sien dans cette rupture, il n'est pas aisé de le décider ; les femmes accusent les hommes d'être volages, & les hommes disent qu'elles sont legeres.

¶ Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

¶ C'est une vengeance douce à celuy qui aime beaucoup, de faire par tout son procedé d'une personne ingrate, une tres-ingrate.

¶ Il est triste d'aimer sans une grande fortune, & qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime, & le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

¶ S'il se trouve une femme pour qui l'on

ait eu une grande passion, & qui ait été indifférente; quelques importans services qu'elle nous rende dans la suite de nôtre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat.

¶ Une grande reconnoissance emporte avec soy beaucoup de goût & d'amitié pour la personne qui nous oblige.

¶ Estre avec des gens qu'on aime, cela suffit; réver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.

¶ Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié que de l'antipathie.

¶ Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour qu'à l'amitié.

¶ L'on confie son secret dans l'amitié, mais il échape dans l'amour.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur : celui qui a le cœur n'a pas besoin de revelation ou de confiance; tout luy est ouvert.

¶ L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime, que ceux dont on souffre soy-même.

¶ Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la première faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage.

¶ Il semble que s'il y a un soupçon injuste, bizarre, & sans fondement qu'on ait une fois

appellé jalousie ; cette autre jalousie qui est un sentiment juste , naturel , fondé en raison & sur l'expérience , méritoit un autre nom.

Le temperament a beaucoup de part à la jalousie, & elle ne suppose pas toujours une grande passion ; c'est cependant un paradoxe qu'un violent amour sans délicatesse.

Il arrive souvent que l'on souffre tout seul de la délicatesse ; l'on souffre de la jalousie, & l'on fait souffrir les autres.

Celles qui ne nous ménagent sur rien, & ne nous épargnent nulles occasions de jalousie, ne méritoient de nous aucune jalousie, si l'on se regloit plus par leurs sentimens & leur conduite que par son cœur.

¶ Les froideurs & les relâchemens dans l'amitié ont leurs causes ; en amour il n'y a gueres d'autre raison de ne s'aimer plus, que de s'être trop aimez.

¶ L'on n'est pas plus maître de toujours aimer, qu'on l'a été de ne pas aimer.

¶ Les amours meurent par le dégoût, & l'oubli les enterre.

¶ Le commencement & le declin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls.

¶ Cesser d'aimer, preuve sensible que l'homme est borné, & que le cœur a ses limites.

C'est foiblesse que d'aimer : c'est souvent une autre foiblesse que de guerir.

On guerit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoy toujours pleurer, & toujours aimer.

¶ Il devroit y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est gueres par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction : l'on pleure amerement, & l'on est sensiblement touché ; mais l'on est ensuite si foible ou si leger, que l'on se console.

¶ Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperduément ; car il faut que ce soit ou par une étrange foiblesse de son amant, ou par de plus secrets & de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

¶ L'on est encore long-temps à se voir par habitude, & à se dire de bouche que l'on s'aime, après que les manieres disent qu'on ne s'aime plus.

¶ Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules, qu'il s'aigrit par les reflexions & les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut, ne point songer à sa passion pour l'affoiblir.

¶ L'on veut faire tout le bonheur, ou si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime.

¶ Regretter ce que l'on aime est un bien, en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

¶ Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux, & avoir la générosité de recevoir.

Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir, que son ami en sent à luy donner.

¶ Donner, c'est agir; ce n'est pas souffrir de ses bienfaits, ny céder à l'importunité ou à la nécessité de ceux qui nous demandent.

¶ Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit, quelque chose qu'il arrive, il n'y a plus d'occasions où l'on doive songer à ses bienfaits.

¶ On a dit en Latin qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer; ou, si l'on veut, que l'amitié est plus à charge que la haine: il est vray qu'on est dispensé de donner à ses ennemis; mais ne coûte-t-il rien de s'en vanger? ou s'il est doux & naturel de faire du mal à ce que l'on hait, l'est-il moins de faire du bien à ce qu'on aime? ne seroit-il pas dur & pénible de ne leur en point faire?

¶ Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

¶ Je ne sçay si un bienfait qui tombe sur un ingrat, & ainsi sur un indigne, ne change

pas de nom , & s'il meritoit plus de reconnaissance.

¶ La liberalité confifte moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

¶ S'il est vray que la pitié ou la compaffion foit un retour vers nous-mêmes, qui nous met en la place des malheureux; pourquoy tirent-ils de nous si peu de foulagement dans leurs miseres ?

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux miserables.

¶ L'expérience confirme que la moleffe ou l'indulgence pour foy & la dureté pour les autres, n'est qu'un feul & même vice.

¶ Un homme dur au travail & à la peine, inexorable à foy-même, n'est indulgent aux autres que par un excés de raifon.

¶ Quelque defagrément qu'on ait à fe trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine les nouveaux avantages qui le tirent enfin de nôtre fujettion : de même la joye que l'on reçoit de l'élevation de fon ami est un peu balancée par la petite peine qu'on a de le voir au deffus de nous, ou s'égalier à nous : ainfi l'on s'accorde mal avec foy-même; car l'on veut des dépendans, & qu'il n'en coûte rien; l'on veut auffi le bien de fes amis; & s'il arrive, ce n'est pas toujourns par s'en réjouir que l'on commence.

¶ On convie, on invite, on offre fa maifon,

sa table, son bien & ses services; rien ne coûte qu'à tenir parole.

¶ C'est assez pour foy d'un fidele ami; c'est même beaucoup de l'avoir rencontré : on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

¶ Quand on a assez fait auprès de certaines personnes pour avoir dû se les acquérir, si cela ne réüffit point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire.

¶ Vivre avec ses ennemis comme s'ils devoient un jour être nos amis, & vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ny selon la nature de la haine, ny selon les regles de l'amitié : ce n'est point une maxime morale, mais politique.

¶ On ne doit pas se faire des ennemis de ceux qui mieux connus pourroient avoir rang entre nos amis : on doit faire choix d'amis si feurs & d'une si exacte probité, que venant à cesser de l'être, ils ne veüillent pas abuser de nôtre confiance, ny se faire craindre comme ennemis.

¶ Il est doux de voir ses amis par goût & par estime, il est penible de les cultiver par intérêt; c'est *solliciter*.

¶ Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on espere du bien.

¶ On ne vole point des mêmes aîles pour sa fortune que l'on fait pour des choses frivoles

& de fantaisie : il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices; & tout au contraire de servitude à courir pour son établissement : il est naturel de le souhaiter beaucoup & d'y travailler peu ; de se croire digne de le trouver sans l'avoir cherché.

¶ Celuy qui sçait attendre le bien qu'il souhaite, ne prend pas le chemin de se desespérer s'il ne luy arrive pas; & celuy au contraire qui desire une chose avec une grande impatience, y met trop du sien pour en être assez récompensé par le succès.

¶ Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment & si déterminément une certaine chose, que de peur de la manquer, ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer.

¶ Les choses les plus souhaitées n'arrivent point; ou si elles arrivent, ce n'est ny dans le temps, ny dans les circonstances où elles auroient fait un extrême plaisir.

¶ Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ry.

¶ La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lors qu'elle est agreable; puisque si l'on cousoit ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

¶ Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un !

¶ On ne pourroit se défendre de quelque joye à voir perir un méchant homme; l'on jöüiroit alors du fruit de sa haine, & l'on tireroit de luy tout ce qu'on en peut espérer, qui est le plaisir de sa perte : sa mort enfin arrive, mais dans une conjoncture où nos intérêts ne nous permettent pas de nous en réjöür; il meurt trop tôt, ou trop tard.

¶ Il est penible à un homme fier de pardonner à celuy qui le surprend en faute, & qui se plaint de luy avec raison : sa fierté ne s'adoucit que lors qu'il reprend ses avantages, & qu'il met l'autre dans son tort.

¶ Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés.

¶ Il est également difficile d'étouffer dans les commencemens le sentiment des injures, & de le conserver après un certain nombre d'années.

¶ C'est par foiblesse que l'on hait un ennemi & que l'on songe à s'en vanger, & c'est par paresse que l'on s'appaise & qu'on ne se vange point.

¶ Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser gouverner.

Il ne faut pas penser à gouverner un homme tout d'un coup & sans autre préparation dans une affaire importante & qui seroit capitale

à luy ou aux siens; il sentiroit d'abord l'empire & l'ascendant qu'on veut prendre sur son esprit, & il secoueroit le joug par honte ou par caprice : il faut tenter auprès de luy les petites choses, & de là le progrès jusqu'aux plus grandes est immanquable : tel ne pouvoit au plus dans les commencemens qu'entreprendre de le faire partir pour la campagne ou retourner à la ville, qui finit par luy dicter un testament où il réduit son fils à la legitime.

Pour gouverner quelqu'un long-temps & absolument il faut avoir la main legere, & ne luy faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance.

Tels se laissent gouverner jusqu'à un certain point, qui au delà sont intraitables & ne se gouvernent plus; on perd tout à coup la route de leur cœur & de leur esprit; ny hauteur ny souplesse, ny force ny industrie ne les peuvent dompter; avec cette difference que quelques-uns sont ainsi faits par raison & avec fondement, & quelques autres par temperament & par humeur.

Il se trouve des hommes qui n'écoutent ny la raison ny les bons conseils, & qui s'égarerent volontairement par la crainte qu'ils ont d'être gouvernez.

D'autres consentent d'être gouvernez par leurs amis en des choses presqu'indifferentes,

& s'en font un droit de les gouverner à leur tour en des choses graves & de conséquence.

Drance veut passer pour gouverner son Maître, qui n'en croit rien non plus que le public : parler sans cesse à un Grand que l'on sert, en des lieux & en des temps où il convient le moins, luy parler à l'oreille ou en des termes mystérieux, rire jusqu'à éclater en sa présence, luy couper la parole, se mettre entre luy & ceux qui luy parlent, dédaigner ceux qui viennent faire leur cour, ou attendre impatiemment qu'ils se retirent, se mettre proche de luy en une posture trop libre, figurer avec luy le dos appuyé à une cheminée, le tirer par son habit, luy marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertez, marquent mieux un fat qu'un favori.

Un homme sage ny ne se laisse gouverner, ny ne cherche à gouverner les autres : il veut que la raison gouverne seule, & toujours.

Je ne hairois pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable, & d'en être gouverné en toutes choses, & absolument, & toujours ; je serois seur de bien faire sans avoir le soin de délibérer ; je jouïrois de la tranquillité de celui qui est gouverné par la raison.

¶ Toutes les passions sont menteuses ; elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres ; elles se cachent à elles-

mêmes : il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, & qu'il ne s'en aide.

¶ On trouve un livre de devotion, & il touche : on en ouvre un autre qui est galand, & il fait son impression. Oseray-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, & admet les incompatibles ?

¶ Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesses & de leur vanité : tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition, sans autre vûë que de la cacher.

¶ Le cas n'arrive gueres où l'on puisse dire, j'étois ambitieux ; ou on ne l'est point, ou on l'est toujourns : mais le temps vient où l'on avouë que l'on a aimé.

¶ Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, & ne se trouvent souvent dans une assiette plus tranquille que lors qu'ils meurent.

¶ Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au dessus de la raison ; son grand triomphe est de l'emporter sur l'interêt.

¶ L'on est plus sociable & d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

¶ Il y a de certains grands sentimens, de certaines actions nobles & élevées, que nous devons moins à la force de nostre esprit, qu'à la bonté de nôtre naturel.

¶ Il n'y a gueres au monde un plus bel excés que celuy de la reconnoissance.

¶ Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la necessité n'en font pas trouver.

¶ Il y a des lieux que l'on admire; il y en a d'autres qui touchent, & où l'on aimeroit à vivre.

Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût & les sentimens.

¶ Ceux qui font bien mériteroient seuls d'être enviez, s'il n'y avoit encore un meilleur parti à prendre, qui est de faire mieux; c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

¶ Quelques-uns se défendent d'aimer & de faire des vers, comme de deux foibles qu'ils n'osent avoüer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit.

¶ Il a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs & de si tendres engagemens que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celuy de sçavoir y renoncer par vertu.





DE LA SOCIÉTÉ

ET DE LA CONVERSATION.



UN caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun.

¶ C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient, ou s'il ennuie : il sçait disparaître le moment qui precede celui où il seroit de trop quelque part.

¶ L'on marche sur les mauvais plaisans, & il pleut par tout païs de cette sorte d'insectes ; un bon plaisant est une piece rare ; à un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soutenir long-temps le personnage ; il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer.

¶ Il y a beaucoup d'esprits obscenes, encore plus de médifans ou de fatiriques, peu de délicats : pour badiner avec grace, & rencontrer heureusement sur les plus petits sujets, il faut trop de manieres, trop de politesse, &

même trop de fécondité; c'est créer que de railler ainsi, & faire quelque chose de rien.

¶ Si l'on faisoit une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain & de puerile dans les entretiens ordinaires, l'on auroit honte de parler ou d'écouter, & l'on se condamneroit peut-être à un silence perpétuel, qui feroit une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits; permettre comme un mal nécessaire le récit des fausses nouvelles, les vagues réflexions sur le gouvernement présent ou sur l'intérêt des Princes, le débit des beaux sentimens, & qui reviennent toujours les mêmes : il faut laisser *Aronce* parler proverbe, & *Melinde* parler de foy, de ses vapeurs, de ses migraines & de ses insomnies.

¶ L'on voit des gens qui dans les conversations ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux vous dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, & j'ose dire par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche, & à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant ny la raison, ny l'usage, mais leur bizarre génie, que l'envie de toujours plaisanter, & peut-être de briller, tourne insensiblement à

un jargon qui leur est propre, & qui devient enfin leur idiôme naturel ; ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté & d'une prononciation qui est contrefaite. Tous sont contents d'eux-mêmes & de l'agrément de leur esprit, & l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entièrement dénués, mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont ; & ce qui est pire, on en souffre.

¶ Que dites-vous ? comment ? je n'y suis pas ; vous plairoit-il de recommencer ? j'y suis encore moins ; je devine enfin : vous voulez, *Acis*, me dire qu'il fait froid ; que ne disiez-vous, il fait froid ; vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige ; dites, il pleut, il neige : vous me trouvez bon visage, & vous désirez de m'en féliciter, dites, je vous trouve bon visage ; mais, répondez-vous, cela est bien uni & bien clair, & d'ailleurs qui ne pourroit pas en dire autant : qu'importe, *Acis*, est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, & de parler comme tout le monde ? une chose vous manque, *Acis*, à vous & à vos semblables les diseurs de *Phœbus*, vous ne vous en défiez point, & je vais vous jeter dans l'étonnement ; une chose vous manque, c'est l'esprit ; ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres ; voilà la source de votre pompeux galimathias, de vos phrases em-

broüillées, & de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par vôtre habit & vous dis à l'oreille, ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est vôtre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple, & tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit : peut-être alors croira-t-on que vous en avez.

¶ Qui peut se promettre d'éviter dans la société des hommes la rencontre de certains esprits vains, legers, familiers, déliberez, qui sont toujours dans une compagnie ceux qui parlent, & qu'il faut que les autres écoutent? On les entend de l'antichambre, on entre impunément & sans crainte de les interrompre; ils continuënt leur recit sans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang ou le mérite des personnes qui composent le cercle; ils font taire celui qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure, ils la tiennent de¹ *Zamet*, de *Ruccelay*¹, ou de *Conchini*¹, qu'ils ne connoissent point, à qui ils n'ont jamais parlé, & qu'ils traiteroient de Monseigneur s'ils leur parloient : ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée pour le gratifier d'une

1. Sans dire Monsieur.

circonstance que personne ne sçait, & dont ils ne veulent pas que les autres soient instruits; ils suppriment quelques noms pour déguiser l'histoire qu'ils racontent, & pour détourner les applications : vous les priez, vous les pressez inutilement, il y a des choses qu'ils ne diront pas, il y a des gens qu'ils ne sçauroient nommer, leur parole y est engagée, c'est le dernier secret, c'est un mystere, outre que vous leur demandez l'impossible; car sur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait & les personnes.

¶ *Arrias* a tout lû, a tout vû, il veut le persuader ainsi, c'est un homme universel, & il se donne pour tel; il aime mieux mentir que de se taire ou de paroître ignorer quelque chose : on parle à la table d'un Grand d'une Cour du Nort, il prend la parole, & l'ôte à ceux qui alloient dire ce qu'ils en sçavent; il s'oriente dans cette region lointaine comme s'il en étoit originaire; il discourt des mœurs de cette Cour, des femmes du païs, de ses loix & de ses coûtumes; il recite des historiettes qui y sont arrivées, il les trouve plaisantes & il en rit le premier jusqu'à éclatter : quelqu'un se hazarde de le contredire & luy prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies; *Arrias* ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur; je n'avance, luy dit-il, je ne

raconte rien que je ne sçache d'original, je l'ay appris de *Sethon* Ambassadeur de France dans cette Cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connois familièrement, que j'ay fort interrogé, & qui ne m'a caché aucune circonstance; il reprenoit le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avoit commencée, lors que l'un des conviez luy dit, c'est *Sethon* à qui vous parlez, luy-même, & qui arrive de son Ambassade.

¶ Il y a un parti à prendre dans les entretiens entre une certaine paresse qu'on a de parler, ou quelquefois un esprit abstrait, qui nous jettant loin du sujet de la conversation, nous fait faire ou de mauvaises demandes ou de sottes réponses; & une attention importune qu'on a au moindre mot qui échape, pour le relever, badiner autour, y trouver un mystere que les autres n'y voyent pas, y chercher de la finesse & de la subtilité, seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne.

¶ Estre infatué de soy, & s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit, est un accident qui n'arrive gueres qu'à celuy qui n'en a point, ou qui en a peu : malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage, combien de jolies phrases luy faudra-t-il effuyer! combien de ces mots aventuriers qui paroissent subitement, durent un temps, & que bien-tôt on ne revoit plus!

S'il conte une nouvelle, c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent, que pour avoir le mérite de la dire, & de la dire bien ; elle devient un roman entre ses mains ; il fait penser les gens à sa manière, leur met en la bouche ses petites façons de parler, & les fait toujours parler long-temps ; il tombe ensuite en des paranthèses qui peuvent passer pour épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire, & à luy qui vous parle, & à vous qui le supportez : que seroit-ce de vous & de luy, si quelqu'un ne survenoit heureusement pour déranger le cercle, & faire oublier la narration ?

¶ J'entends *Theodeste* de l'antichambre ; il groffit sa voix à mesure qu'il s'approche, le voilà entré ; il rit, il crie, il éclate, on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre ; il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit, que par le ton dont il parle ; il ne s'apaise & il ne revient de ce grand fracas, que pour bredouiller des vanitez & des sottises : il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienfeances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le luy donner ; il n'est pas encore assis, qu'il a à son insçu desobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table & dans la première place ; les femmes sont à sa droite & à sa gauche ; il mange, il boit, il conte, il plaïsante, il interrompt tout à la fois : il n'a nul discernement des personnes, ny du

Maître, ny des conviez, il abuse de la folle déference qu'on a pour luy; est-ce luy, est-ce *Eutideme* qui donne le repas? il rappelle à foy toute l'autorité de la table, & il y a un moindre inconvenient à la luy laisser entiere qu'à la luy disputer: le vin & les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on jouë, il gagne au jeu; il veut railler celuy qui perd, & il l'offense; les rieurs font pour luy, il n'y a forte de fatuité qu'on ne luy passe. Je cede enfin & je disparois, incapable de souffrir plus long-temps *Theodecte*, & ceux qui le souffrent.

¶ *Troile* est utile à ceux qui ont trop de bien, il leur ôte l'embarras du superflu, il leur fauve la peine d'amasser de l'argent, de faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs sur foy & de craindre un vol domestique; il les aide dans leurs plaisirs, & il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions, bien-tôt il les regle & les maîtrise dans leur conduite; il est l'oracle d'une maison, celuy dont on attend, que dis-je, dont on prévient, dont on devine les décisions; il dit de cet esclave, il faut le punir, & on le foüette, & de cet autre, il faut l'affranchir, & on l'affranchit; l'on voit qu'un parasite ne le fait pas rire, il peut luy déplaire, il est congédié, le Maître est heureux, si *Troile* luy laisse sa femme & ses enfans; si celuy-cy est à

table, & qu'il prononce d'un mets qu'il est friand, le Maître & les conviez qui en mangeoient sans reflexion, le trouvent friand, & ne s'en peuvent rassasier; s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il est infipide, ceux qui commençoient à le goûter, n'osant avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le jettent à terre; tous ont les yeux sur luy, observent son maintien & son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies : ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne; c'est là qu'il mange, qu'il dort & qu'il fait digestion, qu'il querelle son valet, qu'il reçoit ses ouvriers & qu'il remet ses creanciers; il regente, il domine dans une salle, il y reçoit la cour & les hommages de ceux qui plus fins que les autres ne veulent aller au Maître que par Troile : si l'on entre par malheur sans avoir une physionomie qui luy agrée, il ride son front & il détourne sa vûë; si on l'aborde, il ne se leve pas; si l'on s'affied auprès de luy, il s'éloigne; si on luy parle, il ne répond point; si l'on continuë de parler, il passe dans une autre chambre; si on le fuit, il gagne l'escalier, il franchiroit tous les étages, ou il se lanceroit par une fenêtre, plutôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui a un visage ou un ton de voix qu'il desapprouve; l'un & l'autre sont agreables en Troile, & il s'en est servi heu-

reusement pour s'infinuer ou pour conquérir ; tout devient avec le temps, au deffous de ses soins, comme il est au deffus de vouloir se foûtenir ou continuer de plaire par le moindre des talens qui ont commencé à le faire valoir ; c'est beaucoup qu'il sorte quelquefois de ses meditations & de sa taciturnité pour contredire, & que même pour critiquer il daigne une fois le jour avoir de l'esprit ; bien loin d'attendre de luy qu'il déferé à vos sentimens, qu'il soit complaisant, qu'il vous louë, vous n'êtes pas seur qu'il aime toujours vôtre approbation, ou qu'il souffre vôtre complaisance.

¶ Il faut laisser parler cet inconnu que le hazard a placé auprès de vous dans une voiture publique, à une fête ou à un spectacle, & il ne vous coûtera bien-tôt pour le connoître que de l'avoir écouté ; vous sçaurez son nom, sa demeure, son païs, l'état de son bien, son employ, celui de son pere, la famille dont est sa mere, sa parenté, ses alliances, les armes de sa maison ; vous comprendrez qu'il est noble, qu'il a un château, de beaux meubles, des valets, & un carosse.

¶ Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé : il y en a d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent, & avec qui l'on souffre dans la conversation de tout le travail de leur esprit ; ils sont comme

paîtris de phrases & de petits tours d'expression, concertez dans leur geste & dans tout leur maintien ; ils sont *puristes*¹, & ne hazardent pas le moindre mot, quand il devroit faire le plus bel effet du monde : rien d'heureux ne leur échape, rien ne coule de source & avec liberté ; ils parlent proprement & ennuyeusement.

¶ L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres ; celui qui sort de votre entretien content de soy & de son esprit l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire ; ils cherchent moins à être instruits & même réjouis, qu'à être goûtés & applaudis ; & le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

¶ Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ny dans nos écrits ; elle ne produit souvent que des idées vaines & pueriles, qui ne servent point à perfectionner le goût, & à nous rendre meilleurs : nos pensées doivent être prises dans le bon sens & la droite raison, & doivent être un effet de notre jugement.

¶ C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ny assez

1. Gens qui affectent une grande pureté de langage.

de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

¶ Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne, ou qu'elle est mauvaise, & les raisons pourquoy elle est telle, demande du bon sens & de l'expression, c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif, & qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est execrable, ou qu'elle est miraculeuse.

¶ Rien n'est moins selon Dieu & selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusques aux choses les plus indifferentes, par de longs & de fastidieux sermens. Un honnête homme qui dit oüy & non, merite d'être crû : son caractère jure pour luy, donne créance à ses paroles, & luy attire toute sorte de confiance.

¶ Celuy qui dit incessamment qu'il a de l'honneur & de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres luy arrive, & qui jure pour le faire croire, ne sçait pas même contrefaire l'homme de bien.

Un homme de bien ne sçauroit empêcher par toute sa modestie, qu'on ne dise de luy ce qu'un malhonnête homme sçait dire de foy.

¶ *Cleon* parle peu obligeamment ou peu juste, c'est l'un ou l'autre; mais il ajoute

qu'il est fait ainsi, & qu'il dit ce qu'il pense.

¶ Il y a parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos : c'est pécher contre ce dernier genre, que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui sont réduits à épargner leur pain; de dire merveilles de sa santé devant des infirmes; d'entretenir de ses richesses, de ses revenus & de ses ameublemens, un homme qui n'a ny rentes ny domicile; en un mot de parler de son bonheur devant des misérables; cette conversation est trop forte pour eux, & la comparaison qu'ils font alors de leur état au vôtre est odieuse.

¶ Pour vous, dit *Eutiphron*, vous êtes riche, ou vous devez l'être; dix mil livres de rente, & en fond de terre, cela est beau, cela est doux, & l'on est heureux à moins, pendant que luy qui parle ainsi, a cinquante mil livres de revenu, & qu'il croit n'avoir que la moitié de ce qu'il merite; il vous taxe, il vous apprécie, il fixe votre dépense, & s'il vous jugeoit digne d'une meilleure fortune, & de celle même où il aspire, il ne manqueroit pas de vous la souhaiter; il n'est pas le seul qui fasse de si mauvaises estimations ou des comparaisons si desobligeantes, le monde est plein d'*Eutiphrons*.

¶ Quelqu'un suivant la pente de la coutume qui veut qu'on louë, & par l'habitude qu'il a

à la flatterie & à l'exageration, congratulate *Theodeme* sur un discours qu'il n'a point entendu, & dont personne n'a pû encore luy rendre compte, il ne laisse pas de luy parler de son genie, de son geste, & sur tout de la fidelité de sa memoire; & il est vray que *Theodeme* est demeuré court.

¶ L'on voit des gens brusques, inquiets, *suffisans*, qui bien qu'oisifs, & sans aucune affaire qui les appelle ailleurs, vous expedient, pour ainsi dire, en peu de paroles, & ne songent qu'à se dégager de vous; on leur parle encore qu'ils sont partis & ont disparu: ils ne sont pas moins impertinens que ceux qui vous arrêtent seulement pour vous ennuyer; ils sont peut-être moins incommodés.

¶ Parler & offenser pour de certaines gens est précisément la même chose; ils sont piquans & amers, leur style est mêlé de fiel & d'absynthe, la raillerie, l'injure, l'insulte leur découlent des lèvres comme leur salive; il leur seroit utile d'être nez muets ou stupides, ce qu'ils ont de vivacité & d'esprit leur nuit davantage que ne fait à quelques autres leur sottise: ils ne se contentent pas toujours de repliquer avec aigreur, ils attaquent souvent avec insolence; ils frappent sur tout ce qui se trouve sous leur langue, sur les presens, sur les absens, ils heurtent de front & de côté comme des Beliers; demande-t-on à

des Beliers qu'ils n'ayent pas de cornes? de même n'espere-t-on pas de reformer par cette peinture des naturels si durs, si farouches, si indociles; ce que l'on peut faire de mieux d'aussi loin qu'on les découvre, est de les fuir de toute sa force & sans regarder derriere soy.

¶ Il y a des gens d'une certaine étoffe ou d'un certain caractère avec qui il ne faut jamais se commettre, de qui l'on ne doit se plaindre que le moins qu'il est possible, & contre qui il n'est pas même permis d'avoir raison.

¶ Entre deux personnes qui ont eu ensemble une violente querelle dont l'un a raison & l'autre ne l'a pas, ce que la plupart de ceux qui y ont assisté ne manquent jamais de faire, ou pour se dispenser de juger, ou par un temperament qui m'a toujours paru hors de sa place, c'est de condamner tous les deux : leçon importante, motif pressant & indispensable de fuir à l'Orient quand le fat est à l'Occident, pour éviter de partager avec luy le même ton.

¶ Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier, ny saluer avant qu'il me saluë, sans m'avilir à ses yeux, & sans tremper dans la bonne opinion qu'il a de luy-même.
MONTAGNE diroit ¹ : *Je veux avoir mes cou-*

1. Imité de Montagne.

dées franches, & être courtois & affable à mon point, sans remords ne consequence. Je ne puis du tout estriver contre mon penchant, & aller au rebours de mon naturel, qui m'emmeine vers celuy que je trouve à ma rencontre. Quand il m'est égal, & qu'il ne m'est point ennemy, j'anticipe sur son accueil, je le questionne sur sa disposition & santé, je luy fais offre de mes offices sans tant marchander sur le plus ou sur le moins, ne être, comme disent aucuns, sur le qui vive : celuy-là me déplaist, qui par la connoissance que j'ay de ses coûtumes & façons d'agir me tire de cette liberté & franchise : comment me ressouvenir tout à propos & d'aussi loin que je vois cet homme, d'emprunter une contenance grave & importante, & qui l'avertisse que je crois le valoir bien & au delà ; pour cela de me ramentevoir de mes bonnes qualitez & conditions, & des siennes mauvaises, puis en faire la comparaison : c'est trop de travail pour moy, & ne suis du tout capable de si roide & si subite attention ; & quand bien elle m'auroit succédé une premiere fois, je ne laisserois de fléchir & me dementir à une seconde tache : je ne puis me forcer & contraindre pour quelconque à être fier.

¶ Avec de la vertu, de la capacité & une bonne conduite l'on peut être insupportable ; les manieres que l'on neglige comme de pe-

tites choses, font souvent ce qui fait que les hommes decident de vous en bien ou en mal; une legere attention à les avoir douces & polies, prévient leurs mauvais jugemens; il ne faut presque rien pour être crû fier, incivil, méprisant, desobligeant; il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

¶ La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude; elle en donne du moins les apparences, & fait paroître l'homme au dehors comme il devrait être interieurement.

L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique : elle suit l'usage & les coûtes reçûes; elle est attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, & n'est point la même dans les deux sexes, ny dans les différentes conditions; l'esprit tout seul ne la fait pas deviner, il fait qu'on la suit par imitation, & que l'on s'y perfectionne; il y a des temperamens qui ne sont susceptibles que de la politesse; & il y en a d'autres qui ne servent qu'aux grands talens, ou à une vertu solide : il est vray que les manieres polies donnent cours au merite, & le rendent agreable; & qu'il faut avoir de bien éminentes qualitez, pour se soutenir sans la politesse.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos

paroles & par nos manieres les autres soient contens de nous & d'eux-mêmes.

¶ C'est une faute contre la politesse que de louer immodérément en presence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talens ; comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre Poëte.

¶ Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres, dans les presens qu'on leur fait, & dans tous les plaisirs qu'on leur procure, il y a faire bien, & faire selon leur goût ; le dernier est préférable.

¶ Il y auroit une espece de ferocité à rejeter indifferemment toute sorte de louanges ; l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincerement des choses louables.

¶ Un homme d'esprit, & qui est né fier ne perd rien de sa fierté & de sa roideur pour se trouver pauvre ; si quelque chose au contraire doit amollir son humeur, le rendre plus doux & plus sociable, c'est un peu de prosperité.

¶ Ne pouvoir supporter tous les mauvais caracteres dont le monde est plein, n'est pas un fort bon caractère : il faut dans le commerce des pieces d'or, & de la monnoye.

¶ Vivre avec des gens qui sont broüillez, & dont il faut écouter de part & d'autre les plaintes reciproques, c'est, pour ainsi dire, ne

pas sortir de l'audience, & entendre du matin au soir plaider & parler procès.

¶ L'on sçait des gens qui avoient coulé leurs-jours dans une union étroite; leurs biens étoient en commun; ils n'avoient qu'une même demeure, ils ne se perdoient pas de vûë. Ils se font apperçûs à plus de quatre-vingt ans qu'ils devoient se quitter l'un l'autre, & finir leur societé, ils n'avoient plus qu'un jour à vivre, & ils n'ont osé entreprendre de le passer ensemble; ils se font dépêchez de rompre avant que de mourir, ils n'avoient de fonds pour la complaisance que jusques-là; ils ont trop vécu pour le bon exemple, un moment plutôt ils mouroient sociables, & laissoient après eux un rare modele de la perseverance dans l'amitié.

¶ L'interieur des familles est souvent troublé par les défiances, par les jaloufies & par l'antipathie, pendant que des dehors contens, paisibles & enjouëz nous trompent & nous y font supposer une paix qui n'y est point; il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette visite que vous rendez vient de suspendre une querelle domestique qui n'attend que vôtre retraite pour recommencer.

¶ Dans la societé c'est la raison qui plie la premiere : les plus sages sont souvent menez par le plus fou & le plus bizarre; l'on étudie son foible, son humeur, ses caprices, l'on s'y accommode; l'on évite de le heurter, tout le

monde luy cede; la moindre serenité qui paroît sur son visage, luy attire des éloges, on luy tient compte de n'être pas toujours insupportable; il est craint, ménagé, obéi, quelquefois aimé.

¶ Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux collateraux, ou qui en ont encore, & dont il s'agit d'heriter, qui puissent dire ce qu'il en coûte.

¶ *Cleante* est un tres-honnête homme, il s'est choisi une femme qui est la meilleure personne du monde & la plus raisonnable; chacun de sa part fait tout le plaisir & tout l'agrément des societez où il se trouve; l'on ne peut voir ailleurs plus de probité, plus de politesse : ils se quittent demain, & l'acte de leur separation est tout dressé chez le Notaire. Il y a sans mentir de certains merites qui ne font point faits pour être ensemble, de certaines vertus incompatibles.

¶ L'on peut compter seurement sur la dot, le doüaire & les conventions, mais foiblement sur les *nourritures*; elles dépendent d'une union fragile de la belle-mere & de la bru, & qui perit souvent dans l'année du mariage.

¶ Un beau-pere aime son gendre, aime sa bru. Une belle-mere aime son gendre, n'aime point sa bru. Tout est reciproque.

¶ Ce qu'une marâtre aime le moins de tout ce qui est au monde, ce sont les enfans de son

mary : plus elle est folle de son mary, plus elle est marâtre.

Les marâtres font deserter les villes & les bourgades, & ne peuplent pas moins la terre de mendians, de vagabons, de domestiques & d'esclaves, que la pauvreté.

¶ G^{***} & H^{***} font voisins de campagne, & leurs terres sont contiguës; ils habitent une contrée deserte & solitaire; éloignez des villes & de tout commerce, il sembloit que la fuite d'une entiere solitude, ou l'amour de la société eût dû les affujettir à une liaison reciproque; il est cependant difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre, qui les rend implacables l'un pour l'autre, & qui perpetuera leurs haines dans leurs descendans. Jamais des parens, & même des freres ne se sont broüillez pour une moindre chose.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre qui la possèdent seuls, & qui la partagent toute entre eux deux; je suis persuadé qu'il leur naîtra bien-tôt quelque sujet de rupture, quand ce ne seroit que pour les limites.

¶ Il est souvent plus court & plus utile de quadrer aux autres, que de faire que les autres s'ajustent à nous.

¶ J'approche d'une petite ville, & je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre; elle est située à my-côte, une riviere baigne

ses murs, & coule ensuite dans une belle prairie; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids & de l'Aquilon : je la vois dans un jour si favorable, que je compte ses tours & ses clochers; elle me paroît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, & je dis, Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel & dans ce séjour si délicieux! Je descends dans la ville, où je n'ay pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent, j'en veux sortir.

¶ Il y a une chose que l'on n'a point vûe sous le ciel, & que selon toutes les apparences on ne verra jamais : c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns partis, où les familles sont unies, & où les cousins se voyent avec confiance; où un mariage n'engendre point une guerre civile; où la querelle des rangs ne se réveille pas à tous momens par l'offrande, l'encens & le pain beni, par les processions & par les obseques; d'où l'on a banni les *caquets*, le mensonge & la médifance; où l'on voit parler ensemble le Bailly & le President, les Elûs & les Assesseurs; où le Doyen vit bien avec ses Chanoines, où les Chanoines ne dédaignent pas les Chapelains, & où ceux-cy souffrent les Chantres.

¶ Les Provinciaux & les fots sont toujours prests à se fâcher, & à croire qu'on se moque d'eux, ou qu'on les méprise : il ne faut ja-

mais hazarder la plaifanterie, même la plus douce & la plus permife, qu'avec des gens polis, ou qui ont de l'esprit.

¶ On ne prime point avec les Grands, ils fe défendent par leur grandeur; ny avec les petits, ils vous repouffent par le *qui vive*.

¶ Tout ce qui eft merite fe fent, fe difcerne, fe devine reciproquement; fi l'on vouloit être eftimé, il faudroit vivre avec des personnes eftimables.

¶ Celuy qui eft d'une éminence au deffus des autres, qui le met à couvert de la repartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante.

¶ Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, & dont nous ne haïffons pas à être raillez; ce font de pareils défauts que nous devons choifir pour railler les autres.

¶ Rire des gens d'esprit, c'eft le privilege des fots; ils font dans le monde ce que les fous font à la Cour, je veux dire fans confequence.

¶ La mocquerie eft fouvent indigence d'esprit.

¶ Vous le croyez vôtre duppe; s'il feint de l'être, qui eft plus duppe de luy ou de vous?

¶ Si vous observez avec foin, qui font les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne font contens de personne, vous

reconnoîtrez que ce font ceux-mêmes dont personne n'est content.

¶ Le dédain & le rengorgement dans la société attirent précisément le contraire de ce que l'on cherche, si c'est à se faire estimer.

¶ Le plaisir de la société entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs, & par quelque différence d'opinions sur les sciences : par là ou l'on s'affermi dans ses sentimens, ou l'on s'exerce & l'on s'instruit par la dispute.

¶ L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

¶ Combien de belles & inutiles raisons à étaler à celui qui est dans une grande adversité pour essayer de le rendre tranquille : les choses de dehors qu'on appelle les événemens, sont quelquefois plus fortes que la raison & que la nature. Mangez, dormez, ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre ; harangues froides & qui réduisent à l'impossible. Êtes-vous raisonnable de vous tant inquiéter ? N'est-ce pas dire, êtes-vous fou d'être malheureux ?

¶ Le conseil si nécessaire pour les affaires, est quelquefois dans la société nuisible à qui le donne, & inutile à celui à qui il est donné : sur les mœurs vous faites remarquer des défauts, ou que l'on n'avouë pas, ou que l'on

estime des vertus : sur les ouvrages vous rayez les endroits qui paroissent admirables à leur Auteur, où il se complait davantage, où il croit s'être surpassé luy-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis, sans les avoir rendus ny meilleurs, ny plus habiles.

¶ L'on a vû il n'y a pas long-temps un cercle de personnes des deux sexes, liées ensemble par la conversation & par un commerce d'esprit : ils laissoient au vulgaire l'art de parler d'une maniere intelligible ; une chose dite entr'eux peu clairement entraînoit une autre encore plus obscure, sur laquelle on encherissoit par de vraies enigmes, toujourns suivies de longs applaudissemens : par tout ce qu'ils appelloient delicateffe, sentimens, tour, & finesse d'expression, ils étoient enfin parvenus à n'être plus entendus, & à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne falloit pour fournir à ces entretiens ny bon sens, ny jugement, ny memoire, ny la moindre capacité ; il falloit de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celuy qui est faux, & où l'imagination a trop de part.

¶ Je le sçay, *Theobalde*, vous êtes vieilli, mais voudriez-vous que je crusse que vous êtes baissé, que vous n'êtes plus Poëte ny bel esprit, que vous êtes presentement aussi mauvais juge de tout genre d'ouvrage, que méchant auteur ; que vous n'avez plus rien de

naïf & de délicat dans la conversation? votre air libre & présomptueux me rassure & me persuade tout le contraire : vous êtes donc aujourd'huy tout ce que vous fûtes jamais, & peut-être meilleur; car si à votre âge vous êtes si vif & si impetueux, quel nom, Theobalde, faloit-il vous donner dans votre jeunesse, & lorsque vous étiez la *Coqueluche* ou l'entêtement de certaines femmes qui ne juroient que par vous & sur votre parole, qui disoient, *Cela est délicieux, qu'a-t-il dit?*

¶ L'on parle impetueusement dans les entretiens, souvent par vanité ou par humeur, rarement avec assez d'attention : tout occupé du desir de répondre à ce qu'on n'écoute point, l'on suit ses idées, & on les explique sans le moindre égard pour les raisonnemens d'autrui : l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité, l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourroit écouter ces sortes de conversations & les écrire, feroit voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont nulle suite.

¶ Il a regné pendant quelque temps une sorte de conversation fade & puerile, qui rouloit toute sur des questions frivoles qui avoient relation au cœur, & à ce qu'on appelle passion ou tendresse; la lecture de quelques romans les avoit introduites parmy les plus honnêtes gens de la Ville & de la Cour; ils

s'en font défaits, & la Bourgeoisie les a reçues avec les pointes & les équivoques.

¶ Quelques femmes de la Ville ont la délicatesse de ne pas sçavoir, ou de n'oser dire le nom des ruës, des places & de quelques endroits publics, qu'elles ne croient pas assez nobles pour être connus : elles disent *le Louvre*, *la Place Royale*; mais elles usent de tours & de phrases plutôt que de prononcer de certains noms; & s'ils leur échappent, c'est du moins avec quelque alteration du mot, & après quelques façons qui les rassurent; en cela moins naturelles que les femmes de la Cour, qui ayant besoin dans le discours *des Halles*, *du Châtelet*, ou de choses semblables, disent, *les Halles*, *le Châtelet*.

¶ Si l'on feint quelquefois de ne se pas souvenir de certains noms que l'on croit obscurs, & si l'on affecte de les corrompre en les prononçant, c'est par la bonne opinion qu'on a du sien.

¶ L'on dit par belle humeur, & dans la liberté de la conversation, de ces choses froides, qu'à la vérité l'on donne pour telles, & que l'on ne trouve bonnes que parce qu'elles sont extrêmement mauvaises : cette maniere basse de plaifanter a passé du peuple à qui elle appartient, jusques dans une grande partie de la jeunesse de la Cour qu'elle a déjà infectée; il est vray qu'il y entre trop de fa-

deur & de grossiereté pour devoir craindre qu'elle s'étende plus loin, & qu'elle fasse de plus grands progrès dans un país qui est le centre du bon goût & de la politesse : l'on doit cependant en inspirer le dégoût à ceux qui la pratiquent; car bien que ce ne soit jamais sérieusement, elle ne laisse pas de tenir la place dans leur esprit & dans le commerce ordinaire, de quelque chose de meilleur.

¶ Entre dire de mauvaises choses, ou en dire de bonnes que tout le monde sçait, & les donner pour nouvelles, je n'ay pas à choisir.

¶ *Lucain a dit une jolie chose; il y a un beau mot de Claudien; il y a cét endroit de Senèque* : & là-dessus une longue suite de Latin que l'on cite souvent devant des gens qui ne l'entendent pas, & qui feignent de l'entendre. Le secret seroit d'avoir un grand sens & bien de l'esprit; car ou l'on se passeroit des Anciens, ou après les avoir lûs avec soin, l'on sçauroit encore choisir les meilleurs, & les citer à propos.

¶ *Hermagoras* ne sçait pas qui est Roy de Hongrie; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du Roy de Bohême : ne luy parlez pas des guerres de Flandre & de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre, il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini,

combats, sièges, tout luy est nouveau; mais il est instruit de la guerre des Géens, il en raconte le progrès & les moindres détails, rien ne luy est échappé : il débrouille de même l'horrible cahos des deux Empires le Babylonien & l'Assyrien; il connoît à fond les Egyptiens & leurs Dynasties. Il n'a jamais vû Versailles, il ne le verra point; il a presque vû la tour de Babel, il en compte les degrez, il sçait combien d'Architectes ont préfidé à cet ouvrage, il sçait le nom des Architectes. Diray-je qu'il croit ¹ Henry IV. fils de Henry III. il neglige du moins de rien connoître aux Maisons de France, d'Autriche & de Baviere; quelles minuties, dit-il! pendant qu'il recite de memoire toute une liste des Rois des Medes, ou de Babylone, & que les noms d'Apronal, d'Herigebal, de Noefnemordach, de Mardokempad luy sont aussi familiers qu'à nous ceux de VALOIS & de BOURBON. Il demande si l'Empereur a jamais été marié; mais personne ne luy apprendra que Ninus a eu deux femmes. On luy dit que le Roy jouït d'une santé parfaite; & il se souvient que Thetmosis un Roy d'Egypte étoit valetudinaire, & qu'il tenoit cette complexion de son ayeul Alipharmutofis. Que ne sçait-il point? quelle chose luy est cachée de la venerable antiquité? il

i. Henry le Grand.

vous dira que Semiramis, ou selon quelques-uns, Serimaris parloit comme son fils Ny-nias, qu'on ne les distinguoit pas à la parole; si c'étoit parce que la mere avoit une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix effeminée comme sa mere, qu'il n'ose pas le décider; il vous revelera que Nembrot étoit gaucher, & Sefoftris ambidextre; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appelé Longuemain, parce que les bras luy tomboient jusqu'aux genoux, & non à cause qu'il avoit une main plus longue que l'autre; & il ajoute qu'il y a des Auteurs graves qui affirment que c'étoit la droite; qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche.

¶ Afcagne est Statuaire, Hegion Fondeur, Æschine Foulon, & *Cydias* bel esprit, c'est sa profession; il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande, & des compagnons qui travaillent sous luy: il ne vous scauroit rendre de plus d'un mois les Stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à *Dofithée* qui l'a engagé à faire une Elegie; une Idylle est sur le métier, c'est pour *Crantor* qui le presse & qui luy laisse esperer un riche salaire; prose, vers, que voulez-vous? il réussit également en l'un & en l'autre; demandez-luy des lettres de consolation ou sur une absence, il les entreprendra, prenez-

les toutes faites & entrez dans son magasin, il y a à choisir : il a un amy qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre longtemps à un certain monde, & de le présenter enfin dans les maisons comme homme rare & d'une exquise conversation ; & là ainsi que le Musicien chante & que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis, Cydias après avoir touffé, relevé sa manchette, étendu la main, & ouvert les doigts debite gravement ses pensées quintessenciées & ses raisonnemens sophistiqués : différent de ceux qui convenant de principes, & connoissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentimens, il n'ouvre la bouche que pour contredire ; *il me semble*, dit-il gracieusement, *que c'est tout le contraire de ce que vous dites*, ou *je ne sçaurois être de votre opinion*, ou bien *ç'a été autrefois mon entêtement comme il est le vôtre*, mais... *il y a trois choses*, ajoute-t-il, *à considérer*... & il en ajoûte une quatrième : fade discoureur qui n'a pas mis plutôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit, ou de sa Philosophie, & mettre en œuvre ses rares conceptions : car soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vûë ny le vray ny le faux, ny le raisonnable

ny le ridicule, il évite uniquement de donner dans le sens des autres, & d'être de l'avis de quelqu'un; aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené luy-même pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives & sans réplique. Cydias s'égalé à Lucien & à Seneque¹, se met au dessus de Platon, de Virgile, & de Theocrite; & son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion : uni de goût & d'intérêt avec les contempteurs d'Homere, il attend paisiblement que les hommes détrompez luy préfèrent les Poètes modernes; il se met en ce cas à la tête de ces derniers, & il sçait à qui il adjuge la seconde place; c'est en un mot un composé du pedant & du prétieux, fait pour être admiré de la Bourgeoisie & de la Province, en qui néanmoins on n'apperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de luy-même.

¶ C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique; celui qui ne sçait rien, croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre luy-même; celui qui sçait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit, puisse être ignoré, & parle plus indifferemment.

¶ Les plus grandes choses n'ont besoin que

1. Philosophe, & Poète tragique.

d'être dites simplement, elles se gâtent par l'emphase : il faut dire noblement les plus petites ; elles ne se soutiennent que par l'expression, le ton & la manière.

¶ Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

¶ Il n'y a gueres qu'une naissance honnête, ou qu'une bonne éducation qui rendent les hommes capables de secret.

¶ Toute confiance est dangereuse si elle n'est entière ; il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire, ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance.

¶ Des gens vous promettent le secret, & ils le revelent eux-mêmes, & à leur insçu ; ils ne remuent pas les lèvres & on les entend ; on lit sur leur front & dans leurs yeux, on voit au travers de leur poitrine, ils sont transparens : d'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a été confiée, mais ils parlent & agissent de manière qu'on la découvre de soi-même : enfin quelques-uns méprisent votre secret de quelque conséquence qu'il puisse être : *C'est un mystère, un tel m'en a fait part & m'a défendu de le dire*, & ils le disent.

Toute revelation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

¶ *Nicandre* s'entretient avec *Elise* de la manière douce & complaisante dont il a vécu

avec sa femme, depuis le jour qu'il en fit le choix jusques à sa mort; il a déjà dit qu'il regrette qu'elle ne luy ait pas laissé des enfans, & il le repete : il parle des maisons qu'il a à la ville, & bien-tôt d'une terre qu'il a à la campagne; il calcule le revenu qu'elle luy rapporte, il fait le plan des bâtimens, en décrit la situation, exagere la commodité des appartemens, ainsi que la richesse & la propreté des meubles. Il assure qu'il aime la bonne chere, les équipages : il se plaint que sa femme n'aimoit point assez le jeu & la société. Vous êtes si riche, luy disoit l'un de ses amis, que n'achetez-vous cette charge? pourquoy ne pas faire cette acquisition qui étendrait vôtre domaine? On me croit, ajoûte-t-il, plus de bien que je n'en possède. Il n'oublie pas son extraction & ses alliances; *Monsieur le Surintendant qui est mon cousin; Madame la Chanceliere qui est ma parente*, voilà son style. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ses plus proches, & de ceux même qui sont ses heritiers; ay-je tort, dit-il à Elise? ay-je grand sujet de leur vouloir du bien? & il l'en fait juge. Il insinuë ensuite qu'il a une santé foible & languissante, & il parle de la cave où il doit être enterré. Il est insinuant, flatteur, officieux à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprès de la personne à qui il aspire.

Mais Elise n'a pas le courage d'être riche en l'époufant : on annonce au moment qu'il parle un cavalier, qui de sa seule présence démonte la batterie de l'homme de ville : il se leve déconcerté & chagrin, & va dire ailleurs qu'il veut se remarier.

¶ Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé.





DES BIENS DE FORTUNE.



UN homme fort riche peut manger des entremets, faire peindre ses lambris & ses alcoves, jouir d'un Palais à la campagne, & d'un autre à la ville, avoir un grand équipage, mettre un Duc dans sa famille, & faire de son fils un grand Seigneur; cela est juste & de son ressort : mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contens.

¶ Une grande naissance, ou une grande fortune annonce le mérite & le fait plutôt remarquer.

¶ Ce qui disculpe le fat ambitieux de son ambition, est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de luy trouver un mérite qu'il n'a jamais eu, & aussi grand qu'il croit l'avoir.

¶ A mesure que la faveur & les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en luy le ridicule qu'ils couvroient, & qui y étoit sans que personne s'en apperçût.

¶ Si l'on ne le voyoit de ses yeux, pourroit-on jamais s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou le moins de piéces de monnoye met entre les hommes ?

Ce plus ou ce moins détermine à l'Epée, à la Robe, ou à l'Eglise ; il n'y a presque point d'autre vocation.

¶ Deux Marchands étoient voisins & faisoient le même commerce, qui ont eu dans la suite une fortune toute différente : ils avoient chacun une fille unique, elles ont été nourries ensemble, & ont vécu dans cette familiarité que donnent un même âge & une même condition : l'une des deux pour se tirer d'une extrême misere cherche à se placer, elle entre au service d'une fort grande Dame & l'une des premières de la Cour ; chez sa compagne.

¶ Si le Financier manque son coup, les Courtisans disent de luy, c'est un Bourgeois, un homme de rien, un malotru ; s'il réüffit, ils luy demandent sa fille.

¶ Quelques-uns ont fait dans leur jeunesse l'apprentissage d'un certain métier, pour en exercer un autre & fort différent le reste de leur vie.

¶ Un homme est laid, de petite taille, & a peu d'esprit ; l'on me dit à l'oreille, il a cinquante mille livres de rente : cela le concerne tout seul, & il ne m'en fera jamais ny pis ny mieux ; si je commence à le regarder avec

d'autres yeux, & si je ne suis pas maître de faire autrement, quelle sottise !

¶ Un projet assez vain seroit de vouloir tourner un homme fort fot & fort riche en ridicule ; les rieurs font de son côté.

¶ N** avec un portier rustre, farouche, tirant sur le Suisse ; avec un vestibule & une antichambre, pour peu qu'il y fasse languir quelqu'un & se morfondre : qu'il paroisse enfin avec une mine grave & une démarche mesurée, qu'il écoute un peu & ne reconduise point ; quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs, il fera sentir de luy-même quelque chose qui approche de la considération.

¶ Je vais *Clitiphon* à votre porte, le besoin que j'ay de vous me chasse de mon lit & de ma chambre : plût aux Dieux que je ne fusse ny votre client ny votre fâcheux : vos esclaves me disent que vous êtes enfermé, & que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure entiere : je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué, & ils me disent que vous êtes parti. Que faites - vous , *Clitiphon* , dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de si laborieux qui vous empêche de m'entendre ? vous enfilez quelques memoires, vous collationnez un registre, vous signez, vous paraphez ; je n'avois qu'une chose à vous demander, & vous n'aviez qu'un mot à me répondre, oüy, ou non : voulez-vous être rare, rendez service à

ceux qui dépendent de vous, vous le ferez davantage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir : O homme important & chargé d'affaires, qui à vôtre tour avez besoin de mes offices ! venez dans la solitude de mon cabinet, le Philosophe est accessible, je ne vous remettray point à un autre jour ; vous me trouverez sur les Livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'ame & de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne & de Jupiter, j'admire Dieu dans ses ouvrages, & je cherche par la connoissance de la vérité à regler mon esprit & devenir meilleur ; entrez, toutes les portes vous sont ouvertes, mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant, passez jusqu'à moy sans me faire avertir ; vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent & l'or, si c'est une occasion de vous obliger ; parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous ? faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée ? quelle interruption heureuse pour moy que celle qui vous est utile ! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires est un Ours qu'on ne sçauroit apprivoiser, on ne le voit dans sa loge qu'avec peine, que dis-je, on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore, & bien-tôt on ne le voit plus : l'homme de lettres au contraire est trivial comme une

borne au coin des places ; il est vû de tous, & à toute heure, & en tous états, à table, au lit, nud, habillé, sain ou malade ; il ne peut être important, & il ne le veut point être.

¶ N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses ; ils les ont à titre onereux, & qui ne nous accommoderoit point : ils ont mis leur repos, leur fanté, leur honneur & leur conscience pour les avoir ; cela est trop cher, & il n'y a rien à gagner à un tel marché.

¶ Les P. T. S. nous font sentir toutes les passions l'une après l'autre : l'on commence par le mépris à cause de leur obscurité ; on les envie ensuite, on les hait, on les craint, on les estime quelquefois, & on les respecte ; l'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion.

¶ *Sofie* de la livrée a passé par une petite recette à une sousferme ; & par les concussions, la violence & l'abus qu'il a fait de ses *pouvoirs*, il s'est enfin sur les ruines de plusieurs familles élevé à quelque grade ; devenu noble par une charge, il ne luy manquoit que d'être homme de bien : une place de Marguillier a fait ce prodige.

¶ *Arfure* cheminoit seule & à pied vers le grand Portique de Saint**, entendoit de loin le Sermon d'un Carme ou d'un Docteur qu'elle ne voyoit qu'obliquement, & dont elle perdoit bien des paroles ; sa vertu étoit obscure, & sa

de tous.
table.
l ne pe
t être.
gens les
onere
t : ils
onneur
est tr
mar
outes
omme
rite.
aint.
te : l
la oc

: pe
onc
de l
pl
ev
qu
e d

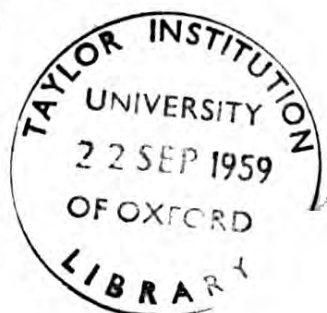
s
ont
lle
oc

deyotion connuë comme sa personne : son mary est entré dans le *huitième denier* ; quelle monstrueuse fortune en moins de six années ! Elle n'arrive à l'Eglise que dans un char, on luy porte une lourde queuë, l'Orateur s'interrompt pendant qu'elle se place, elle le voit de front, n'en perd pas une seule parole ny le moindre geste ; il y a une brigue entre les Prêtres pour la confesser, tous veulent l'absoudre, & le Curé l'emporte.

¶ L'on porte *Cresus* au Cimetiere : de toutes ses immenses richesses que le vol & la concussion luy avoient acquises, & qu'il a épuisées par le luxe & par la bonne chere, il ne luy est pas demeuré de quoy se faire enterrer ; il est mort insolvable, sans biens, & ainsi privé de tous les secours : l'on n'a vû chez luy ny *Julep*, ny *Cordiaux*, ny *Medecins*, ny le moindre Docteur qui l'ait assuré de son salut.

¶ *Champagne* au sortir d'un long dîner qui luy enfle l'estomac, & dans les douces fumées d'un vin d'*Avenay* ou de *Sillery* signe un ordre qu'on luy presente, qui ôteroit le pain à toute une Province si l'on n'y remedioit ; il est excusable, quel moyen de comprendre dans la premiere heure de la digestion qu'on puisse quelque part mourir de faim !

¶ *Sylvain* de ses deniers a acquis de la naissance & un autre nom ; il est Seigneur de



la Paroisse où ses ayeuls payoient la taille : il n'auroit pû autrefois entrer Page chez *Cleobule*, & il est son gendre.

¶ *Dorus* passe en litiere par la voye *Appienne*, précédé de ses affranchis & de ses esclaves qui détournent le peuple, & font faire place, il ne luy manque que des licteurs; il entre à *Rome* avec ce cortege, où il semble triompher de la bassesse & de la pauvreté de son pere *Sanga*.

¶ On ne peut mieux user de sa fortune que fait *Periandre*, elle luy donne du rang, du credit, de l'autorité; déjà on ne le prie plus d'accorder son amitié, on implore sa protection : il a commencé par dire de soy-même, *un homme de ma sorte*, il passe à dire, *un homme de ma qualité*, il se donne pour tel, & il n'y a personne de ceux à qui il prête de l'argent, ou qu'il reçoit à sa table, qui est délicate, qui veuille s'y opposer : sa demeure est superbe, un dorique regne dans tous ses dehors, ce n'est pas une porte, c'est un portique; est-ce la maison d'un particulier, est-ce un Temple? le peuple s'y trompe : il est le Seigneur dominant de tout le quartier; c'est luy que l'on envie & dont on voudroit voir la chute, c'est luy dont la femme par son collier de perles s'est fait des ennemies de toutes les Dames du voisinage : tout se fôutient dans cet homme, rien encore ne se dément dans

cette grandeur qu'il a acquise, dont il ne doit rien, qu'il a payée. Que son pere si vieux & si caduc n'est-il mort il y a vingt ans & avant qu'il se fît dans le monde aucune mention de Periandre ! comment pourra-t-il soutenir ces odieuses pancartes ¹ qui déchiffrent les conditions, & qui souvent font rougir la veuve & les heritiers ? les supprimera-t-il aux yeux de toute une ville jalouse, maligne, clairvoyante, & aux dépens de mille gens qui veulent absolument aller tenir leur rang à des obseques ? veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son pere un *Noble homme*, & peut-être un *Honorable homme* ? luy qui est *Messire*.

¶ Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déjà forts & avancez que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voyent placez dans de beaux endroits où ils ne les ont point vû croître, & qui ne connoissent ny leurs commencemens, ny leurs progrès.

¶ Si certains morts revenoient au monde, & s'ils voyoient leurs grands Noms portez, & leurs Terres les mieux titrées, avec leurs Châteaux & leurs maisons antiques possédées par des gens dont les peres étoient peut-être leurs metayers ; quelle opinion pourroient-ils avoir de nôtre siècle.

1. Billets d'enterremens.

¶ Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes, en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissemens & les autres biens, que la dispensation qu'il en fait, & le genre d'hommes qui en font le mieux pourvûs.

¶ Si vous entrez dans les cuisines, où l'on voit réduit en art & en methode, le secret de flater vôtre goût & de vous faire manger au delà du nécessaire ; si vous examinez en détail tous les apprêts des viandes qui doivent composer le festin que l'on vous prepare ; si vous regardez par quelles mains elles passent, & toutes les formes differentes qu'elles prennent avant de devenir un mets exquis, & d'arriver à cette propreté & à cette élégance qui charment vos yeux, vous font hesiter sur le choix & prendre le parti d'essayer de tout ; si vous voyez tout le repas ailleurs que sur une table bien servie, quelles saletez, quel dégoût ! Si vous allez derriere un Theatre, & si vous nombrez les poids, les rouës, les cordages qui font les vols & les machines ; si vous confiderez combien de gens entrent dans l'execution de ces mouvemens, quelle force de bras, & quelle extension de nerfs ils y employent, vous direz ; font-ce là les principes & les ressorts de ce spectacle si beau, si naturel, qui paroît animé & agir de soy-même ? vous vous récrierez, quels efforts, quelle violence ! de

même n'approfondissez pas la fortune des Partisans.

¶ Ce garçon si frais, si fleuri, & d'une si belle santé est Seigneur d'une Abbaye & de dix autres Benefices ; tous ensemble luy rapportent six vingt mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en medailles d'or. Il y a ailleurs six vingt familles indigentes qui ne se chauffent point pendant l'hyver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, & qui souvent manquent de pain ; leur pauvreté est extrême & honteuse : quel partage ! Et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir ?

¶ *Chryfippe* homme nouveau & le premier noble de sa race, aspirait il y a trente années à se voir un jour deux mil livres de rente pour tout bien, c'étoit là le comble de ses souhaits & sa plus haute ambition, il l'a dit ainsi, & on s'en souvient : il arrive je ne sçay par quels chemins jusques à donner en revenu à l'une de ses filles pour sa dot, ce qu'il desiroit luy-même d'avoir en fond pour toute fortune pendant sa vie ; une pareille somme est comptée dans ses coffres pour chacun de ses autres enfans qu'il doit pourvoir, & il a un grand nombre d'enfans ; ce n'est qu'en avancement d'hoirie, il y a d'autres biens à esperer après sa mort : il vit encore, quoyqu'assez avancé en âge, & il use le reste de ses jours à travailler pour s'enrichir.

¶ Laissez faire *Ergaste*, & il exigera un droit de tous ceux qui boivent de l'eau de la riviere, ou qui marchent sur la terre ferme : il sçait convertir en or jusques aux roseaux, aux joncs, & à l'ortie : il écoute tous les avis, & propose tous ceux qu'il a écoutez. Le Prince ne donne aux autres qu'aux dépens d'*Ergaste*, & ne leur fait de graces que celles qui luy étoient dûës; c'est une faim infatiable d'avoir & de posséder : il trafiqueroit des arts & des sciences, & mettroit en parti jusques à l'harmonie; il faudroit, s'il en étoit crû, que le peuple, pour avoir le plaisir de le voir riche, de luy voir une meute & une écurie, pût perdre le souvenir de la musique d'*Orphée*, & se contenter de la fienne.

¶ Ne traitez pas avec *Criton*, il n'est touché que de ses seuls avantages; le piege est tout dressé à ceux à qui sa charge, sa terre, ou ce qu'il possède, feront envie; il vous imposera des conditions extravagantes; il n'y a nul ménagement & nulle composition à attendre d'un homme si plein de ses interêts, & si ennemi des vôtres : il luy faut une duppe.

¶ *Brontin*, dit le peuple, fait des retraites, & s'enferme huit jours avec des Saints; ils ont leurs meditations, & il a les siennes.

¶ Le peuple souvent a le plaisir de la tragedie; il voit perir sur le theatre du monde les personnages les plus odieux, qui ont fait

le plus de mal dans diverses scènes, & qu'il a le plus haïs.

¶ Si l'on partage la vie des P. T. S. en deux portions égales; la première vive & agissante est toute occupée à vouloir affliger le peuple, & la seconde voisine de la mort à se deceler & à se ruiner les uns les autres.

¶ Cet homme qui a fait la fortune de plusieurs, qui a fait la vôtre, n'a pû soutenir la sienne, ny assurer avant sa mort celle de sa femme & de ses enfans : ils vivent cachez & malheureux : quelque bien instruit que vous foyez de la misere de leur condition, vous ne pensez pas à l'adoucir, vous ne le pouvez pas en effet, vous tenez table, vous bâtissez; mais vous conservez par reconnoissance le portrait de votre bien-facteur, qui a passé à la verité du cabinet à l'antichambre, quels égards! il pouvoit aller au garde-meuble.

¶ Il y a une dureté de complexion; il y en a une autre de condition & d'état; l'on tire de celle-cy comme de la première de quoy s'endurcir sur la misere des autres, diray-je même, de quoy ne pas plaindre les malheurs de sa famille : un bon Financier ne pleure ny ses amis, ny sa femme, ny ses enfans.

¶ Fuyez, retirez-vous; vous n'êtes pas assez loin : je suis, dites-vous, sous l'autre tropique : passez sous le pole, & dans l'autre hemisphere; montez aux étoiles si vous le pouvez :

m'y voilà : fort bien, vous êtes en seureté : je découvre sur la terre un homme avide, infatiable, inexorable, qui veut aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin & à sa rencontre, & quoy qu'il en puisse coûter aux autres, pourvoir à luy seul, grossir sa fortune, & regorger de bien.

¶ Faire fortune est une si belle phrase, & qui dit une si bonne chose, qu'elle est d'un usage universel : on la reconnoît dans toutes les langues, elle plaît aux Etrangers & aux Barbares, elle regne à la Cour & à la Ville, elle a percé les Cloîtres & franchi les murs des Abbayes de l'un & de l'autre sexe; il n'y a point de lieux sacrez où elle n'ait pénétré, point de desert ny de solitude où elle soit inconnue.

¶ A force de faire de nouveaux contrats, ou de sentir son argent grossir dans ses coffres, on se croit enfin une bonne tête, & presque capable de gouverner.

¶ Il faut une forte d'esprit pour faire fortune, & sur tout une grande fortune : ce n'est ny le bon ny le bel esprit, ny le grand ny le sublime, ny le fort, ny le délicat; je ne sçay précisément lequel c'est, & j'attends que quelqu'un veuille m'en instruire.

Il faut moins d'esprit que d'habitude ou d'expérience pour faire sa fortune; l'on y songe trop tard, & quand enfin l'on s'en avise, l'on

commence par des fautes que l'on n'a pas toujours le loisir de réparer : de là vient peut-être que les fortunes sont si rares.

Un homme d'un petit génie peut vouloir s'avancer : il néglige tout, il ne pense du matin au soir, il ne rêve la nuit qu'à une seule chose, qui est de s'avancer : il a commencé de bonne heure & dès son adolescence à se mettre dans les voyes de la fortune ; s'il trouve une barrière de front qui ferme son passage, il biaise naturellement, & va à droit ou à gauche selon qu'il y voit de jour & d'apparence, & si de nouveaux obstacles l'arrêtent, il rentre dans le sentier qu'il avoit quitté ; il est déterminé par la nature des difficultés, tantôt à les surmonter, tantôt à les éviter, ou à prendre d'autres mesures ; son intérêt, l'usage, les conjonctures le dirigent. Faut-il de si grands talens & une si bonne tête à un voyageur pour suivre d'abord le grand chemin, & s'il est plein & embarrassé, prendre la terre & aller à travers champs, puis regagner sa première route, la continuer, arriver à son terme ? Faut-il tant d'esprit pour aller à ses fins ? Est-ce donc un prodige qu'un sot, riche & accredité ?

Il y a même des stupides, & j'ose dire des imbecilles qui se placent en de beaux postes, & qui savent mourir dans l'opulence, sans qu'on les doive soupçonner en nulle manière d'y avoir contribué de leur travail ou de la

moindre industrie : quelqu'un les a conduits à la source d'un fleuve, ou bien le hazard seul les y a fait rencontrer : on leur a dit, voulez-vous de l'eau ? puisiez ; & ils ont puisé.

¶ Quand on est jeune, souvent on est pauvre ; ou l'on n'a pas encore fait d'acquisitions ou les successions ne sont pas échûës : l'on devient riche & vieux en même temps ; tant il est rare que les hommes puissent réunir tous leurs avantages ; & si cela arrive à quelques-uns, il n'y a pas de quoy leur porter envie ; ils ont assez à perdre par la mort, pour mériter d'être plaints.

¶ Il faut avoir trente ans pour songer à sa fortune, elle n'est pas faite à cinquante ; l'on bâtit dans sa vieillesse, & l'on meurt quand on en est aux peintres & aux vitriers.

¶ Quel est le fruit d'une grande fortune, si ce n'est de jouir de la vanité, de l'industrie, du travail, & de la dépense de ceux qui sont venus avant nous ; & de travailler nous-mêmes, de planter, de bâtir, d'acquérir pour la postérité ?

¶ L'on ouvre & l'on étale tous les matins pour tromper son monde ; & l'on ferme le soir après avoir trompé tout le jour.

¶ Le Marchand fait des montres pour donner de sa marchandise ce qu'il y a de pire ; il a le catis & les faux jours afin d'en cacher les défauts & qu'elle paroisse bonne ; il la surfait

pour la vendre plus cher qu'elle ne vaut; il a des marques fausses & myfterieuses, afin qu'on croye n'en donner que son prix; un mauvais aunage pour en livrer le moins qu'il se peut; & il a un trebuchet, afin que celui à qui il l'a livrée la luy paye en or qui soit de poids.

¶ Dans toutes les conditions, le pauvre est bien proche de l'homme de bien, & l'opulent n'est gueres éloigné de la friponerie; le sçavoir faire & l'habileté ne menent pas jusques aux énormes richesses.

L'on peut s'enrichir dans quelque art, ou dans quelque commerce que ce soit, par l'ostentation d'une certaine probité.

¶ De tous les moyens de faire sa fortune, le plus court & le meilleur est de mettre les gens à voir clairement leurs interêts à vous faire du bien.

¶ Les hommes pressés par les besoins de la vie, & quelquefois par le desir du gain ou de la gloire, cultivent des talens profanes, ou s'engagent dans des professions équivoques, & dont ils se cachent long-temps à eux-mêmes le peril & les consequences; ils les quittent ensuite par une devotion discrete qui ne leur vient jamais qu'après qu'ils ont fait leur recolte, & qu'ils jouissent d'une fortune bien établie.

Il y a des miseres sur la terre qui saisissent le cœur; il manque à quelques-uns jusqu'aux

alimens, ils redoutent l'hyver, ils apprehendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits precoces ; l'on force la terre & les faisons pour fournir à sa délicatesse : de simples Bourgeois, seulement à cause qu'ils étoient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles : tienne qui voudra contre de si grandes extremitez ; je ne veux être, si je le puis, ny malheureux, ny heureux : je me jette & me refugie dans la mediocrité.

¶ On sçait que les pauvres sont chagrins de ce que tout leur manque, & que personne ne les soulage ; mais s'il est vray que les riches soient coleres, c'est de ce que la moindre chose puisse leur manquer, ou que quelqu'un veuille leur resister.

¶ Celuy-là est riche, qui reçoit plus qu'il ne consomme ; celuy-là est pauvre dont la dépense excède la recette.

Tel avec deux millions de rente peut être pauvre chaque année de cinq cens mil livres.

Il n'y a rien qui se soûtienne plus long-temps qu'une mediocre fortune ; il n'y a rien dont on voye mieux la fin que d'une grande fortune.

L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses.

S'il est vray que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage.

S'il est vray que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on desire; l'ambitieux & l'avare languissent dans une extrême pauvreté.

¶ Les passions tyrannisent l'homme, & l'ambition suspend en luy les autres passions, & luy donne pour un temps les apparences de toutes les vertus : ce *Triphon* qui a tous les vices, je l'ay crû, sobre, chaste, liberal, humble, & même devot : je le croirois encore, s'il n'eût enfin fait sa fortune.

¶ L'on ne se rend point sur le desir de posséder & de s'agrandir; la bile gagne, & la mort approche, qu'avec un visage flétri, & des jambes déjà foibles l'on dit, *ma fortune, mon établissement.*

¶ Il n'y a au monde que deux manieres de s'élever, ou par sa propre industrie, ou par l'imbecillité des autres.

¶ Les traits découvrent la complexion & les mœurs; mais la mine désigne les biens de fortune; le plus ou le moins de mille livres de rente se trouve écrit sur les visages.

¶ *Chryfante* homme opulent & impertinent ne veut pas être vû avec *Eugene* qui est homme de mérite, mais pauvre; il croiroit en être déshonoré. *Eugene* est pour *Chryfante*, dans les mêmes dispositions : ils ne courent pas risque de se heurter.

¶ Quand je vois de certaines gens qui me

prévenoient autrefois par leurs civilitez, attendre au contraire que je les saluë, & en être avec moy sur le plus ou sur le moins, je dis en moy-même, fort bien, j'en suis ravy, tant mieux pour eux; vous verrez que cet homme-cy est mieux logé, mieux meublé & mieux nourry qu'à l'ordinaire, qu'il fera entré depuis quelques mois dans quelque affaire, où il aura déjà fait un gain raisonnable : Dieu veuille qu'il en vienne dans peu de temps jusqu'à me mépriser.

¶ Si les pensées, les livres & leurs auteurs dépendoient des riches & de ceux qui ont fait une belle fortune, quelle proscription ! Il n'y auroit plus de rappel : quel ton, quel ascendant ne prennent-ils pas, sur les sçavans; quelle majesté n'observent-ils pas à l'égard de ces hommes *chetifs*, que leur mérite n'a ny placez ny enrichis, & qui en sont encore à penser & à écrire judicieusement : il faut l'avoüer, le present est pour les riches, & l'avenir pour les vertueux & les habiles. HOMERE est encore, & sera toujours : les Receveurs de droits, les Publicains ne sont plus, ont-ils été ? Leur patrie, leurs noms sont-ils connus ? y a-t-il eu dans la Grece des Partisans ? que sont devenus ces importans personnages qui méprisoient Homere, qui ne songeoient dans la place qu'à l'éviter, qui ne luy rendoient pas le salut, ou qui le saluoient par son nom,

qui ne daignoient pas l'associer à leur table ; qui le regardoient comme un homme qui n'étoit pas riche, & qui faisoit un livre, que deviendront les *Fauconnets* ? iront-ils aussi loin dans la posterité que DESCARTES né François & mort en Suede ?

¶ Du même fond d'orgueil dont l'on s'éleve fierement au dessus de ses inferieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au dessus de soy : c'est le propre de ce vice, qui n'est fondé ny sur le merite personnel, ny sur la vertu ; mais sur les richesses, les postes, le credit, & sur de vaines sciences, de nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous de cette espece de biens, & à estimer trop ceux qui en ont une mesure qui excède la nôtre.

¶ Il y a des ames sales paîtries de bouë & d'ordure, éprises du gain & de l'interêt, comme les belles ames le sont de la gloire & de la vertu ; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre ; curieuses & avides du denier dix, uniquement occupées de leurs debiteurs, toujours inquietes sur le rabais, ou sur le décri des monnoyes, enfoncées, & comme abîmées dans les contrats, les titres & les parchemins. De telles gens ne sont ny parens, ny amis, ny citoyens, ny Chrétiens, ny peut-être des hommes : ils ont de l'argent.

¶ Commençons par excepter ces ames nobles & courageuses, s'il en reste encore sur la terre, secourables, ingénieuses à faire du bien, que nuls besoins, nulle disproportion, nuls artifices ne peuvent separer de ceux qu'ils se font une fois choisis pour amis ; & après cette précaution, disons hardiment une chose triste & douloureuse à imaginer : il n'y a personne au monde si bien liée avec nous de société & de bienveillance, qui nous aime, qui nous goûte, qui nous fait mille offres de services, & qui nous sert quelquefois ; qui n'ait en soy par l'attachement à son intérêt des dispositions très-proches à rompre avec nous, & à devenir nôtre ennemy.

¶ Pendant qu'*Oronte* augmente avec ses années son fond & ses revenus, une fille naît dans quelque famille, s'éleve, croît, s'embellit, & entre dans sa seizième année : il se fait prier à cinquante ans pour l'épouser, jeune, belle, spirituelle : cet homme sans naissance, sans esprit, & sans le moindre mérite est préféré à tous ses rivaux.

¶ Le mariage qui devrait être à l'homme une source de tous les biens, luy est souvent par la disposition de sa fortune un lourd fardeau sous lequel il succombe : c'est alors qu'une femme & des enfans font une violente tentation à la fraude, au mensonge, & aux gains illicites ; il se trouve entre la

friponerie & l'indigence, étrange situation!

Epoufer une veuve en bon François signifie faire sa fortune : il n'opere pas toujours ce qu'il signifie.

¶ Celuy qui n'a de partage avec ses freres que pour vivre à l'aïse bon Praticien, veut être Officier; le simple Officier se fait Magistrat; & le Magistrat veut presider; & ainsi de toutes les conditions, où les hommes languissent ferrez & indigens, après avoir tenté au delà de leur fortune, & forcé, pour ainsi dire, leur destinée; incapables tout à la fois de ne pas vouloir être riches, & de demeurer riches.

¶ Dîne bien, *Clearque*, soupe le soir, mets du bois au feu, achete un manteau, tapisse ta chambre, tu n'aimes point ton heritier, tu ne le connois point, tu n'en as point.

¶ Jeune on conserve pour sa vieilleffe : vieux on épargne pour la mort. L'heritier prodigue paye de superbes funerailles, & devore le reste.

¶ L'avare dépense plus mort en un seul jour, qu'il ne faisoit vivant en dix années; & son heritier plus en dix mois, qu'il n'a sçû faire luy-même en toute sa vie.

¶ Ce que l'on prodigue on l'ôte à son heritier : ce que l'on épargne fordidement, on se l'ôte à soy-même. Le milieu est justice pour soy & pour les autres.

¶ Les enfans peut-être seroient plus chers

à leurs peres; & reciproquement les peres à leurs enfans, fans le titre d'heritiers.

¶ Trifte condition de l'homme, & qui dégoûte de la vie : il faut fuer, veiller, fléchir, dépendre pour avoir un peu de fortune; ou la devoir à l'agonie de nos proches : celuy qui s'empêche de fouhaiter que fon pere y paffe bien-tôt, eft homme de bien.

¶ Le caractère de celuy qui veut heriter de quelqu'un, rentre dans celuy du complaisant, nous ne fommes point mieux flattez, mieux obéis, plus fuivis, plus entourez, plus cultivez, plus ménagez, plus careffez de perfonne pendant nôtre vie, que de celuy qui croit gagner à nôtre mort, & qui defire qu'elle arrive.

¶ Tous les hommes par les postes differens, par les titres & par les fuccelfions fe regardent comme heritiers les uns des autres, & cultivent par cet interêt pendant tout le cours de leur vie un defir fecret & enveloppé de la mort d'autruy; le plus heureux dans chaque condition, eft celuy qui a plus de chofes à perdre par fa mort & à laiffer à fon fuccelfeur.

¶ L'on dit du jeu qu'il égale les conditions; mais elles fe trouvent quelquefois fi étrangement difproportionnées, & il y a entre telle & telle condition un abîme d'intervalle fi immense & fi profond, que les yeux fouffrent de voir de telles extremités fe rapprocher : c'eft

comme une musique qui détonne ;] ce font comme des couleurs mal assorties ; comme des paroles qui jurent & qui offensent l'oreille ; comme de ces bruits ou de ces sons qui font fremir : c'est en un mot un renversement de toutes les bienfaisances. Si l'on m'oppose que c'est la pratique de tout l'Occident, je réponds que c'est peut-être aussi l'une de ces choses qui nous rendent barbares à l'autre partie du monde, & que les Orientaux qui viennent jusqu'à nous remportent sur leurs tablettes : je ne doute pas même que cet excès de familiarité ne les rebute davantage que nous ne sommes blessés de leur *Zombaye*¹ & de leurs autres profernations.

¶ Une tenuë d'Etats, ou les Chambres assemblées pour une affaire tres-capitale, n'offrent point aux yeux rien de si grave & de si sérieux, qu'une table de gens qui jouent un grand jeu ; une triste severité regne sur leurs visages ; implacables l'un pour l'autre & irreconciliables ennemis pendant que la seance dure, ils ne reconnoissent plus ny liaisons, ny alliance, ny naissance, ny distinctions : le hazard seul, aveugle & farouche divinité, préside au cercle & y décide souverainement ; ils l'honorent tous par un silence profond, & par une attention dont ils font par tout ailleurs fort

1. V. les Relations du Royaume de Siam.

incapables : toutes les passions comme suspenduës cedent à une seule; le Courtifan alors n'est ny doux, ny flatteur, ny complaisant, ny même devot.

¶ L'on ne reconnoît plus en ceux que le jeu & le gain ont illustrez, la moindre trace de leur première condition : ils perdent de vûë leurs égaux, & atteignent les plus grands Seigneurs. Il est vray que la fortune du dé, ou du lansquenet les remet souvent où elle les a pris.

¶ Je ne m'étonne pas qu'il y ait des brelans publics, comme autant de pièges tendus à l'avarice des hommes, comme des gouffres où l'argent des particuliers tombe & se précipite sans retour, comme d'affreux écüeils où les jouëurs viennent se briser & se perdre; qu'il parte de ces lieux des émiffaires pour sçavoir à heure marquée qui a descendu à terre avec un argent frais d'une nouvelle prise, qui a gagné un procès d'où on luy a compté une grosse somme, qui a receu un don, qui a fait au jeu un gain considérable; quel fils de famille vient de recüeillir une riche succession, ou quel commis imprudent veut hazarder sur une carte les deniers de sa quaiße : c'est un sale & indigne métier, il est vray, que de tromper, mais c'est un métier, qui est ancien, connu, pratiqué de tout temps par ce genre d'hommes que j'appelle des brelandiers; l'enseigne

est à leur porte, on y liroit presque, *Icy l'on trompe de bonne foy*; car se voudroient-ils donner pour irréprochables? Qui ne sçait pas qu'entrer & perdre dans ces maisons est une même chose; qu'ils trouvent donc sous leur main autant de duppes qu'il en faut pour leur subsistance, c'est ce qui me passe.

¶ Mille gens se ruinent au jeu, & vous disent froidement qu'ils ne sçauroient se passer de jouer : quelle excuse! y a-t-il une passion, quelque violente ou honteuse qu'elle soit, qui ne pût tenir ce même langage? seroit-on reçu à dire qu'on ne peut se passer de voler, d'affaffiner, de se précipiter? Un jeu effroyable, continuel, sans retenue, sans bornes; où l'on n'a en vûë que la ruine totale de son adversaire, où l'on est transporté du desir du gain, desespéré sur la perte, consumé par l'avarice, où l'on expose sur une carte ou à la fortune du dé, la sienne propre, celle de sa femme, & de ses enfans, est-ce une chose qui soit permise ou dont l'on doive se passer? ne faut-il pas quelquefois se faire une plus grande violence, lorsque poussé par le jeu jusques à une déroute universelle, il faut même que l'on se passe d'habits & de nourriture, & de les fournir à sa famille.

Je ne permets à personne d'être fripon; mais je permets à un fripon de jouer un grand jeu : je le défends à un honnête homme; c'est

une trop grande puerilité que de s'exposer à une grande perte.

¶ Il n'y a qu'une affliction qui dure, qui est celle qui vient de la perte de biens, le temps qui adoucit toutes les autres aigrit celle-cy; nous sentons à tous momens pendant le cours de nôtre vie, où le bien que nous avons perdu, nous manque.

¶ Il fait bon avec celuy qui ne se sert pas de son bien à marier ses filles, à payer ses dettes, ou à faire des contrats, pourvû que l'on ne soit ny ses enfans, ny sa femme.

¶ Ny les troubles, *Zenobie*, qui agitent vôtre empire, ny la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du Roy vôtre époux, ne diminuënt rien de vôtre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice, l'air y est sain & temperé, la situation en est riante, un bois sacré l'ombrage du côté du couchant, les Dieux de Syrie qui habitent quelquefois la terre n'y auroient pû choisir une plus belle demeure; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent & qui coupent, qui vont & qui viennent, qui roulent ou qui charient le bois du Liban, l'airain & le porphire; les gruës & les machines gemissent dans l'air, & font esperer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir à leur retour en leurs foyers ce Palais

achevé, & dans cette splendeur où vous desirez de le porter, avant de l'habiter vous & les Princes vos enfans. N'y épargnez rien, grande Reine; employez-y l'or & tout l'art des plus excellens ouvriers, que les Phidias & les Zeuxis de votre siècle déployent toute leur science sur vos plafonds & sur vos lambris; tracez-y de vastes & de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paroissent pas faits de la main des hommes; épuisez vos trésors & votre industrie sur ce ouvrage incomparable; & après que vous y aurez mis, Zenobie, la dernière main, quelqu'un de ces pasteurs qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les peages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptans cette Royale maison pour l'embellir, & la rendre plus digne de luy, & de sa fortune.

¶ Ce Palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux vous enchantent, & vous font récrier d'une première vue sur une maison si délicieuse, & sur l'extrême bonheur du maître qui la possède; il n'est plus, il n'en a pas joui si agréablement ny si tranquillement que vous; il n'y a jamais eu un jour serein, ny une nuit tranquille; il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit, ses créanciers l'en ont chassé, il a tourné la tête, & il l'a regardée de loin une dernière fois; & il est mort de saisissement.

¶ L'on ne ſçauroit s'empêcher de voir dans certaines familles ce qu'on appelle les caprices du hazard ou les jeux de la fortune : il y a cent ans qu'on ne parloit point de ces familles, qu'elles n'étoient point ; le Ciel tout d'un coup s'ouvre en leur faveur ; les biens, les honneurs, les dignitez fondent ſur elles à plufieurs reprises ; elles nagent dans la proſperité : *Eumolpe* l'un de ces hommes qui n'ont point de grands-peres, a eu un pere du moins qui s'étoit élevé ſi haut, que tout ce qu'il a pû fouhaiter pendant le cours d'une longue vie, ç'a été de l'atteindre, & il l'a atteint ; étoit-ce dans ces deux perſonnages éminence d'eſprit, profonde capacité, étoit-ce les conjonctures ? La fortune enfin ne leur rit plus, elle ſe jouë ailleurs, & traite leur poſterité comme leurs ancêtres.

¶ La cauſe la plus immediate de la ruine & de la dérouté des perſonnes des deux conditions, de la robe & de l'épée, eſt que l'état ſeu, & non le bien, regle la dépenſe.

¶ Si vous n'avez rien oublié pour vôtre fortune, quel travail ! Si vous avez négligé la moindre choſe, quel repentir !

¶ *Giton* a le teint frais, le viſage plein & les jouës pendantes, l'œil fixe & affuré, les épau-les larges, l'eſtomac haut, la démarche ferme & délibérée ; il parle avec confiance, il fait repeter celui qui l'entretient, & il ne goûte

que médiocrement tout ce qu'il luy dit : il déploye un ample mouchoir & se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, & il étternuë fort haut ; il dort le jour, il dort la nuit, & profondément, il ronfle en compagnie. Il occupe à table & à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux, il s'arrête & l'on s'arrête, il continuë de marcher & l'on marche, tous se reglent sur luy ; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il debite. S'il s'affied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteüil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite & découvrir son front par fierté & par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colere, libertin, politique, mysterieux sur les affaires du temps ; il se croit des talens & de l'esprit : il est riche.

Phedon a les yeux creux, le teint échaufé, le corps sec & le visage maigre : il dort peu & d'un sommeil fort léger ; il est abstrait, rêveur, & il a avec de l'esprit l'air d'un stupide ; il oublie de dire ce qu'il sçait, ou de parler d'évenemens qui luy sont connus ; & s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser

à ceux à qui il parle, il conte brièvement, mais froidement, il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire : il applaudit, il sourit à ce que les autres luy disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services ; il est complaisant, flateur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur, il est superstitieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement & légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, & il n'ose les lever sur ceux qui passent : il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, & il se retire si on le regarde : il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place, il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu, il se replie & se renferme dans son manteau, il n'y a point de rues ny de galleries si embarrassées & si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, & de se couler sans être appercû. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siege, il parle bas dans la conversation, & il articule mal ; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siecle, médiocrement prévenu des Ministres & du ministere. Il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il touffe, il se mouche sous son chapeau, il crache presque

sur foy, & il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela luy arrive, c'est à l'insçû de la compagnie, il n'en coûte à personne ny salut ny compliment : il est pauvre.





DE LA VILLE.



'ON se donne à Paris sans se parler comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les foirs, au Cours ou aux Tuilleries, pour se regarder au visage & se desapprouver les uns les autres.

L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point, & dont l'on se mocque.

L'on s'attend au passage reciproquement dans une promenade publique, l'on y passe en revûë l'un devant l'autre; carosse, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échape aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé; & selon le plus ou le moins de l'équipage, ou l'on respecte les personnes, ou on les dédaigne.

¶ Tout le monde connoît cette longue levée qui borne & qui resserre le lit de la Seine, du côté où elle entre à Paris avec la Marne qu'elle vient de recevoir; les hommes s'y baignent au pied pendant les chaleurs de la

canicule, on les voit de fort près se jeter dans l'eau, on les en voit sortir, c'est un amusement : quand cette saison n'est pas venuë, les femmes de la ville ne s'y promettent pas encore; & quand elle est passée, elles ne s'y promettent plus.

¶ Dans ces lieux d'un concours general, où les femmes se rassemblent pour montrer une belle étoffe, & pour recueillir le fruit de leur toilette, on ne se promene pas avec une compagne par la necessité de la conversation; on se joint ensemble pour se rassurer sur le theatre, s'appriivoiser avec le public, & se raffermir contre la critique : c'est là précisément qu'on se parle sans se rien dire; ou plutôt qu'on parle pour les passans, pour ceux même en faveur de qui l'on hausse sa voix, l'on gesticule & l'on badine, l'on panche negligemment la tête, l'on passe & l'on repasse.

¶ La Ville est partagée en diverses societies, qui sont comme autant de petites republiques, qui ont leurs loix, leurs usages, leur jargon & leurs mots pour rire : tant que cet assemblage est dans sa force, & que l'entêtement subsiste, l'on ne trouve rien de bien dit ou de bien fait, que ce qui part des siens, & l'on est incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs; cela va jusques au mépris pour les gens qui ne sont pas initiés dans leurs mysteres. L'homme du monde d'un meilleur esprit que

le hazard a porté au milieu d'eux, leur est étranger : il se trouve là comme dans un pais lointain, dont il ne connoît ny les routes, ny la langue, ny les mœurs, ny la coûtume; il voit un peuple qui cause, bourdonne, parle à l'oreille, éclate de rire, & qui retombe ensuite dans un morne silence; il y perd son maintien, ne trouve pas où placer un seul mot, & n'a pas même de quoy écouter. Il ne manque jamais là un mauvais plaisant qui domine, & qui est comme le heros de la société; celui-cy s'est chargé de la joye des autres, & fait toujours rire avant que d'avoir parlé. Si quelquefois une femme survient qui n'est point de leurs plaisirs, la bande joyeuse ne peut comprendre qu'elle ne sçache point rire des choses qu'elle n'entend point, & paroisse insensible à des fadaïses qu'ils n'entendent eux-mêmes que parce qu'ils les ont faites; ils ne luy pardonnent ny son ton de voix, ny son silence, ny sa taille, ny son visage, ny son habillement, ny son entrée, ny la maniere dont elle est sortie. Deux années cependant ne passent point sur une même *cotterie*; il y a toujours dès la première année des semences de division pour rompre dans celle qui doit suivre : l'interêt de la beauté, les incidens du jeu, l'extravagance des repas, qui modestes au commencement dégènerent bien-tôt en pyramides de viandes & en banquets somptueux, dérangent

la République, & luy portent enfin le coup mortel : il n'est en fort peu de temps non plus parlé de cette nation que des mouches de l'année passée.

¶ Il y a dans la ville la grande & la petite robe ; & la première se vange sur l'autre des dédains de la Cour, & des petites humiliations qu'elle y effuye ; de sçavoir quels sont leurs limites, où la grande finit, & où la petite commence, ce n'est pas une chose facile : il se trouve même un corps considérable qui refuse d'être du second ordre, & à qui l'on conteste le premier ; il ne se rend pas néanmoins, il cherche au contraire par la gravité & par la dépense à s'égalier à la magistrature, ou ne luy cede qu'avec peine : on l'entend dire que la noblesse de son employ, l'indépendance de sa profession, le talent de la parole, & le mérite personnel balancent au moins les sacs de mille francs que le fils du Partisan ou du Banquier a sçû payer pour son Office.

¶ Vous moquez-vous de rêver en carrosse, ou peut-être de vous y reposer *à vite*, prenez votre livre ou vos papiers, lisez, ne saluez qu'à peine ces gens qui passent dans leur équipage, ils vous en croiront plus occupé ; ils diront, cet homme est laborieux, infatigable, il lit, il travaille jusques dans les ruës ou sur la route : apprenez du moindre Avocat qu'il faut paroître accablé d'affaires, froncer le sourcil, &

réver à rien tres-profondément; ſçavoir à propos perdre le boire & le manger, ne faire qu'apparoir dans ſa maiſon, ſ'évanoüir & ſe perdre comme un fantôme dans le ſombre de ſon cabinet; ſe cacher au public, éviter le theatre, le laiſſer à ceux qui ne courent aucun riſque à ſ'y montrer, qui en ont à peine le loifir, aux GOMONS, aux DUHAMELS.

¶ Il y a un certain nombre de jeunes Magiſtrats que les grands biens & les plaiſirs ont affociez à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la Cour de *petits Maîtres*; ils les imitent, ils ſe tiennent fort au deſſus de la gravité de la Robe, & ſe croyent diſpenſez par leur âge & par leur fortune d'être ſages & moderez; ils prennent de la Cour ce qu'elle a de pire, ils ſ'approprient la vanité, la molleſſe, l'intemperance, le libertinage, comme ſi tous ces vices luy étoient dûs; & affectant ainſi un caractère éloigné de celui qu'ils ont à ſouſtenir, ils deviennent enfin ſelon leurs ſouhaits des copies fideles de tres-méchans originaux.

¶ Un homme de Robe à la Ville, & le même à la Cour, ce ſont deux hommes; revenu chez ſoy il reprend ſes mœurs, ſa taille & ſon viſage qu'il y avoit laiſſez; il n'eſt plus ny ſi embaraſſé, ny ſi honnête.

¶ Les *Criſpins* ſe cottifent & raffemblent dans leur famille juſques à ſix chevaux pour allonger un équipage, qui avec un eſſain de

gens de livrées où ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au Cours ou à Vincennes, & aller de pair avec les nouvelles mariées, avec *Jafon* qui se ruine, & avec *Thrafon* qui veut se marier, & qui a configné ¹.

¶ J'entends dire des *Sannions* même nom, mêmes armes; la branche aînée, la branche cadette, les cadets de la seconde branche; ceux-là portent les armes pleines, ceux-cy brisent d'un lambel, & les autres d'une bordure dentelée : ils ont avec les BOURBONS sur une même couleur, un même métal, ils portent comme eux deux & une; ce ne sont pas des Fleurs de lys, mais ils s'en consolent, peut-être dans leur cœur trouvent-ils leurs pièces aussi honorables, & ils les ont communes avec de grands Seigneurs qui en sont contents; on les voit sur les litres & sur les vitrages, sur la porte de leur Château, sur le pillier de leur haute Justice, où ils viennent de faire pendre un homme qui meritoit le bannissement, elles s'offrent aux yeux de toutes parts, elles sont sur les meubles & sur les ferrures, elles sont semées sur les carrosses; leurs livrées ne deshonnorent point leurs armoiries : je dirois volontiers aux Sannions, votre folie est prématurée, attendez du moins

1. Déposé son argent au Trésor public pour une grande charge.

que le fiecle s'acheve sur vôtre race; ceux qui ont vû vôtre grand-pere, qui luy ont parlé, font vieux, & ne sçauroient plus vivre longtemps; qui pourra dire comme eux, là il étoit & vendoit tres-cher?

Les Sannions & les Crispins veulent encore davantage que l'on dise d'eux qu'ils font une grande dépense, qu'ils n'aiment à la faire; ils font un recit long & ennuyeux d'une fête ou d'un repas qu'ils ont donné, ils disent l'argent qu'ils ont perdu au jeu, & ils plaignent fort haut celuy qu'ils n'ont pas songé à perdre: ils parlent jargon & mystere sur de certaines femmes; *ils ont* reciproquement *cent choses plaisantes à se conter, ils ont fait depuis peu des découvertes*, ils se passent les uns aux autres qu'ils font gens à belles aventures. L'un d'eux qui s'est couché tard à la campagne, & qui voudroit dormir, se leve matin, chauffe des giestres, endosse un habit de toile, passe un cordon où pend le fourniment, renouë ses cheveux, prend un fusil, le voilà chasseur s'il tiroit bien; il revient de nuit mouillé & recreü sans avoir tué; il retourne à la chasse le lendemain, & il passe tout le jour à manquer des grives ou des perdrix.

Un autre avec quelques mauvais chiens auroit envie de dire, *ma meute*, il sçait un rendez-vous de chasse, il s'y trouve, il est au laisser courre, il entre dans le fort, se mêle avec

les piqueurs, il a un cor; il ne dit pas comme *Menalippe*, *ay-je du plaisir?* il croit en avoir; il oublie loix & procedure, c'est un *Hyppolite*; *Menandre* qui le vit hier sur un procès qui est en ses mains, ne reconnoîtroit pas aujourd'huy son Rapporteur : le voyez-vous le lendemain à sa chambre, où l'on va juger une cause grave & capitale; il se fait entourer de ses confreres, il leur raconte comme il n'a point perdu le cerf de meute, comme il s'est étouffé de crier après les chiens qui étoient en défaut, ou après ceux des chasseurs qui prenoient le change, qu'il a vû donner les fix chiens; l'heure pressée, il acheve de leur parler des abois & de la curée, & il court s'asseoir avec les autres pour juger.

¶ Quel est l'égarement de certains particuliers, qui riches du negoce de leurs peres dont ils viennent de recüeillir la succession, se moulent sur les Princes pour leur garderobe & pour leur équipage, excitent par une dépense excessive & par un faste ridicule, les traits & la raillerie de toute une ville qu'ils croient ébloüir, & se ruinent ainsi à se faire mocquer de foy.

Quelques-uns n'ont pas même le triste avantage de répandre leurs folies plus loin que le quartier où ils habitent, c'est le seul theatre de leur vanité; l'on ne sçait point dans l'Isle qu'*André* brille au Marais, & qu'il y dissipe

son patrimoine : du moins s'il étoit connu dans toute la Ville & dans ses Fauxbourgs, il seroit difficile qu'entre un si grand nombre de Citoyens qui ne sçavent pas tous juger sagement de toutes choses, il ne s'en trouvât quelqu'un qui diroit de luy, *il est magnifique*, & qui luy tiendroit compte des regals qu'il fait à *Xante* & à *Ariston*, & des fêtes qu'il donne à *Elamire* : mais il se ruine obscurément ; ce n'est qu'en faveur de deux ou trois personnes qui ne l'estiment point, qu'il court à l'indigence ; & qu'aujourd'huy en carrosse, il n'aura pas dans six mois le moyen d'aller à pied.

¶ *Narcisse* se leve le matin pour se coucher le soir, il a ses heures de toilette comme une femme, il va tous les jours fort régulièrement à la belle Messe aux Feuillans ou aux Minimes ; il est homme d'un bon commerce, & l'on compte sur luy au quartier de ** pour un tiers ou pour un cinquième à l'ombre ou au reversis ; là il tient le fauteuil quatre heures de suite chez *Aricie*, où il risque chaque soir cinq pistoles d'or. Il lit exactement la Gazette de Hollande & le Mercure Galant ; il a lû Bergerac¹, des Marets², Lesclache, les Histoires de Barbin, & quelques recueils de Poësies. Il se promene avec des femmes à la

1. Cyrano.

2. S. Sorlin.

Plaine ou au Cours, & il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'huy & ce qu'il fit hier; & il meurt ainsi après avoir vécu.

¶ Voilà un homme, dites-vous, que j'ay vû quelque part, de sçavoir où, il est difficile, mais son visage m'est familier. Il l'est à bien d'autres, & je vais, s'il se peut, aider vôtre memoire : est-ce au Boulevard sur un strapontin, ou aux Thuilleries dans la grande allée, ou dans le Balcon à la Comedie? est-ce au Sermon, au Bal, à Ramboüillet? où pourriez-vous ne l'avoir point vû? où n'est-il point? s'il y a dans la place une fameuse execution, ou un feu de joye, il paroît à une fenêtre de l'Hôtel de Ville; si l'on attend une magnifique entrée, il a sa place sur un échaffaut; s'il se fait un carrouzel, le voilà entré, & placé sur l'amphitheatre; si le Roy reçoit des Ambassadeurs, il voit leur marche, il assiste à leur audience, il est en haye quand ils reviennent de leur audience; sa presence est aussi essentielle aux sermens des lignes Suisses, que celle du Chancelier & des ligues mêmes; c'est son visage que l'on voit aux almanachs représenter le peuple ou l'assistance : il y a une chasse publique, une *Saint Hubert*, le voilà à cheval; on parle d'un camp & d'une revûë, il est à Oüilles, il est à Acheres; il aime les troupes, la milice, la guerre, il la voit de près, &

jusques au fort de Bernardi. CHANLEY sçait les marches, JACQUIER les vivres, DU METZ l'artillerie; celuy-cy voit, il a vieilli sous le Harnois en voyant, il est spectateur de profession; il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire, il ne sçait rien de ce qu'il doit sçavoir, mais il a vû, dit-il, tout ce qu'on peut voir, & il n'aura point regret de mourir : quelle perte alors pour toute la Ville! Qui dira après luy, le Cours est fermé, on ne s'y promene point, le borbier de Vincennes est desseiché & relevé, on n'y versera plus? qui annoncera un concert, un beau salut, un prestige de la Foire? qui vous avertira que Beaumavielle mourut hier, que Rochois est enrhumée & ne chantera de huit jours? qui connoitra comme luy un bourgeois à ses armes & à ses livrées? qui dira, *Scapin* porte des Fleurs de lys, & qui en fera plus édifié? qui prononcera avec plus de vanité & d'emphase le nom d'une simple bourgeoise? qui fera mieux fourni de vaudevilles? qui prêtera aux femmes les Annales galantes, & le Journal amoureux? qui sçaura comme luy chanter à table tout un dialogue de l'*Opera* & les fureurs de Roland dans une ruelle? enfin puisqu'il y a à la Ville comme ailleurs de fort fottes gens, des gens fades, oisifs, désoccupez, qui pourra aussi parfaitement leur convenir?

¶ *Theramene* étoit riche & avoit du mérite;

il a hérité, il est donc tres-riche & d'un tres-grand mérite; voilà toutes les femmes en campagne pour l'avoir pour galant, & toutes les filles pour épouseur; il va de maisons en maisons faire espérer aux meres qu'il épousera; est-il assis, elles se retirent pour laisser à leurs filles toute la liberté d'être aimables, & à Theramene de faire ses déclarations: il tient icy contre le mortier, là il efface le Cavalier ou le Gentilhomme, un jeune homme fleuri, vif, enjoué, spirituel n'est pas souhaité plus ardemment ny mieux reçu; on se l'arrache des mains, on a à peine le loisir de fourire à qui se trouve avec luy dans une même visite: combien de galans va-t-il mettre en deroute? quels bons partis ne fera-t-il point manquer? pourra-t-il suffire à tant d'héritières qui le recherchent? ce n'est pas seulement la terreur des maris, c'est l'épouventail de tous ceux qui ont envie de l'être, & qui attendent d'un mariage à remplir le vuide de leur consignation. On devrait proscrire de tels personnages si heureux, si pecunieux d'une Ville bien policée; ou condamner le sexe sous peine de folie ou d'indignité à ne les traiter pas mieux, que s'ils n'avoient que du mérite.

¶ Paris pour l'ordinaire le finge de la Cour, ne sçait pas toujors la contrefaire: il ne l'imite en aucune maniere dans ces dehors agreables & careffans que quelques courtifans

& sur tout les femmes y ont naturellement pour un homme de mérite, & qui n'a même que du mérite : elles ne s'informent ny de ses contrats ny de ses ancêtres, elles le trouvent à la Cour, cela leur suffit, elles le souffrent, elles l'estiment, elles ne demandent pas s'il est venu en chaise ou à pied, s'il a une charge, une terre ou un équipage ; comme elles regorgent de train, de splendeur & de dignitez, elles se délassent volontiers avec la Philosophie ou la vertu. Une femme de Ville entend-elle le broüissement d'un carrosse qui s'arreste à sa porte, elle petille de goût & de complaisance pour quiconque est dedans sans le connoître ; mais si elle a vû de sa fenêtre un bel attelage, beaucoup de livrées, & que plusieurs rangs de clous parfaitement dorez l'ayent ébloüie, quelle impatience n'a-t-elle pas de voir déjà dans sa chambre le Cavalier ou le Magistrat ! quelle charmante reception ne luy fera-t-elle point ! ôtera-t-elle les yeux de dessus luy ! Il ne perd rien auprès d'elle, on luy tient compte des doubles soupantes, & des ressorts qui le font rouler plus mollement, elle l'en estime davantage, elle l'en aime mieux.

¶ Cette fatuité de quelques femmes de la Ville, qui cause en elles une mauvaise imitation de celles de la Cour, est quelque chose de pire que la grossiereté des femmes du peuple, & que la rusticité des villageoises :

elle a sur toutes deux l'affectation de plus.

¶ La subtile invention de faire de magnifiques présents de nocces qui ne coûtent rien, & qui doivent être rendus en espee!

¶ L'utile & la louable pratique, de perdre en frais de nocces le tiers de la dot qu'une femme apporte! de commencer par s'appauvrir de concert par l'amas & l'entassement de choses superflues, & de prendre déjà sur son fonds de quoy payer Gaultier, les meubles & la toilette.

¶ Le bel & le judicieux usage, que celui qui préférant une sorte d'effronterie aux bienfeances & à la pudeur, expose une femme d'une seule nuit sur un lit comme sur un theatre, pour y faire pendant quelques jours un ridicule personnage, & la livre en cet état à la curiosité des gens de l'un & de l'autre sexe, qui connus ou inconnus accourent de toute une ville à ce spectacle pendant qu'il dure! que manque-t-il à une telle coutume pour être entierement bizarre & incomprehensible, que d'être lûë dans quelque relation de la Mingrelie?

¶ Penible coutume, asservissement incommode! se chercher incessamment les unes les autres avec l'impatience de ne se point rencontrer; ne se rencontrer que pour se dire des riens, que pour s'apprendre reciproquement des choses dont on est également instruite, &

dont il importe peu que l'on soit instruite ; n'entrer dans une chambre précisément que pour en sortir ; ne sortir de chez soy l'après-dînée que pour y rentrer le soir, fort satisfaite d'avoir vû en cinq petites heures trois Suisses, une femme que l'on connoît à peine, & une autre que l'on n'aime gueres. Qui considereroit bien le prix du temps, & combien sa perte est irreparable, pleureroit amerement sur de si grandes miseres.

¶ On s'éleve à la Ville dans une indifférence grossiere des choses rurales & champêtres ; on distingue à peine la plante qui porte le chanvre d'avec celle qui produit le lin, & le bled froment d'avec les seigles, & l'un ou l'autre d'avec le meteil, on se contente de se nourrir & de s'habiller ; ne parlez à un grand nombre de Bourgeois ny de guerets, ny de baliveaux, ny de provins, ny de regains, si vous voulez être entendu, ces termes pour eux ne sont pas François : parlez aux uns d'aunage, de tarif ou de fol pour livre, & aux autres de voye d'appel, de requête civile, d'appointement, d'évocation. Ils connoissent le monde, & encore par ce qu'il a de moins beau & de moins specieux, ils ignorent la nature, ses commencemens, ses progres, ses dons & ses largeffes : leur ignorance souvent est volontaire, & fondée sur l'estime qu'ils ont pour leur profession & pour leurs talens ; il n'y a si vil praticien

qui au fond de son étude sombre & enfumée, & l'esprit occupé d'une plus noire chicanne, ne se préfère au laboureur, qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos, & qui fait de riches moissons; & s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des Patriarches, de leur vie champêtre & de leur œconomie, il s'étonne qu'on ait pû vivre en de tels temps, où il n'y avoit encore ny Offices ny Commissions, ny Præsidents ny Procureurs; il ne comprend pas qu'on ait jamais pû se passer du Greffe, du Parquet, & de la Buvette.

¶ Les Empereurs n'ont jamais triomphé à Rome si mollement, si commodément, ny si sûrement même contre le vent, la pluie, la poudre & le soleil, que le Bourgeois sçait à Paris se faire mener par toute la Ville : quelle distance de cet usage à la mule de leurs ancêtres! ils ne sçavoient point encore se priver du nécessaire pour avoir le superflu, ny préférer le faste aux choses utiles : on ne les voyoit point s'éclairer avec des bougies, & se chauffer à un petit feu; la cire étoit pour l'Autel & pour le Louvre : ils ne sortoient point d'un mauvais dîner, pour monter dans leur carrosse; ils se persuadoient que l'homme avoit des jambes pour marcher, & ils marchaient; ils se conservoient propres quand il faisoit sec, & dans un temps humide ils gâtoient leur chaussure, aussi peu embarrassés de franchir les

ruës & les carrefours, que le chasseur de traverser un gueret, ou le soldat de se mouïller dans une tranchée; on n'avoit pas encore imaginé d'atteler deux hommes à une litiere; il y avoit même plusieurs Magistrats qui alloient à pied à la Chambre, ou aux Enquêtes d'aussi bonne grace qu'Auguste autrefois alloit de son pied au Capitole. L'étain dans ce temps brilloit sur les tables & sur les buffets, comme le fer & le cuivre dans les foyers; l'argent & l'or étoient dans les coffres. Les femmes se faisoient servir par des femmes, on mettoit celles-cy jusqu'à la cuifine. Les beaux noms de gouverneurs & de gouvernantes n'étoient pas inconnus à nos peres, ils sçavoient à qui l'on confioit les enfans des Rois & des plus grands Princes; mais ils partageoient le service de leurs domestiques avec leurs enfans, contens de veiller eux-mêmes immédiatement à leur éducation. Ils comptoient en toutes choses avec eux-mêmes; leur dépense étoit proportionnée à leur recette; leurs livrées, leurs équipages, leurs meubles, leur table, leurs maisons de la Ville & de la Campagne, tout étoit mesuré sur leurs rentes & sur leur condition: il y avoit entr'eux des distinctions exterieures qui empêchoient qu'on ne prît la femme du Praticien pour celle du Magistrat, & le roturier ou le simple valet pour le Gentilhomme: moins appliquez à dissiper ou à grossir leur

patrimoine qu'à le maintenir, ils le laissoient entier à leurs heritiers, & passoient ainsi d'une vie modérée à une mort tranquille. Ils ne disoient point, *le siècle est dur, la misere est grande, l'argent est rare*; ils en avoient moins que nous, & en avoient assez, plus riches par leur œconomie & par leur modestie que de leurs revenus & de leurs domaines : enfin l'on étoit alors pénétré de cette maxime, que ce qui est dans les Grands splendeur, somptuosité, magnificence, est dissipation, folie, ineptie dans le particulier.





DE LA COUR.



LE reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de luy dire qu'il ne sçait pas la Cour; il n'y a forte de vertus qu'on ne rassemble en luy par ce seul mot.

¶ Un homme qui sçait la Cour, est maître de son geste, de ses yeux, & de son visage; il est profond, impenetrable; il diffimule les mauvais Offices, soûrit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentimens : tout ce grand raffinement n'est qu'un vice, que l'on appelle fausseté, quelquefois aussi inutile au Courtisan pour sa fortune, que la franchise, la sincérité, & la vertu.

¶ Qui peut nommer de certaines couleurs changeantes, & qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde; de même qui peut définir la Cour?

¶ Se dérober à la Cour un seul moment,

c'est y renoncer : le Courtisan qui l'a vûë le matin, la voit le soir, pour la reconnoître le lendemain; ou afin que luy-même y soit connu.

¶ L'on est petit à la Cour, & quelque vanité que l'on ait, on s'y trouve tel; mais le mal est commun, & les Grands mêmes y sont petits.

¶ La Province est l'endroit d'où la Cour, comme dans son point de vûë, paroît une chose admirable; si l'on s'en approche, ses agrémens diminuënt comme ceux d'une perspective que l'on voit de trop près.

¶ L'on s'accôûtume difficilement à une vie qui se passe dans une antichambre, dans des cours ou sur l'escalier.

¶ La Cour ne rend pas content, elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

¶ Il faut qu'un honnête homme ait tâté de la Cour; il découvre en y entrant comme un nouveau monde qui luy étoit inconnu, où il voit regner également le vice & la politesse, & où tout luy est utile, le bon & le mauvais.

¶ La Cour est comme un édifice bâti de marbre, je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis.

¶ L'on va quelquefois à la Cour pour en revenir, & se faire par là respecter du noble de sa Province, ou de son Diocésain.

¶ Le Brodeur & le Confiseur seroient su-

perflus & ne feroient qu'une montre inutile, si l'on étoit modeste & sobre : les Cours feroient desertes, & les Rois presque seuls, si l'on étoit guéri de la vanité & de l'interêt. Les hommes veulent être esclaves quelque part, & puiser là de quoy dominer ailleurs. Il semble qu'on livre en gros aux premiers de la Cour l'air de hauteur, de fierté & commandement, afin qu'ils le distribuënt en détail dans les Provinces : ils font précisément comme on leur fait, vrais finges de la Royauté.

¶ Il n'y a rien qui enlaidisse certains Courtifans comme la presence du Prince ; à peine les puis-je reconnoître à leurs visages, leurs traits sont alterez, & leur contenance est avilie : les gens fiers & superbes sont les plus défaits, car ils perdent plus du leur ; celui qui est honnête & modeste s'y soutient mieux, il n'a rien à reformer.

¶ L'air de Cour est contagieux, il se prend à V**, comme l'accent Normand à Roüen ou à Falaise ; on l'entrevoit en des Fouriers, en de petits Contrôleurs, & en des Chefs de fruiterie ; l'on peut avec une portée d'esprit fort mediocre y faire de grands progrès : un homme d'un genie élevé & d'un mérite solide ne fait pas assez de cas de cette espece de talent pour faire son capital de l'étudier & se le rendre propre ; il l'acquiert sans reflexion, & il ne pense point à s'en défaire.

¶ N** arrive avec grand bruit, il écarte le monde, se fait faire place, il gratte, il heurte presque, il se nomme : on respire, & il n'entre qu'avec la foule.

¶ Il y a dans les Cours des apparitions de gens aventuriers & hardis, d'un caractère libre & familier, qui se produisent eux-mêmes, protestent qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux autres, & qui sont crûs sur leur parole. Ils profitent cependant de l'erreur publique, ou de l'amour qu'ont les hommes pour la nouveauté; ils percent la foule, & parviennent jusqu'à l'oreille du Prince, à qui le Courtisan les voit parler, pendant qu'il se trouve heureux d'en être vû : ils ont cela de commode pour les Grands, qu'ils en sont soufferts sans conséquence, & congédiez de même : alors ils disparaissent tout à la fois riches & décreditez; & le monde qu'ils viennent de tromper, est encore prêt d'être trompé par d'autres.

¶ Vous voyez des gens qui entrent sans saluer que legerement, qui marchent des épaules, & qui se rengorgent comme une femme; ils vous interrogent sans vous regarder, ils parlent d'un ton élevé, & qui marque qu'ils se sentent au dessus de ceux qui se trouvent presens; ils s'arrêtent, & on les entoure; ils ont la parole, président au cercle, & persistent dans cette hauteur ridicule & contre-

faite, jusqu'à ce qu'il survienne un Grand, qui la faisant tomber tout d'un coup par sa présence, les reduise à leur naturel qui est moins mauvais.

¶ Les Cours ne sçauroient se passer d'une certaine espece de Courtisans, hommes flatteurs, complaisans, insinuans, dévoüez aux femmes, dont ils ménagent les plaisirs, étudient les foibles, & flattent toutes les passions; ils leur soufflent à l'oreille des grossieretez, leur parlent de leurs maris & de leurs amans dans les termes convenables, devinent leurs chagrins, leurs maladies, & fixent leurs couches : ils font les modes, raffinent sur le luxe & sur la dépense, & apprennent à ce sexe de prompts moyens de consumer de grandes sommes en habits, en meubles & en équipages; ils ont eux-mêmes des habits où brillent l'invention & la richesse, & ils n'habitent d'anciens Palais, qu'après les avoir renouvellez & embellis; ils mangent délicatement & avec reflexion, il n'y a forte de volupté qu'ils n'essayent, & dont ils ne puissent rendre compte : ils doivent à eux-mêmes leur fortune, & ils la soutiennent avec la même adresse qu'ils l'ont élevée : dédaigneux & fiers ils n'abordent plus leurs pareils, ils ne les saluent plus; ils parlent où tous les autres se taisent, entrent, penetrent en des endroits & à des heures où les Grands n'osent se faire voir; ceux - cy avec

de longs services, bien des playes sur le corps, de beaux emplois ou de grandes dignitez ne montrent pas un visage si assuré, ny une contenance si libre. Ces gens ont l'oreille des plus grands Princes, font de tous leurs plaisirs & de toutes leurs fêtes; ne sortent pas du Louvre ou du Château, où ils marchent & agissent comme chez eux & dans leur domestique, semblent se multiplier en mille endroits, & font toujours les premiers visages qui frappent les nouveaux venus à une Cour: ils embrassent, ils sont embrassés; ils rient, ils éclatent, ils font plaisans, ils font des contes; personnes commodes, agreables, riches, qui prêtent, & qui font sans consequence.

¶ Ne croiroit-on pas de *Cimon* & de *Clitandre*, qu'ils font seuls chargez des détails de tout l'Etat, & que seuls aussi ils en doivent répondre: l'un a du moins les affaires de terre, & l'autre les maritimes; qui pourroit les représenter exprimeroit l'empressement, l'inquietude, la curiosité, l'activité, sçauroit peindre le mouvement. On ne les a jamais vû assis, jamais fixes & arrestez; qui même les a vû marcher? on les voit courir, parler en courant, & vous interroger sans attendre de réponse; ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part, ils passent & ils repassent; ne les retardez pas dans leur course précipitée, vous démonteriez leur machine; ne leur

faites pas de questions, ou donnez-leur du moins le temps de respirer & de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire, qu'ils peuvent demeurer avec vous & long-temps, vous suivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne sont pas les *Satellites de Jupiter*, je veux dire ceux qui pressent & qui entourent le Prince, mais ils l'annoncent & le précédent; ils se lancent impetueusement dans la foule des Courtisans, tout ce qui se trouve sur leur passage est en peril; leur profession est d'être vûs & revûs, & ils ne se couchent jamais sans s'être acquittés d'un employ si serieux & si utile à la Republique : ils sont au reste instruits à fond de toutes les nouvelles indifferentes, & ils sçavent à la Cour tout ce que l'on peut y ignorer : il ne leur manque aucun des talens necessaires pour s'avancer mediocrement. Gens néanmoins éveillez & alertes sur tout ce qu'ils croient leur convenir, un peu entreprenans, legers & précipitez; le diray-je, ils portent au vent, atteler tous deux au char de la fortune, & tous deux fort éloignez de s'y voir assis.

¶ Un homme de la Cour qui n'a pas un assez beau nom, doit l'ensevelir sous un meilleur; mais s'il l'a tel qu'il ose le porter, il doit alors insinuer qu'il est de tous les noms le plus illustre, comme sa maison de toutes les maisons la plus ancienne : il doit tenir aux

PRINCES LORRAINS, AUX ROHANS, AUX CHASTILLONS, AUX MONTMORENCIS, & s'il se peut, AUX PRINCES DU SANG; ne parler que de Ducs, de Cardinaux & de Ministres; faire entrer dans toutes les conversations ses ayeuls paternels & maternels, & y trouver place pour l'oriflamme & pour les croisades; avoir des sales parées d'arbres genealogiques, d'écuffons chargez de seize quartiers, & de tableaux de ses ancêtres & des alliez de ses ancêtres; se piquer d'avoir un ancien Château à tourelles, à creneaux & à machecoulis; dire en toute rencontre *ma race, ma branche, mon nom & mes armes*; dire de celui-cy, qu'il n'est pas homme de qualité; de celle-là, qu'elle n'est pas Demoiselle; ou si on luy dit qu'*Hyacinthe* a eu le gros lot, demander, s'il est Gentilhomme: quelques-uns riront de ces contretemps, mais il les laissera rire; d'autres en feront des contes, & il leur permettra de conter; il dira toujours qu'il marche après la maison regnante, & à force de le dire, il fera crû.

¶ C'est une grande simplicité que d'apporter à la Cour la moindre roture & de n'y être pas Gentilhomme.

¶ L'on se couche à la Cour & l'on se leve sur l'interêt; c'est ce que l'on digere le matin & le soir, le jour & la nuit; c'est ce qui fait que l'on pense, que l'on parle, que l'on se

tait, que l'on agit; c'est dans cet esprit qu'on aborde les uns, & qu'on neglige les autres, que l'on monte & que l'on descend; c'est sur cette regle que l'on mesure ses soins, ses complaisances, son estime, son indifference, son mépris : quelques pas que quelques-uns fassent par vertu vers la moderation & la sagesse, un premier mobile d'ambition les emmene avec les plus avars, les plus violens dans leurs desirs & les plus ambitieux : quel moyen de demeurer immobile où tout marche, où tout se remuë, & de ne pas courir où les autres courent? on croit même être responsable à soy-même de son elevation & de sa fortune; celui qui ne l'a point faite à la Cour, est censé ne l'avoir pas dû faire, on n'en appelle pas : cependant s'en éloignera-t-on avant d'en avoir tiré le moindre fruit, ou persistera-t-on à y demeurer sans graces & sans recompenses? question si épineuse, si embarrassée, & d'une si penible decision, qu'un nombre infini de Courtisans vieillissent sur le ouï & sur le non, & meurent dans le doute.

¶ Il n'y a rien à la Cour de si méprisable & de si indigne qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à nôtre fortune; je m'étonne qu'il ose se montrer.

¶ Celuy qui voit loin derriere soy un homme de son temps & de sa condition, avec qui il est venu à la Cour la premiere fois, s'il croit

avoir une raison solide d'être prévenu de son propre mérite, & de s'estimer davantage que cet autre qui est demeuré en chemin, ne se souvient plus de ce qu'avant sa faveur il pensoit de soy-même, & de ceux qui l'avoient devancé.

¶ C'est beaucoup tirer de nôtre amy, si ayant monté à une grande faveur, il est encore un homme de nôtre connoissance.

¶ Si celui qui est en faveur ose s'en prévaloir avant qu'elle luy échappe; s'il se sert d'un bon vent qui souffle pour faire son chemin, s'il a les yeux ouverts sur tout ce qui vague, poste, Abbaïe, pour les demander & les obtenir, & qu'il soit muni de pensions, de brevets & de survivances, vous luy reprochez son avidité & son ambition, vous dites que tout le tente, que tout luy est propre, aux siens, à ses creatures, & que par le nombre & la diversité des graces dont il se trouve comblé, luy seul a fait plusieurs fortunes : cependant qu'a-t-il dû faire? si j'en juge moins par vos discours que par le parti que vous auriez pris vous-même en pareille situation, c'est ce qu'il a fait.

L'on blâme les gens qui font une grande fortune pendant qu'ils en ont les occasions, parce que l'on desespere par la mediocrité de la sienne, d'être jamais en état de faire comme eux, & de s'attirer ce reproche; si l'on étoit à

portée de leur succeder, l'on commenceroit à sentir qu'ils ont moins de tort, & l'on seroit plus retenu, de peur de prononcer d'avance sa condamnation.

¶ Il ne faut rien exagerer, ny dire des Cours le mal qui n'y est point; l'on n'y attente rien de pis contre le vray mérite, que de le laisser quelquefois sans recompense; on ne l'y méprise pas toujours, quand on a pû une fois le discerner, on l'oublie, & c'est là où l'on sçait parfaitement ne faire rien, ou faire tres-peu de chose pour ceux que l'on estime beaucoup.

¶ Il est difficile à la Cour, que de toutes les pieces que l'on employe à l'édifice de sa fortune, il n'y en ait quelqu'une qui porte à faux : l'un de mes amis qui a promis de parler ne parle point; l'autre parle mollement; il échape à un troisième de parler contre mes interêts & contre ses intentions : à celui-là manque la bonne volonté, à celui-cy l'habileté & la prudence; tous n'ont pas assez de plaisir à me voir heureux pour contribuer de tout leur pouvoir à me rendre tel. Chacun se souvient assez de tout ce que son établissement luy a coûté à faire, ainsi que des secours qui luy en ont frayé le chemin : on seroit même assez porté à justifier les services qu'on a reçû des uns, par ceux qu'en de pareils besoins on rendroit aux autres, si le premier &

l'unique soin qu'on a après sa fortune faite, n'étoit pas de songer à foy.

¶ Les Courtifans n'employent pas ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse & de finesse pour trouver les expediens d'obliger ceux de leurs amis qui implorent leur secours; mais seulement pour leur trouver des raisons apparentes, de spécieux prétextes, ou ce qu'ils appellent une impossibilité de le pouvoir faire, & ils se persuadent d'être quittes par là en leur endroit de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnoissance.

Personne à la Cour ne veut entamer, on s'offre d'appuyer; parce que jugeant des autres par foy-même, on espere que nul n'entamera, & qu'on fera ainsi dispensé d'appuyer : c'est une maniere douce & polie de refuser son credit, ses offices & sa mediation à qui en a besoin.

¶ Combien de gens vous étouffent de caresses dans le particulier, vous aiment & vous estiment, qui font embarrassés de vous dans le public, & qui au lever ou à la Messe évitent vos yeux & vôtre rencontre. Il n'y a qu'un petit nombre de Courtifans qui par grandeur, ou par une confiance qu'ils ont d'eux-mêmes, osent honorer devant le monde le mérite qui est seul, & dénué de grands établissemens.

¶ Je vois un homme entouré & suivi, mais il est en place : j'en vois un autre que tout le

monde aborde, mais il est en faveur : celuy-cy est embrassé & caressé, même des Grands, mais il est riche : celuy-là est regardé de tous avec curiosité, on le montre du doigt, mais il est sçavant & éloquent : j'en découvre un que personne n'oublie de saluer, mais il est méchant : je veux un homme qui soit bon, qui ne soit rien davantage, & qui soit recherché.

¶ Vient-on de placer quelqu'un dans un nouveau poste, c'est un débordement de louanges en sa faveur qui inonde les Cours & la Chapelle, qui gagne l'escalier, les salles, la gallerie, tout l'appartement; on en a au dessus des yeux, on n'y tient pas. Il n'y a pas deux voix différentes sur ce personnage; l'envie, la jalousie parlent comme l'adulation; tous se laissent entraîner au torrent qui les emporte, qui les force de dire d'un homme ce qu'ils en pensent ou ce qu'ils n'en pensent pas, comme de louer souvent celuy qu'ils ne connoissent point. L'homme d'esprit, de mérite ou de valeur devient en un instant un genie du premier ordre, un heros, un demi-Dieu; il est si prodigieusement flatté dans toutes les peintures que l'on fait de luy, qu'il paroît difforme près de ses portraits; il luy est impossible d'arriver jamais jusqu'ou la bassesse & la complaisance viennent de le porter; il rougit de sa propre reputation. Commence-t-il à

chanceler dans ce poste où on l'avoit mis, tout le monde passe facilement à un autre avis : en est-il entièrement déchû, les machines qui l'avoient guindé si haut par l'applaudissement & les éloges, sont encore toutes dressées pour le faire tomber dans le dernier mépris ; je veux dire qu'il n'y en a point qui le dédaignent mieux, qui le blâment plus aigrement, & qui en disent plus de mal, que ceux qui s'étoient comme dévoüez à la fureur d'en dire du bien.

¶ Je crois pouvoir dire d'un poste éminent & délicat, qu'on y monte plus aisément qu'on ne s'y conserve.

¶ L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune par les mêmes défauts qui les y avoient fait monter.

¶ Il y a dans les Cours deux manieres de ce que l'on appelle congédier son monde ou se défaire des gens : se fâcher contr'eux, ou faire si bien qu'ils se fâchent contre vous & s'en dégoûtent.

¶ L'on dit à la Cour du bien de quelqu'un pour deux raisons, la première afin qu'il apprenne que nous disons du bien de luy ; la seconde afin qu'il en dise de nous.

¶ Il est aussi dangereux à la Cour de faire les avances, qu'il est embarrassant de ne les point faire.

¶ Il y a des gens à qui ne connoître point

le nom & le visage d'un homme, est un titre pour en rire & le mépriser. Ils demandent qui est cet homme; ce n'est ny *Rousseau*, ny un *Fabry*¹, ny *la Couture*; ils ne pourroient le méconnoître.

¶ L'on me dit tant de mal de cet homme, & j'y en vois si peu, que je commence à soupçonner qu'il n'ait un mérite importun, qui éteigne celui des autres.

¶ Vous êtes homme de bien, vous ne songez ny à plaire ny à déplaire aux favoris, uniquement attaché à vôtre maître, & à vôtre devoir; vous êtes perdu.

¶ On n'est point effronté par choix, mais par complexion; c'est un vice de l'être, mais naturel; celui qui n'est pas né tel, est modeste, & ne passe pas aisément de cette extrémité à l'autre : c'est une leçon assez inutile que de luy dire, soyez effronté, & vous réussirez : une mauvaise imitation ne luy profiteroit pas, & le feroit échoüer. Il ne faut rien de moins dans les Cours qu'une vraye & naïve impudence pour réussir.

¶ On cherche, on s'empresse, on brigue, on se tourmente, on demande, on est refusé, on demande & on obtient; mais dit-on sans l'avoir demandé, & dans le temps que l'on n'y pensoit pas, & que l'on songeoit même à

1. Brûlé il y a vingt ans.

toute autre chose : vieux style, menterie innocente, & qui ne trompe personne.

¶ On fait sa brigue pour parvenir à un grand poste, on prepare toutes ses machines, toutes les mesures sont bien prises, & l'on doit être servi selon ses souhaits; les uns doivent entamer, les autres appuyer; l'amorce est déjà conduite, & la mine prête à jouer : alors on s'éloigne de la Cour. Qui oseroit soupçonner d'*Artemon* qu'il ait pensé à se mettre dans une si belle place, lors qu'on le tire de sa Terre ou de son Gouvernement pour l'y faire asseoir. Artifice grossier, finesse usées, & dont le Courtisan s'est servi tant de fois, que si je voulois donner le change à tout le public, & luy dérober mon ambition, je me trouverois sous l'œil & sous la main du Prince, pour recevoir de luy la grace que j'aurois recherchée avec le plus d'emportement.

¶ Les hommes ne veulent pas que l'on découvre les vûes qu'ils ont sur leur fortune, ni que l'on penetre qu'ils pensent à une telle dignité, parce que s'ils ne l'obtiennent point, il y a de la honte, se persuadent-ils, à être refusez; & s'ils y parviennent, il y a plus de gloire pour eux d'en être crûs dignes par celui qui la leur accorde, que de s'en juger dignes eux-mêmes par leurs brigues & par leurs cabales : ils se trouvent parez tout à la

fois de leur dignité & de leur modestie.

Quelle plus grande honte y a-t-il d'être refusé d'un poste, que l'on mérite; ou d'y être placé sans le mériter!

Quelques grandes difficultez qu'il y ait à se placer à la Cour, il est encore plus aspre & plus difficile de se rendre digne d'être placé.

Il coute moins à faire dire de foy, pourquoy a-t-il obtenu ce poste, qu'à faire demander, pourquoy ne l'a-t-il pas obtenu?

L'on se presente encore pour les Charges de ville, l'on postule une place dans l'Academie Françoisé, l'on demandoit le Consulat: quelle moindre raison y auroit-il de travailler les premieres années de sa vie à se rendre capable d'un grand employ, & de demander ensuite sans nul mystere & sans nulle intrigue, mais ouvertement & avec confiance d'y servir sa patrie, son Prince, la Republique?

¶ Je ne vois aucun Courtisan à qui le Prince vienne d'accorder un bon gouvernement, une place éminente, ou une forte pension, qui n'assure par vanité, ou pour marquer son désintéressement, qu'il est bien moins content du don, que de la maniere dont il luy a été fait: ce qu'il y a en cela de sûr & d'indubitable, c'est qu'il le dit ainsi.

C'est rusticité que de donner de mauvaise grace; le plus fort & le plus penible est de

donner, que coûte-t-il d'y ajouter un sourire ?

Il faut avoüer néanmoins qu'il s'est trouvé des hommes qui refusoient plus honnêtement que d'autres ne sçavoient donner; qu'on a dit de quelques-uns qu'ils se faisoient si longtemps prier, qu'ils donnoient si sechement, & chargeoient une grace qu'on leur arrachoit, de conditions si desagreables, qu'une plus grande grace étoit d'obtenir d'eux d'être dispensés de rien recevoir.

¶ L'on remarque dans les Cours des hommes avides, qui se revêtent de toutes les conditions pour en avoir les avantages; gouvernement, charge, benefice, tout leur convient; ils se font si bien ajustez, que par leur état ils deviennent capables de toutes les graces, ils sont *amphibies*; ils vivent de l'Eglise & de l'Epée, & auront le secret d'y joindre la Robe : si vous demandez que font ces gens à la Cour; ils reçoivent, & envient tous ceux à qui l'on donne.

¶ Mille gens à la Cour y traînent leur vie à embrasser, ferrer & congratuler ceux qui reçoivent, jusqu'à ce qu'ils y meurent sans rien avoir.

¶ *Menophile* emprunte ses mœurs d'une profession, & d'un autre son habit; il masque toute l'année, quoyqu'à visage découvert : il paroît à la Cour, à la Ville, ailleurs, toujours

fous un certain nom & fous le même déguifement. On le reconnoît; & on fçait quel il eft à fon vifage.

¶ Il y a pour arriver aux dignitez ce qu'on appelle la grande voye, ou le chemin battu; il y a le chemin détourné ou de traverfe, qui eft le plus court.

¶ L'on court les malheureux pour les envifager, l'on fe range en haye, ou l'on fe place aux fenêtres pour observer les traits, & la contenance d'un homme qui eft condamné, & qui fçait qu'il va mourir, vaine, maligne, inhumaine curiofité : fi les hommes étoient fages, la place publique feroit abandonnée, & il feroit étable, qu'il y auroit de l'ignominie feulement à voir de tels fpectacles. Si vous êtes fi touchez de curiofité, exercez-la du moins en un fujet noble; voyez un heureux, contemplez-le dans le jour même où il a été nommé à un nouveau pofté, & qu'il en reçoit les complimens; lifez dans fes yeux & au travers d'un calme étudié & d'une feinte modéftie, combien il eft content & penetré de foy-même; voyez quelle ferenité cet accompliffement de fes defirs répand dans fon cœur & fur fon vifage, comme il ne fonge plus qu'à vivre & à avoir de la fanté, comme enfuite fa joye luy échappe & ne peut plus fe diffimuler; comme il plie fous le poids de fon bonheur, quel air froid & ferieux il conferve pour ceux qui ne

font plus ses égaux, il ne leur répond pas, il ne les voit pas; les embrassemens & les caresses des Grands qu'il ne voit plus de si loin achevent de luy nuire, il se déconcerte, il s'étourdit, c'est une courte alienation : vous voulez être heureux, vous desirez des graces; que de choses pour vous à éviter !

¶ Un homme qui vient d'être placé ne se sert plus de sa raison & de son esprit pour régler sa conduite & ses dehors à l'égard des autres; il emprunte sa regle de son poste & de son état; de là l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude.

¶ *Theonas* Abbé depuis trente ans se laissoit de l'être; on a moins d'ardeur & d'impatience de se voir habillé de pourpre, qu'il en avoit de porter une croix d'or sur sa poitrine; & parce que les grandes Fêtes se passoient toujours sans rien changer à sa fortune, il murmuroit contre le temps present, trouvoit l'Etat mal gouverné, & n'en prédisoit rien que de sinistre : convenant en son cœur que le mérite est dangereux dans les Cours à qui veut s'avancer, il avoit enfin pris son parti & renoncé à la Prelature, lorsque quelqu'un accourt luy dire qu'il est nommé à un Evêché : rempli de joye & de confiance sur une nouvelle si peu attendue, vous verrez, dit-il, que je n'en demeureray pas là, & qu'ils me feront Archevêque.

¶ Il faut des fripons à la Cour auprès des

Grands, & des Ministres, même les mieux intentionnez ; mais l'usage en est délicat, & il faut sçavoir les mettre en œuvre : il y a des temps & des occasions où ils ne peuvent être suppléez par d'autres. Honneur, vertu, conscience, qualitez toujourn respectables, souvent inutiles : que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien ?

¶ Un vieil Auteur, & dont j'ose rapporter icy les propres termes, de peur d'en affoiblir le sens par ma traduction, dit que *s'élongner des petits, voire de ses pareils, & iceulx vilainer & dépriser ; s'accointer de grands & puissans en tous biens & chevances, & en cette leur cointise & privauté estre de tous ébats, gabs, mommeries, & vilaines besoignes ; estre eshonté, saffranier & sans point de vergogne ; endurer brocards & gaufferies de tous chascuns, sans pour ce feindre de cheminer en avant, & à tout son entregent, engendre heur & fortune.*

¶ Jeunesse du Prince, source des belles fortunes.

¶ *Timante* toujourn le même, & sans rien perdre de ce mérite qui luy a attiré la première fois de la reputation & des récompenses, ne laissoit pas de dégénérer dans l'esprit des Courtisans ; ils étoient las de l'estimer, ils le saluoient froidement, ils ne luy fourioient plus, ils commençoient à ne le

plus joindre, ils ne l'embrassoient plus, ils ne le tiroient plus à l'écart pour luy parler misterieusement d'une chose indifferente, ils n'avoient plus rien à luy dire : il luy falloit cette pension ou ce nouveau poste dont il vient d'être honoré pour faire revivre ses vertus à demi effacées de leur memoire, & en rafraîchir l'idée; ils luy font comme dans les commencemens, & encore mieux.

¶ Que d'amis, que de parens naissent en une nuit au nouveau Ministre! les uns font valoir leurs anciennes liaisons, leur société d'études, les droits du voisinage; les autres feüilletent leur genealogie, remontent jusqu'à un tris-ayeul, rappellent le côté paternel & le maternel, l'on veut tenir à cet homme par quelque endroit, & l'on dit plusieurs fois le jour que l'on y tient, on l'imprimeroit volontiers, *c'est mon ami, & je suis fort aise de son elevation, j'y dois prendre part, il m'est assez proche.* Hommes vains & dévoüez à la fortune, fades courtifans, parliez-vous ainsi il y a huit jours? est-il devenu depuis ce temps plus homme de bien, plus digne du choix que le Prince en vient de faire? attendiez-vous cette circonstance pour le mieux connoître?

¶ Ce qui me soutient & me rassure contre les petits dédains que j'essuye quelquefois des Grands & de mes égaux, c'est que je me dis

à moy-même; ces gens n'en veulent peut-être qu'à ma fortune, & ils ont raison, elle est bien petite. Ils m'adoreroient sans doute, si j'étois Ministre.

Dois-je bien-tôt être en place, le sçait-il, est-ce en luy un pressentiment? il me prévient, il me saluë.

¶ Celuy qui dit, *Je dinay hier à Tibur*, ou *j'y soupe ce soir*, qui le repete, qui fait entrer dix fois le nom de *Plancus* dans les moindres conversations, qui dit, *Plancus me demandoit... Je disois à Plancus...* Celuy-là même apprend dans ce moment que son Heros vient d'être enlevé par une mort extraordinaire; il part de la main, il rassemble le peuple dans les places ou sous les portiques, accuse le mort, décrie sa conduite, dénigre son Consulat, luy ôte jusqu'à la science des détails que la voix publique luy accorde, ne luy passe point une memoire heureuse, luy refuse l'éloge d'un homme severe & laborieux, ne luy fait pas l'honneur de luy croire parmi les ennemis de l'Empire, un enemy.

¶ Un homme de mérite se donne, je crois, un joli spectacle, lorsque la même place à une assemblée ou à un spectacle, dont il est refusé, il la voit accorder à un homme qui n'a point d'yeux pour voir, ny d'oreilles pour entendre, ny d'esprit pour connoître & pour

juger; qui n'est recommandable que par de certaines livrées, que même il ne porte plus.

¶ *Theodote* avec un habit austere a un visage comique & d'un homme qui entre sur la Scene; sa voix, sa démarche, son geste, son attitude accompagnent son visage: il est fin, *cauteleux*, doux, misterieux, il s'approche de vous & il vous dit à l'oreille, *Voilà un beau temps, voilà un grand degel*; s'il n'a pas les grandes manieres, il a du moins toutes les petites, & celles même qui ne conviennent gueres qu'à une jeune précieuse: imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de carte ou à se saisir d'un papillon, c'est celle de *Theodote* pour une affaire de rien, & qui ne mérite pas qu'on s'en remuë; il la traite serieusement & comme quelque chose qui est capital, il agit, il s'empresse, il la fait réüssir; le voilà qui respire & qui se repose, & il a raison, elle luy a coûté beaucoup de peine. L'on voit des gens enyvrez, enforcez de la faveur, ils y pensent le jour, ils y rêvent la nuit; ils montent l'escalier d'un Ministre & ils en descendent, ils sortent de son antichambre & ils y rentrent, ils n'ont rien à luy dire & ils luy parlent, ils luy parlent une seconde fois, le voilà contents, ils luy ont parlé; pressez-les, tordez-les, ils dégouttent l'orgueil, l'arrogance, la présomption; vous leur adressez la parole, ils ne vous

répondent point, ils ne vous connoissent point, ils ont les yeux égarez & l'esprit aliené; c'est à leurs parens à en prendre soin & à les renfermer, de peur que leur folie ne devienne fureur & que le monde n'en souffre : Theodote a une plus douce manie; il aime la faveur éperduëment, mais sa passion a moins d'éclat, il luy fait des vœux en secret, il la cultive, il la sert mystérieusement; il est au guet & à la découverte sur tout ce qui paroist de nouveau avec les livrées de la faveur, ont-ils une prétention, il s'offre à eux, il s'intrigue pour eux, il leur sacrifie fourdement mérite, alliance, amitié, engagement, reconnoissance; si la place d'un CASSINI devenoit vacante, & que le Suisse ou le Postillon du favori s'avisât de la demander, il appuyeroit sa demande, il le jugeroit digne de cette place, il le trouveroit capable d'observer & de calculer, de parler de Parelies & de Paralaxes : si vous demandiez de Theodote s'il est Auteur ou plagiaire, original ou copiste, je vous donnerois ses ouvrages, & je vous dirois, lisez & jugez; mais s'il est devot ou courtifan, qui pourroit le décider sur le portrait que j'en viens de faire; je prononcerois plus hardiment sur son étoile; Oüy, Theodote, j'ay observé le point de votre naissance, vous serez placé, & bientôt, ne veillez plus, n'imprimez plus, le public vous demande quartier.

¶ N'esperez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de generosité, de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la Cour, & qui secrettement veut sa fortune; le reconnoissez-vous à son visage, à ses entretiens? il ne nomme plus chaque chose par son nom, il n'y a plus pour luy de fripons, de fourbes, de fots & d'impertinens; celuy dont il luy échaperoit de dire ce qu'il en pense, est celuy-là même qui venant à le sçavoir l'empêcheroit de *cheminer*; pensant mal de tout le monde, il n'en dit de personne; ne voulant du bien qu'à luy seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous luy en fassent, ou que nul du moins luy soit contraire. Non content de n'être pas sincere, il ne souffre pas que personne le soit; la verité blesse son oreille, il est froid & indifferent sur les observations que l'on fait sur la Cour & sur le Courtisan; & parce qu'il les a entenduës, il s'en croit complice & responsable. Tyran de la société & martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite & dans ses discours, une raillerie innocente, mais froide & contrainte, un ris forcé, des careffes contrefaites, une conversation interrompuë, & des distractions frequentes : il a une profusion, le diray-je, des torrens de loüanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé & qui est

en faveur, & pour tout autre une sechereffe de pulmonique : il a des formules de complimens differens pour l'entrée & pour la sortie à l'égard de ceux qu'il visite ou dont il est visité, & il n'y a personne de ceux qui se payent de mines & de façons de parler, qui ne sorte d'avec luy fort satisfait : il vise également à se faire des patrons & des creatures ; il est mediateur, confident, entremetteur, il veut gouverner : il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de Cour ; il sçait où il faut se placer pour être vû : il sçait vous embrasser, prendre part à vôtre joye, vous faire coup sur coup des questions empressees sur vôtre santé, sur vos affaires ; & pendant que vous luy répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet ; ou s'il survient quelqu'un à qui il doit un discours tout different, il sçait en achevant de vous congratuler, luy faire un compliment de condoléance, il pleure d'un œil, & il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les Ministres ou sur le favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée ; il se tait au contraire, & fait le misterieux sur ce qu'il sçait de plus important, & plus volontiers encore sur ce qu'il ne sçait point.

¶ Il y a un país où les joyes sont visibles, mais fausses, & les chagrins cachez, mais réels. Qui croiroit que l'empressement pour

les spectacles, que es léclats & les applaudifemens aux Theatres de Moliere & d'Arlequin, les repas, la chaffe, les balets, les carrouzels couvrirent tant d'inquietudes, de soins & de divers interêts, tant de craintes, & d'esperances; des passions si vives, & des affaires si serieufes.

¶ La vie de la Cour est un jeu serieux, mélancolique, qui applique; il faut arranger ses pieces & ses batteries, avoir un dessein, le fuivre, parer celuy de son adverfaire, hazarder quelquefois, & jouër de caprice; & après toutes ses rêveries & toutes ses mesures on est échet, quelquefois mat; souvent avec des pions qu'on ménage bien, on va à dame, & l'on gagne la partie; le plus habile l'emporte, ou le plus heureux.

¶ Les rouës, les ressorts, les mouvemens font cachez, rien ne paroît d'une montre que son aiguille, qui insensiblement s'avance & acheve son tour; image du Courtifan d'autant plus parfaite, qu'après avoir fait assez de chemin, il revient souvent au même point d'où il est parti.

¶ Les deux tiers de ma vie font écoulez, pourquoy tant m'inquieter sur ce qui m'en reste? la plus brillante fortune ne mérite point ny le tourment que je me donne, ny les petiteffes où je me surpréens, ny les humiliations, ny les hontes que j'effuye: trente années détrui-

ront ces colosses de puissance qu'on ne voyoit bien qu'à force de lever la tête; nous disparaîtrons, moy qui suis si peu de chose, & ceux que je contemplois si avidement, & de qui j'esperois toute ma grandeur : le meilleur de tous les biens, s'il y a des biens, c'est le repos, la retraite, & un endroit qui soit son domaine. N** a pensé cela dans sa disgrâce, & l'a oublié dans la prospérité.

¶ Un noble, s'il vit chez luy dans sa Province, il vit libre, mais sans appuy; s'il vit à la Cour, il est protégé, mais il est esclave; cela se compense.

¶ *Xantippe* au fond de sa Province, sous un vieux toit, & dans un mauvais lit a rêvé pendant la nuit qu'il voyoit le Prince, qu'il luy parloit, & qu'il en ressentoit une extrême joye : il a été triste à son réveil; il a conté son songe, & il a dit, quelles chimères ne tombent point dans l'esprit des hommes pendant qu'ils dorment! *Xantippe* a continué de vivre, il est venu à la Cour, il a vû le Prince, il luy a parlé; & il a été plus loin que son songe, il est favori.

¶ Qui est plus esclave qu'un Courtisan affidu, si ce n'est un Courtisan plus affidu.

¶ L'esclave n'a qu'un maître : l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

¶ Mille gens à peine connus font la foule au lever pour être vûs du Prince qui n'en

ſçauroit voir mille à la fois; & ſ'il ne voit aujourd'huy que ceux qu'il vit hier, & qu'il verra demain, combien de malheureux!

¶ De tous ceux qui s'emprefſent auprès des Grands & qui leur font la cour, un petit nombre les honore dans le cœur, un grand nombre les recherche par des vûës d'ambition & d'interêt, un plus grand nombre par une ridicule vanité, ou par une fotte impatience de ſe faire voir.

¶ Il y a de certaines familles qui par les loix du monde, ou ce qu'on appelle de la bienſéance, doivent être irreconciliables; les voilà réünies, & où la Religion a échoüé quand elle a voulu l'entreprendre, l'interêt ſ'en jouë, & le fait ſans peine.

¶ L'on parle d'une region où les vieillards ſont galans, polis & civils; les jeunes gens au contraire durs, ferores, ſans mœurs ny politèſſe: ils ſe trouvent affranchis de la paſſion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la ſentir; ils leur préfèrent des repas, des viandes, & des amours ridicules: celui-là chez eux eſt ſobre & modéré, qui ne ſ'enyvre que de vin; l'uſage trop fréquent qu'ils en ont fait, le leur a rendu infipide; ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux de vie, & par toutes les liqueurs les plus violentes; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau forte. Les femmes du païs

précipitent le declin de leur beauté par des artifices qu'elles croient fervir à les rendre belles : leur coûtume est de peindre leurs lèvres, leurs jouës, leurs sourcils, & leurs épaules qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras & leurs oreilles, comme si elles craignoient de cacher l'endroit par où elles pourroient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils préfèrent aux naturels, & dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête; il descend à la moitié du corps, change les traits, & empêche qu'on ne connoisse les hommes à leur visage. Ces peuples d'ailleurs ont leur Dieu & leur Roy : les Grands de la nation s'assemblent tous les jours à une certaine heure dans un Temple qu'ils nomment Eglise; il y a au fond de ce Temple un Autel consacré à leur Dieu, où un Prêtre celebre des mysteres qu'ils appellent saints, sacrez & redoutables : les Grands forment un vaste cercle au pied de cet Autel, & paroissent debout, le dos tourné directement au Prêtre & aux saints Mysteres, & les faces élevées vers leur Roy, que l'on voit à genoux sur une tribune, & à qui ils semblent avoir tout l'esprit & tout le cœur appliqué. On ne laisse pas de voir dans cet usage une

espece de subordination; car ce peuple paroît adorer le Prince, & le Prince adorer Dieu. Les gens du païs le nomment ***; il est à quelques quarante-huit degrez d'élevation du pôle, & à plus d'onze cens lieuës de mer des Iroquois & des Hurons.

¶ Qui considerera que le visage du Prince fait toute la felicité du Courtifan, qu'il s'occupe & se remplit pendant toute sa vie de le voir & d'en être vû, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire & tout le bonheur des Saints.

¶ Les grands Seigneurs font pleins d'égards pour les Princes; c'est leur affaire, ils ont des inferieurs: les petits Courtifans se relâchent sur ces devoirs, font les familiers, & vivent comme gens qui n'ont d'exemples à donner à personne.

¶ Que manque-t-il de nos jours à la jeunesse? elle peut, & elle sçait; ou du moins quand elle sçauroit autant qu'elle peut, elle ne seroit pas plus décisive.

¶ Foibles hommes! Un Grand dit de *Timagene* vôtre ami qu'il est un sot, & il se trompe; je ne demande pas que vous repliquiez qu'il est homme d'esprit; osez seulement penser qu'il n'est pas un sot.

De même il prononce d'*Iphicrate* qu'il manque de cœur; vous luy avez vû faire une belle action: rassurez-vous, je vous dispense

de la raconter, pourvû qu'après ce que vous venez d'entendre, vous vous souveniez encore de la luy avoir vû faire.

¶ Qui sçait parler aux Rois, c'est peut-être où se termine toute la prudence & toute la souplesse du Courtisan; une parole échappe & elle tombe de l'oreille du Prince, bien avant dans sa memoire, & quelquefois jusques dans son cœur, il est impossible de la r'avoir; tous les soins que l'on prend & toute l'adresse dont on use pour l'expliquer ou pour l'affoiblir, servent à la graver plus profondément & à l'enfoncer davantage : si ce n'est que contre nous-mêmes que nous ayons parlé, outre que ce malheur n'est pas ordinaire, il y a encore un prompt remede, qui est de nous instruire par nostre faute, & de souffrir la peine de nôtre legereté; mais si c'est contre quelque autre, quel abbatement, quel repentir! y a-t-il une regle plus utile contre un si dangereux inconvenient, que de parler des autres au Souverain, de leurs personnes, de leurs ouvrages, de leurs actions, de leurs mœurs, ou de leur conduite, du moins avec l'attention, les précautions & les mesures dont on parle de foy?

¶ Diseurs de bons mots, mauvais caractere, je le dirois, s'il n'avoit été dit. Ceux qui nuisent à la reputation, ou à la fortune des autres plutôt que de perdre un bon mot,

méritoient une peine infamante; cela n'a pas été dit, & je l'ose dire.

¶ Il y a un certain nombre de phrases toutes faites, que l'on prend comme dans un magasin, & dont l'on se fert pour se féliciter les uns les autres sur les événemens : bien qu'elles se disent souvent sans affection, & qu'elles soient reçues sans reconnaissance, il n'est pas permis avec cela de les omettre; parce que du moins elles sont l'image de ce qu'il y a au monde de meilleur, qui est l'amitié, & que les hommes ne pouvant gueres compter les uns sur les autres pour la réalité, semblent être convenus entre-eux, de se contenter des apparences.

¶ Avec cinq ou six termes de l'art, & rien de plus, l'on se donne pour connoisseur en musique, en tableaux, en bâtimens, & en bonne chère; l'on croit avoir plus de plaisir qu'un autre à entendre, à voir & à manger; l'on impose à ses semblables, & l'on se trompe soy-même.

¶ La Cour n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens, en qui l'usage du monde, la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit, & suppléent au mérite; ils sçavent entrer & sortir, ils se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point, ils plaisent à force de se taire, & se rendent importans par un silence long-temps soutenu, ou tout au plus par quel-

ques monosyllables : ils payent de mines, d'une inflexion de voix, d'un geste & d'un sourire, ils n'ont pas, si je l'ose dire, deux pouces de profondeur; si vous les enfoncez, vous rencontrez le tuff.

¶ Il y a des gens à qui la faveur arrive comme un accident; ils en font les premiers surpris & consternés : ils se reconnoissent enfin & se trouvent dignes de leur étoile; & comme si la stupidité & la fortune étoient deux choses incompatibles, ou qu'il fût impossible d'être heureux & sot tout à la fois, ils se croient de l'esprit, ils hazardent, que dis-je, ils ont la confiance de parler en toute rencontre, & sur quelque matière qui puisse s'offrir, & sans nul discernement des personnes qui les écoutent; ajoûteray-je qu'ils épouvantent, ou qu'ils donnent le dernier dégoût par leur fatuité & par leurs fadaïses; il est vray du moins qu'ils deshonnorent sans ressource ceux qui ont quelque part au hazard de leur élévation.

¶ Comment nommeray-je cette sorte de gens qui ne font fins que pour les sots : je sçay du moins que les habiles les confondent avec ceux qu'ils sçavent tromper.

C'est avoir fait un grand pas dans la finesse, que de faire penser de soy, que l'on n'est que médiocrement fin.

La finesse n'est ny une trop bonne, ny une

trop mauvaise qualité; elle flotte entre le vice & la vertu : il n'y a point de rencontre où elle ne puisse, & peut-être, où elle ne doive être suppléée par la prudence.

La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie; de l'un à l'autre le pas est glissant; le mensonge seul en fait la différence; si on l'ajoute à la finesse, c'est fourberie.

Avec les gens qui par finesse écoutent tout, & parlent peu, parlez encore moins; ou si vous parlez beaucoup, dites peu de chose.

¶ Vous dépendez dans une affaire qui est juste & importante, du consentement de deux personnes; l'un vous dit, j'y donne les mains, pourvu qu'un tel y condescende, & ce tel y condescend, & ne desire plus que d'être assuré des intentions de l'autre; cependant rien n'avance, les mois, les années s'écoulent inutilement; je m'y perds, dites-vous, & je n'y comprends rien, il ne s'agit que de faire qu'ils s'abouchent, & qu'ils se parlent : je vous dis moy que j'y vois clair, & que j'y comprends tout, ils se font parler.

¶ Il me semble que qui sollicite pour les autres a la confiance d'un homme qui demande justice, & qu'en parlant ou en agissant pour soy-même, on a l'embarras & la pudeur de celui qui demande grace.

¶ Si l'on ne se précautionne à la Cour contre les pièges que l'on y tend sans cesse

pour faire tomber dans le ridicule, l'on est étonné avec tout son esprit de se trouver la dupe de plus fots que soy.

¶ Il y a quelques rencontres dans la vie, où la verité & la simplicité font le meilleur manége du monde.

¶ Estes-vous en faveur, tout manége est bon, vous ne faites point de fautes, tous les chemins vous menent au terme : autrement tout est faute, rien n'est utile, il n'y a point de sentier qui ne vous égare.

¶ Un homme qui a vécu dans l'intrigue un certain temps, ne peut plus s'en passer; toute autre vie pour luy est languissante.

¶ Il faut avoir de l'esprit pour être homme de cabale; l'on peut cependant en avoir à un certain point, que l'on est au dessus de l'intrigue & de la caballe, & que l'on ne scauroit s'y assujettir; l'on va alors à une grande fortune, ou à une haute reputation par d'autres chemins.

¶ Avec un esprit sublime, une doctrine universelle, une probité à toutes épreuves, & un mérite tres-accompli, n'apprehendez pas, ô *Aristide*, de tomber à la Cour, ou de perdre la faveur des Grands, pendant tout le temps qu'ils auront besoin de vous.

¶ Qu'un favori s'observe de fort près; car s'il me fait moins attendre dans son anti-chambre qu'à l'ordinaire, s'il a le visage plus

ouvert, s'il fronce moins le sourcil, s'il m'écoute plus volontiers, & s'il me reconduit un peu plus loin, je penferay qu'il commence à tomber, & je penferay vray.

L'homme a bien peu de reffources dans foy-même, puis qu'il luy faut une difgrace ou une mortification, pour le rendre plus humain, plus traitable, moins feroce, plus honnête homme.

¶ L'on contemple dans les Cours de certaines gens, & l'on voit bien à leurs discours & à toute leur conduite, qu'ils ne songent ny à leurs grands-peres, ny à leurs petits-fils : le present est pour eux; ils n'en jouïssent pas, ils en abusent.

¶ *Straton* est né sous deux étoiles : malheureux, heureux dans le même degré : sa vie est un roman; non, il luy manque le vray-semblable : il n'a point eu d'avantures; il a eu de beaux songes, il en a eu de mauvais; que dis-je, on ne réve point comme il a vécu : personne n'a tiré d'une destinée plus qu'il a fait; l'extrême & le mediocre luy font connus; il a brillé, il a souffert, il a mené une vie commune; rien ne luy est échappé. Il s'est fait valoir par des vertus qu'il affuroit fort ferieusement qui étoient en luy : il a dit de foy, *J'ay de l'esprit, j'ay du courage*; & tous ont dit après luy, *Il a de l'esprit, il a du courage*. Il a exercé dans l'une & l'autre for-

tune le genie du Courtifan, qui a dit de luy plus de bien peut-être & plus de mal qu'il n'y en avoit. Le joly, l'aimable, le rare, le merveilleux, l'heroïque ont été employez à son éloge; & tout le contraire a servi depuis pour le ravalier : caractère équivoque, mêlé, enveloppé; une énigme; une question presque indecife.

¶ La faveur met l'homme au deffus de ses égaux; & fa chute, au deffous.

¶ Celuy qui un beau jour fçait renoncer fermement, ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se délivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles, & quelquefois de bien des crimes.

¶ Dans cent ans le monde subfiftera encore en fon entier : ce fera le même theatre & les mêmes decorations, ce ne feront plus les mêmes acteurs. Tout ce qui se réjoüit fur une grace reçüe, ou ce qui s'attrifte & se defefpere fur un refus, tous auront difparu de deffus la fcene; il s'avance déjà fur le theatre d'autres hommes qui vont joüer dans une même piece les mêmes rôles, ils s'évanouïront à leur tour, & ceux qui ne font pas encore, un jour ne feront plus : de nouveaux acteurs ont pris leur place : quel fond à faire fur un personnage de comedie !

¶ Qui a vû la Cour, a vû du monde ce qui est le plus beau, le plus fpecieux & le plus

orné; qui méprise la Cour après l'avoir vûë,
méprise le monde.

¶ La Ville dégoûte de la Province: la Cour
détrompe de la Ville, & guerit de la Cour.

Un esprit fain puise à la Cour le goût de la
solitude & de la retraite.





DES GRANDS.



LA prévention du peuple en faveur des Grands est si aveugle, & l'entêtement pour leur geste, leur visage, leur ton de voix & leurs manières si general; que s'ils s'avisent d'être bons, cela iroit à l'idolâtrie.

¶ Si vous êtes né vicieux, ô *Theagene*, je vous plains : si vous le devenez par foiblesse pour ceux qui ont intérêt que vous le foyez, qui ont juré entr'eux de vous corrompre, & qui se vantent déjà de pouvoir y réüffir, souffrez que je vous méprise. Mais si vous êtes sage, temperant, modeste, civil, genereux, reconnoissant, laborieux, d'un rang d'ailleurs & d'une naissance à donner des exemples plutôt qu'à les prendre d'autrui, & à faire les regles plutôt qu'à les recevoir; convenez avec cette sorte de gens de suivre par complaisance leurs déreglemens, leurs vices & leur folie, quand ils auront par la déference qu'ils vous doivent, exercé toutes les vertus que vous

cheriffiez : ironie forte, mais utile, tres-propre à mettre vos mœurs en seureté, à renverser tous leurs projets, & à les jeter dans le parti de continuer d'être ce qu'ils sont, & de vous laisser tel que vous êtes.

¶ L'avantage des Grands sur les autres hommes est immense par un endroit; je leur cede leur bonne chere, leurs riches ameublemens, leurs chiens, leurs chevaux, leurs finges, leurs nains, leurs fous & leurs flateurs; mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur & par l'esprit, & qui les passent quelquefois.

¶ Les Grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie : mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joye, de prévenir d'extrêmes besoins, ou d'y remedier; leur curiosité ne s'étend point jusques-là.

¶ On demande si en comparant ensemble les différentes conditions des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarqueroit pas un mélange, ou une espece de compensation de bien & de mal, qui établiroit entr'elles l'égalité, ou qui feroit du moins que l'un ne feroit gueres plus desirable que l'autre : celui qui est puissant, riche, & à qui il ne manque rien, peut former cette question; mais il faut

que ce soit un homme pauvre qui la décide.

Il ne laisse pas d'y avoir comme un charme attaché à chacune des différentes conditions, & qui y demeure, jusques à ce que la misere l'en ait ôté. Ainsi les Grands se plaisent dans l'excès, & les petits aiment la moderation; ceux-là ont le goût de dominer & de commander, & ceux-cy sentent du plaisir, & même de la vanité à les servir & à leur obéir : les Grands sont entourez, salüez, respectez; les petits entourent, salüent, se prosternent, & tous sont contens.

¶ Il coûte si peu aux Grands à ne donner que des paroles, & leur condition les dispense si fort de tenir les belles promesses qu'ils vous ont faites; que c'est modestie à eux de ne promettre pas encore plus largement.

¶ Il est vieux & usé, dit un Grand, il s'est crevé à me suivre, qu'en faire? Un autre plus jeune enleve ses esperances, & obtient le poste qu'on ne refuse à ce malheureux, que parce qu'il l'a trop mérité.

¶ Je ne sçay, dites-vous avec un air froid & dédaigneux, *Philante* a du mérite, de l'esprit, de l'agrément, de l'exactitude sur son devoir, de la fidelité & de l'attachement pour son maître, & il en est mediocrement considéré, il ne plaît pas, il n'est pas goûté : expliquez-vous, est-ce *Philante*, ou le Grand qu'il sert, que vous condamnez?

¶ Il est souvent plus utile de quitter les Grands que de s'en plaindre.

¶ Qui peut dire pourquoy quelques-uns ont le gros lot, ou quelques autres la faveur des Grands?

¶ Les Grands sont si heureux, qu'ils n'effuyent pas même dans toute leur vie l'inconvenient de regretter la perte de leurs meilleurs serviteurs, ou des personnes illustres dans leur genre, & dont ils ont tiré le plus de plaisir & le plus d'utilité. La première chose que la flatterie sçait faire après la mort de ces hommes uniques, & qui ne se reparent point, est de leur supposer des endroits foibles, dont elle prétend que ceux qui leur succèdent sont tres-exempts; elle assure que l'un avec toute la capacité & toutes les lumières de l'autre dont il prend la place, n'en a point les défauts; & ce stile sert aux Princes à se consoler du grand & de l'excellent, par le mediocre.

¶ Les Grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit; les gens d'esprit méprisent les Grands qui n'ont que de la grandeur: les gens de bien plaignent les uns & les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit, sans nulle vertu.

¶ Quand je vois d'une part auprès des Grands, à leur table, & quelquefois dans leur familiarité, de ces hommes alertes, empressez, intriguans, aventuriers, esprits dangereux &

nuifibles; & que je confidere d'autre part quelle peine ont les perfonnes de mérite à en approcher, je ne fuis pas toujourns difpofé à croire que les méchants foient foufferts par intérêt, ou que les gens de bien foient regardez comme inutiles; je trouve plus mon compte à me confirmer dans cette penfée, que grandeur & difcernement font deux chofes différentes, & l'amour pour la vertu & pour les vertueux, une troifième chofe.

¶ *Lucile* aime mieux ufer fa vie à fe faire fupporter de quelques Grands, que d'être réduit à vivre familièrement avec fes égaux.

La regle de voir de plus grands que foy, doit avoir fes restrictions. Il faut quelquefois d'étranges talens pour la reduire en pratique.

¶ Quelle eft l'incurable maladie de *Theophile*? elle luy dure depuis plus de trente années, il ne guerit point, il a voulu, il veut & il voudra gouverner les Grands; la mort feule luy ôtera avec la vie cette foif d'empire & d'afcendant fur les efprits : eft-ce en luy zele du prochain? eft-ce habitude? eft-ce une exceffive opinion de foy-même? Il n'y a point de Palais où il ne s'infinuë; ce n'eft pas au milieu d'une chambre qu'il s'arrête, il paffe à une embrafure ou au cabinet, on attend qu'il ait parlé, & long-temps & avec action, pour avoir audience, pour être vû. Il entre dans le fecret des familles, il eft de quelque

chose dans tout ce qui leur arrive de triste ou d'avantageux; il prévient, il s'offre, il se fait de fête, il faut l'admettre. Ce n'est pas assez pour remplir son temps ou son ambition, que le soin de dix mille âmes dont il répond à Dieu comme de la sienne propre; il y en a d'un plus haut rang & d'une plus grande distinction dont il ne doit aucun compte, & dont il se charge plus volontiers : il écoute, il veille sur tout ce qui peut servir de pâture à son esprit d'intrigue, de médiation & de manège : à peine un Grand est-il débarqué, qu'il l'empoigne & s'en fait; on entend plutôt dire à Theophile, qu'il le gouverne, qu'on n'a pu soupçonner qu'il pensoit à le gouverner.

¶ Une froideur ou une incivilité qui vient de ceux qui sont au dessus de nous, nous les fait haïr; mais un salut ou un sourire nous les reconcilie.

¶ Il y a des hommes superbes, que l'élevation de leurs rivaux humilie & apprivoise, ils en viennent par cette disgrâce jusqu'à rendre le salut : mais le temps qui adoucit toutes choses, les remet enfin dans leur naturel.

¶ Le mépris que les Grands ont pour le peuple, les rend indifférens sur les flatteries ou sur les louanges qu'ils en reçoivent, & tempère leur vanité. De même les Princes louent sans fin & sans relâche des Grands ou des Courtisans, en seroient plus vains, s'ils

estimoient davantage ceux qui les loüent.

¶ Les Grands croyent être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, & s'emparent de ces riches talens, comme de choses dûës à leur naissance : c'est cependant en eux une erreur grossiere de se nourrir de si fausses préventions; ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, & peut-être d'une conduite plus delicate ne nous est pas toûjours venu de leur fond : ils ont de grands domaines, & une longue suite d'Ancêtres, cela ne leur peut être contesté.

¶ Avez-vous de l'esprit, de la grandeur, de l'habileté, du goût, du discernement? en croiray-je la prévention & la flatterie qui publient hardiment vôtre mérite? elles me sont suspectes, & je les refuse : me laisseray-je ébloüir par un air de capacité ou de hauteur qui vous met au dessus de tout ce qui se fait, de ce qui se dit, & de ce qui s'écrit; qui vous rend sec sur les loüanges, & empêche qu'on ne puisse arracher de vous la moindre approbation? je conclus de là plus naturellement que vous avez de la faveur, du credit & de grandes richesses : quel moyen de vous définir, *Telephon*? on n'approche de vous que comme du feu, & dans une certaine distance, & il faudroit vous developper, vous manier, vous confronter avec vos pareils, pour porter

de vous un jugement sain & raisonnable : votre homme de confiance , qui est dans votre familiarité , dont vous prenez conseil , pour qui vous quittez *Socrate* & *Aristide* , avec qui vous riez , & qui rit plus haut que vous , *Dave* enfin m'est tres-connu : seroit-ce assez pour vous bien connoître ?

¶ Il y en a de tels , que s'ils pouvoient connoître leurs subalternes & se connoître eux-mêmes , ils auroient honte de primer.

¶ S'il y a peu d'excellens Orateurs , y a-t-il bien des gens qui puissent les entendre ? S'il n'y a pas assez de bons Ecrivains , où sont ceux qui sçavent lire ? De même on s'est toujours plaint du petit nombre de personnes capables de conseiller les Rois , & de les aider dans l'administration de leurs affaires ; mais s'ils naissent enfin ces hommes habiles & intelligens , s'ils agissent selon leurs vûes & leurs lumieres , font-ils aimez , font-ils estimez autant qu'ils le méritent ? font-ils louiez de ce qu'ils pensent & de ce qu'ils font pour la patrie ? Ils vivent , il suffit , on les censure s'ils échoüent , & on les envie s'ils réüffissent : blâmons le peuple où il seroit ridicule de vouloir l'excuser ; son chagrin & sa jalousie regardez des Grands ou des Puiffans comme inévitables , les ont conduits insensiblement à le compter pour rien , & à négliger ses suffrages dans toutes leurs entreprises ,

à s'en faire même une règle de politique.

Les petits se haïssent les uns les autres, lorsqu'ils se nuisent réciproquement. Les Grands sont odieux aux petits par le mal qu'ils leur font, & par tout le bien qu'ils ne leur font pas : ils leur sont responsables de leur obscurité, de leur pauvreté, & de leur infortune ; ou du moins ils leur paroissent tels.

¶ C'est déjà trop d'avoir avec le peuple une même Religion & un même Dieu ; quel moyen encore de s'appeler Pierre, Jean, Jacques, comme le Marchand ou le Laboureur : évitons d'avoir rien de commun avec la multitude, affectons au contraire toutes les distinctions qui nous en separent ; qu'elle s'approprie les douze Apôtres, leurs disciples, les premiers Martyrs (telles gens, tels Patrons) ; qu'elle voye avec plaisir revenir toutes les années ce jour particulier que chacun celebre comme sa fête. Pour nous autres Grands, ayons recours aux noms profanes, faisons-nous baptiser sous ceux d'Annibal, de César, & de Pompée, c'étoient de grands hommes ; sous celui de Lucrece, c'étoit une illustre Romaine ; sous ceux de Renaud, de Roger, d'Olivier & de Tancrede, c'étoient des paladins, & le Roman n'a point de Heros plus merveilleux ; sous ceux d'Hector, d'Achilles, d'Hercules, tous demy-Dieux ; sous ceux même de Phœbus & de Diane : & qui nous empêchera de nous faire

nommer Jupiter ou Mercure, ou Venus, ou Adonis?

¶ Pendant que les Grands negligent de rien connoître, je ne dis pas seulement aux intérêts des Princes & aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires, qu'ils ignorent l'œconomie & la science d'un pere de famille, & qu'ils se loüent eux-mêmes de cette ignorance; qu'ils se laissent appauvrir & maîtriser par des Intendans; qu'ils se contentent d'être gourmets ou *coteaux*, d'aller chez *Thais* ou chez *Phryné*, de parler de la meute & de la vieille meute, de dire combien il y a de postes de Paris à Befançon, ou à Philisbourg : des Citoyens s'instruisent du dedans & du dehors d'un Royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins & politiques, sçavent le fort & le foible de tout un État, songent à se mieux placer, se placent, s'élevent, deviennent puissans, soulagent le Prince d'une partie des soins publics; les Grands qui les dédaignoient les reverent, heureux s'ils deviennent leurs gendres.

¶ Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les Grands avec le peuple; ce dernier me paroît content du nécessaire, & les autres sont inquiets & pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne sçauroit faire aucun mal; un Grand ne veut faire aucun bien & est capable

de grands maux : l'un ne se forme & ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles ; l'autre y joint les pernicieuses : là se montrent ingenuëment la grossiereté & la franchise ; icy se cache une seve maligne & corrompuë sous l'écorce de la politesse : le peuple n'a gueres d'esprit, & les Grands n'ont point d'ame : celui-là a un bon fond & n'a point de dehors ; ceux-cy n'ont que des dehors & qu'une simple superficie. Faut-il opter, je ne balance pas, je veux être peuple.

¶ Quelque profonds que soient les Grands de la Cour, & quelque art qu'ils ayent pour paroître ce qu'ils ne sont pas, & pour ne point paroître ce qu'ils sont, ils ne peuvent cacher leur malignité, leur extrême pente à rire aux dépens d'autrui, & à jeter un ridicule souvent où il n'y en peut avoir : ces beaux talens se découvrent en eux du premier coup d'œil, admirables sans doute pour envelopper une duppe, & rendre sot celui qui l'est déjà ; mais encore plus propres à leur ôter tout le plaisir qu'ils pourroient tirer d'un homme d'esprit, qui sçauroit se tourner & se plier en mille manieres agreables & réjouissantes, si le dangereux caractère du Courtisan ne l'engageoit pas à une fort grande retenue : il luy oppose un caractère serieux dans lequel il se retranche ; & il fait si bien que les railleurs avec des intentions si mau-

vaïses manquent d'occasions de se joüer de luy.

¶ Les aïses de la vie, l'abondance, le calme d'une grande prospérité font que les Princes ont de la joye de reste pour rire d'un nain, d'un finge, d'un imbecile, & d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

¶ Un grand aime la Champagne, abhorre la Brie, il s'enyvre de meilleur vin que l'homme du peuple : seule difference que la crapule laisse entre les conditions les plus disproportionnées, entre le Seigneur & l'Estafier.

¶ Il semble d'abord qu'il entre dans les plaisirs des Princes un peu de celuy d'incommoder les autres : mais non, les Princes ressemblent aux hommes; ils songent à eux-mêmes, suivent leur goût, leurs passions, leur commodité, cela est naturel.

¶ Il semble que la premiere regle des compagnies, des gens en place, ou des puissans, est de donner à ceux qui dépendent d'eux pour le besoin de leurs affaires, toutes les traverses qu'ils en peuvent craindre.

¶ Si un Grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes, je ne devine pas lequel, si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le pouvoir & dans l'occasion de faire plaisir; & si elle naît cette conjoncture,

il femble qu'il doive s'en fervir; fi c'est en faveur d'un homme de bien, il doit apprehender qu'elle ne luy échape; mais comme c'est en une chose juſte, il doit prévenir la ſollicitation, & n'être vû que pour être remercié; & ſi elle eſt facile, il ne doit pas même la luy faire valoir; ſ'il la luy refuſe, je les plains tous deux.

¶ Il y a des hommes nez inacceſſibles, & ce ſont précifément ceux de qui les autres ont beſoin; de qui ils dépendent : ils ne ſont jamais que ſur un pied; mobiles comme le mercure ils piroüettent, ils geſticulent, ils crient, ils s'agitent; ſemblables à ces figures de carton qui ſervent de montre à une feſte publique, ils jettent feu & flamme, tonnent & foudroyent, on n'en approche pas; juſqu'à ce que venant à s'éteindre ils tombent, & par leur chute deviennent traitables, mais inutiles.

¶ Le Suiffe, le Valet de chambre, l'homme de livrée, ſ'ils n'ont plus d'eſprit que ne porte leur condition, ne jugent plus d'eux-mêmes par leur premiere baſſeſſe, mais par l'élevation & la fortune des gens qu'ils ſervent, & mettent tous ceux qui entrent par leur porte, & montent leur eſcalier, indifferemment au deſſous d'eux & de leurs maîtres : tant il eſt vray qu'on eſt deſtiné à ſouffrir des Grands & de ce qui leur appartient.

¶ Un homme en place doit aimer ſon Prince,

la femme, ses enfans & après eux les gens d'esprit; il les doit adopter, il doit s'en fournir & n'en jamais manquer; il ne sçauroit payer, je ne dis pas de trop de pensions & de bienfaits, mais de trop de familiarité & de caresses les secours & les services qu'il en tire, même sans le sçavoir : quels petits bruits ne dissipent-ils pas? quelles histoires ne réduisent-ils pas à la fable & à la fiction? ne sçavent-ils pas justifier les mauvais succès par les bonnes intentions, prouver la bonté d'un dessein & la justesse des mesures par le bonheur des événemens, s'élever contre la malignité & l'envie pour accorder à de bonnes entreprises de meilleurs motifs, donner des explications favorables à des apparences qui étoient mauvaises; détourner les petits défauts, ne montrer que les vertus, & les mettre dans leur jour; semer en mille occasions des faits & des détails qui soient avantageux, & tourner le ris & la moquerie contre ceux qui oseroient en douter, ou avancer des faits contraires? Je sçay que les Grands ont pour maxime de laisser parler & de continuer d'agir; mais je sçay aussi qu'il leur arrive en plusieurs rencontres, que laisser dire les empêche de faire.

¶ Sentir le mérite; & quand il est une fois connu, le bien traiter, deux grandes démarches à faire tout de suite, & dont la plupart des Grands sont fort incapables.

¶ Tu es grand, tu es puissant, ce n'est pas assez; fais que je t'estime, afin que je sois triste d'être déchu de tes bonnes graces, ou de n'avoir pu les acquérir.

¶ Vous dites d'un Grand ou d'un homme en place, qu'il est prévenant, officieux, qu'il aime à faire plaisir; & vous le confirmez par un long détail de ce qu'il a fait en une affaire où il a scû que vous preniez intérêt; je vous entends, on va pour vous au devant de la sollicitation, vous avez du credit, vous êtes connu du Ministre, vous êtes bien avec les puissances; desiriez-vous que je scûsse autre chose?

Quelqu'un vous dit, *je me plains d'un tel, il est fier depuis son élévation, il me dédaigne, il ne me connoît plus. Je n'ay pas pour moy, luy répondez-vous, sujet de m'en plaindre, au contraire, je m'en louë fort, & il me semble même qu'il est assez civil.* Je crois encore vous entendre, vous voulez qu'on scache qu'un homme en place a de l'attention pour vous, & qu'il vous démêle dans l'antichambre entre mille honnêtes gens de qui il détourne ses yeux, de peur de tomber dans l'inconvenient de leur rendre le salut, ou de leur sourire.

Se louer de quelqu'un, se louer d'un Grand, phrase délicate dans son origine, & qui signifie sans doute se louer soy-même, en disant d'un Grand tout le bien qu'il nous a fait, ou qu'il n'a pas songé à nous faire.

On louë les Grands pour marquer qu'on les voit de près, rarement par estime ou par gratitude ; on ne connoît pas souvent ceux que l'on louë ; la vanité ou la legereté l'emportent quelquefois sur le ressentiment, on est mal content d'eux, & on les louë.

¶ S'il est perilleux de tremper dans une affaire suspecte, il l'est encore davantage de s'y trouver complice d'un Grand ; il s'en tire, & vous laisse payer doublement, pour luy & pour vous.

¶ Le Prince n'a point assez de toute sa fortune pour payer une basse complaisance, si l'on en juge par tout ce que celui qu'il veut recompenser y a mis du sien ; & il n'a pas trop de toute sa puissance pour le punir, s'il mesure sa vengeance au tort qu'il en a reçu.

¶ La Noblesse expose sa vie pour le salut de l'Etat, & pour la gloire du Souverain. Le Magistrat décharge le Prince d'une partie du soin de juger les peuples : voilà de part & d'autre des fonctions bien sublimes & d'une merveilleuse utilité ; les hommes ne sont gueres capables de plus grandes choses ; & je ne sçay d'où la Robe & l'Epée ont pû de quoy se mépriser reciproquement.

¶ S'il est vray qu'un Grand donne plus à la fortune lorsqu'il hazarde une vie destinée à couler dans les ris, le plaisir & l'abondance, qu'un particulier qui ne risque que des jours

qui font miserables; il faut avoüer auffi qu'il a un tout autre dédommagement, qui est la gloire & la haute reputation : le soldat ne sent pas qu'il soit connu, il meurt obscur & dans la foule, il vivoit de même à la verité, mais il vivoit; & c'est l'une des sources du défaut de courage dans les conditions basses & ferviles. Ceux au contraire que la naissance démêle d'avec le peuple, & expose aux yeux des hommes, à leur censure, & à leurs éloges, sont même capables de sortir par effort de leur temperament, s'il ne les portoit pas à la vertu : & cette disposition de cœur & d'esprit, qui passe des ayeuls par les peres dans leurs descendans, est cette bravoure si familiere aux personnes nobles, & peut-être la noblesse même.

Jettez-moy dans les troupes comme un simple soldat, je suis Therfite : mettez-moy à la tête d'une armée dont j'aye à répondre à toute l'Europe, je suis ACHILLES.

¶ Les Princes sans autre science ny autre regle ont un goût de comparaison; ils sont nez & élevez au milieu & comme dans le centre des meilleures choses, à quoy ils rapportent ce qu'ils lisent, ce qu'ils voyent, & ce qu'ils entendent. Tout ce qui s'éloigne trop de LULLY, de RACINE, & de LE BRUN, est condamné.

¶ Ne parler aux jeunes Princes que du soin

de leur rang, est un excès de précaution, lorsque toute une Cour met son devoir & une partie de sa politesse à les respecter, & qu'ils sont bien moins sujets à ignorer aucun des égards dûs à leur naissance, qu'à confondre les personnes & les traiter indifferemment & sans distinction des conditions & des titres : ils ont une fierté naturelle qu'ils retrouvent dans les occasions ; il ne leur faut des leçons que pour la regler, que pour leur inspirer la bonté, l'honnêteté & l'esprit de discernement.

¶ C'est une pure hypocrisie à un homme d'une certaine élévation, de ne pas prendre d'abord le rang qui luy est dû, & que tout le monde luy cede ; il ne luy coûte rien d'être modeste, de se mêler dans la multitude qui va s'ouvrir pour luy, de prendre dans une assemblée une dernière place, afin que tous l'y voyent, & s'empressent de l'en ôter. La modestie est d'une pratique plus amère aux hommes d'une condition ordinaire ; s'ils se jettent dans la foule, on les écrase ; s'ils choisissent un poste incommode, il leur demeure.

¶ *Aristarque* se transporte dans la place avec un Héraut & un Trompette, celui-cy commence, toute la multitude accourt & se rassemble ; écoutez peuple, dit le Héraut, soyez attentifs, silence, silence, *Aristarque* que vous voyez présent doit faire demain une bonne action ; je diray plus simplement & sans figure,

quelqu'un fait bien, veut-il faire mieux, que je ne sçache pas qu'il fait bien, ou que je ne le soupçonne pas du moins de me l'avoir appris.

¶ Les meilleures actions s'alterent & s'affoiblissent par la maniere dont on les fait, & laissent même douter des intentions; celui qui protege ou qui louë la vertu pour la vertu, qui corrige ou qui blâme le vice à cause du vice, agit simplement, naturellement, sans aucun tour, sans nulle singularité, sans fafte, sans affectation; il n'use point de réponses graves & sententieuses, encore moins de traits piquans & fatiriques : ce n'est jamais une scene qu'il jouë pour le public, c'est un bon exemple qu'il donne, & un devoir dont il s'aquitte; il ne fournit rien aux visites des femmes, ny au cabinet¹, ny aux nouvelles; il ne donne point à un homme agreable la matiere d'un joly conte : le bien qu'il vient de faire est un peu moins sçû à la verité, mais il a fait ce bien, que voudroit-il davantage?

¶ Les Grands ne doivent point aimer les premiers temps, ils ne leur sont point favorables; il est triste pour eux d'y voir que nous sortions tous du frere & de la sœur. Les hommes composent ensemble une même fa-

1. Rendez-vous à Paris de quelques honnêtes gens pour la conversation.

mille; il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté.

¶ *Theognis* est recherché dans son ajustement, & il sort paré comme une femme; il n'est pas hors de sa maison, qu'il a déjà ajusté ses yeux & son visage, afin que ce soit une chose faite quand il sera dans le public, qu'il y paroisse tout concerté, que ceux qui passent le trouvent déjà gracieux & leur souriant, & que nul ne luy échape. Marche-t-il dans les salles, il se tourne à droit où il y a un grand monde, & à gauche où il n'y a personne; il saluë ceux qui y sont & ceux qui n'y sont pas : il embrasse un homme qu'il trouve sous sa main, il luy presse la tête contre sa poitrine, il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin de luy dans une affaire qui est facile, il va le trouver, luy fait sa priere, *Theognis* l'écoute favorablement, il est ravi de luy être bon à quelque chose, il le conjure de faire naître des occasions de luy rendre service; & comme celui-cy insiste sur son affaire, il luy dit qu'il ne la fera point, il le prie de se mettre en sa place, il l'en fait juge : le client sort, reconduit, caressé, confus, presque content d'être refusé.

¶ C'est avoir une tres-mauvaise opinion des hommes, & néanmoins les bien connoître, que de croire dans un grand poste leur im-

pofer par des careffes étudiées, par de longs & fteriles embraffemens.

¶ *Pamphile* ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les falles ou dans les cours; fi l'on en croit fa gravité & l'élevation de fa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congédie, il a des termes tout à la fois civils & hautains, une honnefteté imperieufe & qu'il employe fans difcernement; il a une fauffe grandeur qui l'abaisse & qui embarrasse fort ceux qui font fes amis, & qui ne veulent pas le méprifer.

Un *Pamphile* eft plein de luy-même, ne fe perd pas de vûë; ne fort point de l'idée de fa grandeur, de fes alliances, de fa charge, de fa dignité: il ramasse, pour ainfi dire, toutes fes pieces, s'en enveloppe pour fe faire valoir: il dit, *Mon Ordre, mon Cordon bleu*, il l'étale ou il le cache par ostentation: un *Pamphile* en un mot veut être grand, il croit l'être, il ne l'est pas, il est d'après un Grand. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre, à un homme d'esprit, il choisit son temps si juste qu'il n'est jamais pris sur le fait; aussi la rougueur luy monteroit-elle au visage s'il étoit malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ny opulent, ny puissant, ny ami d'un Ministre, ny son allié, ny son domestique; il est severe & inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune:

il vous apperçoit un jour dans une gallerie, & il vous fuit; & le lendemain s'il vous trouve en un endroit moins public, ou s'il est public en la compagnie d'un Grand, il prend courage, il vient à vous, & il vous dit, *Vous ne faisiez pas hier semblant de nous voir*. Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un Seigneur ou un premier Commis; & tantôt s'il les trouve avec vous en conversation, il vous coupe & vous les enleve : vous l'abordez une autre fois, & il ne s'arrête pas, il se fait suivre, vous parle si haut, que c'est une scene pour ceux qui passent : aussi les Pamphiles font-ils toujours comme sur un theatre; gens nourris dans le faux, & qui ne haïssent rien tant que d'être naturels; vrais personnages de comédie; des Floridors, des Mondoris.

On ne tarit point sur les Pamphiles; ils sont bas & timides devant les Princes & les Ministres, pleins de hauteur & de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu; muets & embarrassés avec les sçavans, vifs, hardis & décisifs avec ceux qui ne sçavent rien; ils parlent de guerre à un homme de robe, & de politique à un financier; ils sçavent l'histoire avec les femmes, ils sont Poètes avec un Docteur, & Geometres avec un Poëte : de maximes ils ne s'en chargent pas, de principes encore moins, ils vivent à l'avanture, poussez & entraînez par le vent de la faveur, & par l'attrait

des richesses; ils n'ont point d'opinion qui soit à eux, qui leur soit propre, ils en empruntent à mesure qu'ils en ont besoin; & celui à qui ils ont recours, n'est gueres un homme sage, ou habile, ou vertueux, c'est un homme à la mode.

¶ Nous avons pour les Grands & pour les gens en place une jalousie sterile, ou une haine impuissante, qui ne nous vange point de leur splendeur & de leur élévation, & qui ne fait qu'ajouter à nôtre propre misere le poids insupportable du bonheur d'autrui : que faire contre une maladie de l'ame si inveterée & si contagieuse? Contentons-nous de peu, & de moins encore s'il est possible; sçachons perdre dans l'occasion, la recette est infailible, & je consens à l'éprouver : j'évite par là d'appriivoiser un Suisse ou de fléchir un Commis; d'être repoussé à une porte par la foule innombrable de cliens ou de Courtisans dont la maison d'un Ministre se dégorge plusieurs fois le jour; de languir dans sa salle d'audience, de luy demander en tremblant & en balbutiant une chose juste, d'effuyer sa gravité, son ris amer, & son *Laconisme*; alors je ne le haïs plus, je ne luy porte plus d'envie; il ne me fait aucune priere, je ne luy en fais pas; nous sommes égaux, si ce n'est peut-être qu'il n'est pas tranquille, & que je le suis.

¶ Si les Grands ont les occasions de nous

faire du bien, ils en ont rarement la volonté; & s'ils desirent de nous faire du mal, ils n'en trouvent pas toujours les occasions : ainsi l'on peut être trompé dans l'espece de culte qu'on leur rend, s'il n'est fondé que sur l'esperance, ou sur la crainte; & une longue vie se termine quelquefois, sans qu'il arrive de dépendre d'eux pour le moindre intérêt, ou qu'on leur doive sa bonne ou sa mauvaise fortune : nous devons les honorer parce qu'ils sont grands, & que nous sommes petits, & qu'il y en a d'autres plus petits que nous, qui nous honorent.

¶ A la Cour, à la Ville mêmes passions, mêmes foibleffes, mêmes petiteffes, mêmes travers d'esprit, mêmes broüilleries dans les familles & entre les proches, mêmes envies, mêmes antipathies : par tout des brus & des belles-meres, des maris & des femmes, des divorces, des ruptures, & de mauvais raccommodemens : par tout des humeurs, des coleres, des partialitez, des rapports, & ce qu'on appelle de mauvais discours : avec de bons yeux on voit sans peine la petite ville, la ruë S. Denis comme transportées à V** ou à F**. Icy l'on croit se haïr avec plus de fierté & de hauteur, & peut-être avec plus de dignité; on se nuit reciproquement avec plus d'habileté & de finesse; les coleres sont plus éloquentes, & l'on se dit des injures plus poliment & en meilleurs termes, l'on n'y blesse point la pureté

de la langue, l'on n'y offense que les hommes ou que leur reputation; tous les dehors du vice y font specieux, mais le fond encore une fois y est le même que dans les conditions les plus ravalées, tout le bas, tout le foible & tout l'indigne s'y trouvent: ces hommes si grands ou par leur naissance, ou par leur faveur, ou par leurs dignitez; ces têtes si fortes & si habiles; ces femmes si polies & si spirituelles, tous méprisent le peuple, & ils font peuple.

Qui dit le peuple dit plus d'une chose; c'est une vaste expression, & l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse, & jusques où elle s'étend: il y a le peuple qui est opposé aux Grands, c'est la populace & la multitude; il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles & aux vertueux, ce sont les Grands comme les petits.

¶ Les Grands se gouvernent par sentiment, ames oisives sur lesquelles tout fait d'abord une vive impression: une chose arrive, ils en parlent trop; bien-tôt ils en parlent peu; ensuite ils n'en parlent plus, & ils n'en parleront plus: action, conduite, ouvrage, événement, tout est oublié; ne leur demandez ny correction, ny prévoyance, ny reflexion, ny reconnoissance, ny récompense.

¶ L'on se porte aux extremitez opposées à l'égard de certains personnages; la fatyre après

leur mort court parmy le peuple, pendant que les voûtes des temples retentissent de leurs éloges ; ils ne méritent quelquefois ny libelles ny discours funebres, quelquefois auffi ils font dignes de tous les deux.

¶ L'on doit se taire sur les Puiffans ; il y a presque toûjours de la flatterie à en dire du bien ; il y a du peril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, & de la lâcheté quand ils sont morts.





DU SOUVERAIN,

OU DE LA RÉPUBLIQUE.



QUAND l'on parcourt sans la prévention de son païs toutes les formes de gouvernement, l'on ne sçait à laquelle se tenir; il y a dans toutes le moins bon, & le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable & de plus seur, c'est d'estimer celle où l'on est né, la meilleure de toutes, & de s'y soumettre.

¶ Il ne faut ny art ny science pour exercer la tyrannie; & la politique qui ne consiste qu'à répandre le sang est fort bornée & de nul raffinement; elle inspire de tuer ceux dont la vie est un obstacle à nôtre ambition; un homme né cruel fait cela sans peine. C'est la maniere la plus horrible & la plus grossiere de se maintenir, ou de s'agrandir.

¶ C'est une politique seure & ancienne dans les Republicues, que d'y laisser le peuple s'endormir dans les fêtes, dans les spectacles, dans

le luxe, dans le faste, dans les plaisirs, dans la vanité & la mollesse; le laisser se remplir du vuide, & favoriser la bagatelle : quelles grandes démarches ne fait-on pas au despotique par cette indulgence !

¶ Il n'y a point de patrie dans le despotique, d'autres choses y suppléent, l'intérêt, la gloire, le service du Prince.

¶ Quand on veut changer & innover dans une Republique, c'est moins les choses que le temps que l'on considère : il y a des conjonctures où l'on sent bien qu'on ne sçauroit trop attenter contre le peuple; & il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'huy ôter à cette Ville ses franchises, ses droits, ses privilèges; mais demain ne songez pas même à reformer ses enseignes.

¶ Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer; & quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir.

¶ Il y a de certains maux dans la Republique qui y sont soufferts, parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement, & qui étant dans leur origine un abus ou un mauvais usage, sont moins pernicieux dans leurs suites & dans la pratique, qu'une loy plus juste, ou une coûtume plus

raisonnable. L'on voit une espece de maux que l'on peut corriger par le changement ou la nouveauté, qui est un mal, & fort dangereux. Il y en a d'autres cachez & enfoncez comme des ordures dans un cloaque, je veux dire ensevelis sous la honte, sous le secret & dans l'obscurité; on ne peut les fouiller & les remuer, qu'ils n'exhalent le poison & l'infamie : les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connoître ces maux, que de les ignorer. L'on tolere quelquefois dans un Etat un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux, ou d'inconveniens qui tous seroient inevitables & irremediables. Il se trouve des maux dont chaque particulier gemit, & qui deviennent néanmoins un bien public, quoyque le public ne soit autre chose que tous les particuliers. Il y a des maux personnels, qui concourent au bien & à l'avantage de chaque famille. Il y en a qui affligent, ruinent ou deshonorent les familles, mais qui tendent au bien & à la conservation de la machine de l'Etat & du gouvernement. D'autres maux renversent des Etats, & sur leurs ruines en élevent de nouveaux. On en a vû enfin qui ont s'appé par les fondemens de grands Empires, & qui les ont fait évanouïr de dessus la terre, pour varier & renouveler la face de l'Univers.

¶ Qu'importe à l'Etat qu'*Ergaste* soit riche,

qu'il ait des chiens qui arrêtent bien , qu'il crée les modes sur les équipages & sur les habits , qu'il abonde en superfluitez ? Où il s'agit de l'interêt & des commoditez de tout le public , le particulier est - il compté ? La consolation des peuples dans les choses qui luy pesent un peu , est de sçavoir qu'ils soulagent le Prince , ou qu'ils n'enrichissent que luy ; ils ne se croient point redevables à Ergaste de l'embellissement de sa fortune.

¶ La guerre a pour elle l'antiquité , elle a été dans tous les siècles : on l'a toujours vüe remplir le monde de veuves & d'orphelins , épuiser les familles d'heritiers , & faire perir les freres à une même bataille. Jeune SOYECOUR ! je regrette ta vertu , ta pudeur , ton esprit déjà meur , penetrant , élevé , sociable : je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrepide frere , & t'enleve à une Cour où tu n'as fait que te montrer : malheur déplorable , mais ordinaire ! De tout temps les hommes pour quelque morceau de terre de plus ou de moins font convenus entr'eux de se dépouiller , se brûler , se tuer , s'égorger les uns les autres ; & pour le faire plus ingenieusement & avec plus de seureté , ils ont inventé de belles regles qu'on appelle l'art militaire ; ils ont attaché à la pratique de ces regles la gloire , ou la plus folide reputation , & ils ont depuis en-

cheri de siecle en siecle sur la maniere de se détruire reciproquement. De l'injustice des premiers hommes comme de son unique source est venuë la guerre; ainsi que la necessité où ils se sont trouvez de se donner des maîtres qui fixassent leurs droits & leurs prétentions : si content du sien on eût pû s'abstenir du bien de ses voisins, on avoit pour toujours la paix & la liberté.

¶ Le peuple paisible dans ses foyers, au milieu des siens, & dans le sein d'une grande Ville où il n'a rien à craindre ny pour ses biens, ny pour sa vie, respire le feu & le sang, s'occupe de guerres, de ruines, d'embrasemens & de massacres, souffre impatiemment que des armées qui tiennent la campagne, ne viennent point à se rencontrer, ou si elles sont une fois en presence, qu'elles ne combattent point, ou si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant, & qu'il y ait moins de dix mille hommes sur la place : il va même souvent jusques à oublier ses interêts les plus chers, le repos & la seureté, par l'amour qu'il a pour le changement, & par le goût de la nouveauté, ou des choses extraordinaires : quelques-uns consentiroient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie, à voir tendre des chaînes, & faire des barricades, pour le seul plaisir d'en dire ou d'en apprendre la nouvelle.

¶ *Demophile* à ma droite se lamente & s'écrie, tout est perdu, c'est fait de l'Etat, il est du moins sur le penchant de sa ruine. Comment résister à une si forte & si générale conjuration ? quel moyen, je ne dis pas d'être supérieur, mais de suffire seul à tant & de si puissans ennemis ? cela est sans exemple dans la Monarchie. Un Heros, un *ACHILLES* y succomberoit. On a fait, ajoûté-il, de lourdes fautes ; je sçay bien ce que je dis, je suis du métier, j'ai vû la guerre, & l'histoire m'en a beaucoup appris. Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim & de Jacques Cœur, c'étoient là des hommes, dit-il, c'étoient des Ministres. Il debite ses nouvelles, qui sont toutes les plus tristes & les plus desavantageuses que l'on pourroit feindre : tantôt un parti des nôtres a été attiré dans une embuscade, & taillé en pieces : tantôt quelques troupes renfermées dans un Château se sont renduës aux ennemis à discretion & ont passé par le fil de l'épée ; & si vous luy dites que ce bruit est faux & qu'il ne se confirme point, il ne vous écoute pas, il ajoûte qu'un tel General a été tué ; & bien qu'il soit vray qu'il n'a reçu qu'une legere blessure, & que vous l'en assuriez, il déplore sa mort, il plaint sa veuve, ses enfans, l'Etat, il se plaint luy-même, *il a perdu un bon ami, & une grande protection*. Il dit que la Cavallerie Allemande

est invincible; il palit au feul nom des Cuiraffiers de l'Empereur. Si l'on attaque cette place, continuë-t-il, on levera le fiege. Ou l'on demeurera fur la défensive fans livrer de combat, ou fi on le livre, on le doit perdre; & fi on le perd, voilà l'ennemy fur la frontiere; & comme Demophile le fait voler, le voilà dans le cœur du Royaume; il entend déjà fonner le beffroy des Villes, & crier à l'allarme: il fonge à fon bien & à fes terres; où conduira-t-il fon argent, fes meubles, fa famille? où fe refugiera-t-il, en Suiffe ou à Venife?

Mais à ma gauche *Bafilide* met tout d'un coup fur pied une armée de trois cens mille hommes, il n'en rabattroit pas une feule brigade: il a la lifte des efcadrons & des bataillons, des Generaux & des Officiers, il n'oublie pas l'artillerie ny le bagage. Il difpofe abfolument de toutes ces troupes: il en envoie tant en Allemagne & tant en Flandre; il referve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrenées, & il fait paffer la mer à ce qui luy refte: il connoît les marches de ces armées, il fçait ce qu'elles feront & ce qu'elles ne feront pas, vous diriez qu'il ait l'oreille du Prince, ou le fecret du Miniftre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il foit demeuré fur la place quelques neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte

jusqu'à trente mille, ny plus ny moins; car ses nombres sont toûjours fixes & certains, comme de celuy qui est bien informé. S'il apprend le matin que nous avons perdu une bicoque, non seulement il envoie s'excuser à ses amis qu'il a la veille convié à dîner, mais même ce jour-là il ne dîne point; & s'il soupe, c'est sans appetit. Si les nôtres assiegent une place tres-forte, tres-reguliere, pourvûë de vivres & de munitions, qui a une bonne garnison, commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la Ville a des endroits foibles & mal fortifiez, qu'elle manque de poudre, que son Gouverneur manque d'experience, & qu'elle capitulera après huit jours de tranchée ouverte. Une autre fois il accourt tout hors d'haleine, & après avoir respiré un peu; voilà, s'écrie-t-il, une grande nouvelle, ils sont défaits & à platte couture; le General, les Chefs, du moins une bonne partie, tout est tué, tout a péri; voilà, continuë-t-il, un grand massacre, & il faut convenir que nous jouïons d'un grand bonheur: il s'assit, il souffle après avoir debité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il est certain qu'il n'y a point eu de bataille. Il assure d'ailleurs qu'un tel Prince renonce à la ligue & quitte ses confederez; qu'un autre se dispose à prendre le même parti: il croit fermement

avec la populace qu'un troisième est mort, il nomme le lieu où il est enterré, & quand on est détrompé aux Halles & aux Fauxbourgs, il parie encore pour l'affirmative. Il sçait par une voye indubitable que T. K. L. fait de grands progrès contre l'Empereur, que le Grand Seigneur arme *puiffamment*, ne veut point de paix, & que son Vifir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne; il frappe des mains, & il tressaille sur cet événement dont il ne doute plus : la triple alliance chez luy est un Cerbere, & les ennemis autant de monstres à assommer : il ne parle que de lauriers, que de palmes, que de triomphes, & que de trophées. Il dit dans le discours familier, *Nôtre auguste Heros, nôtre grand Potentat, nôtre invincible Monarque*. Reduifez-le si vous pouvez à dire simplement. *Le Roi a beaucoup d'ennemis, ils sont puiffans, ils sont unis, ils sont aigris; il les a vaincus, j'espere toujours qu'il les pourra vaincre*. Ce style trop ferme & trop decisif pour Demophile n'est pour Basilide ny assez pompeux ny assez exageré : il a bien d'autres expressions en tête; il travaille aux inscriptions des arcs & des pyramydes, qui doivent orner la Ville capitale un jour d'entrée; & dès qu'il entend dire que les armées sont en presence, ou qu'une place est investie, il fait déplier sa robe & la mettre à l'air, afin qu'elle soit toute

prête pour la cérémonie de la Cathédrale.

¶ Il faut que le capital d'une affaire qui assemble dans une Ville les Plenipotentiaires ou les Agens des Couronnes & des Républiques soit d'une longue & extraordinaire discussion, si elle leur coûte plus de temps, je ne dis pas que les seuls préliminaires, mais que le simple règlement des rangs, des préférences & des autres cérémonies.

Le Ministre ou le Plenipotentiaire est un Cameleon, est un Prothée : semblable quelquefois à un joueur habile, il ne montre ny humeur, ny complexion; soit pour ne point donner lieu aux conjectures, ou se laisser pénétrer; soit pour ne rien laisser échapper de son secret par passion, ou par foiblesse. Quelquefois aussi il sçait feindre le caractère le plus conforme aux vûes qu'il a, & aux besoins où il se trouve, & paroître tel qu'il a intérêt que les autres croient qu'il est en effet. Ainsi dans une grande puissance, ou dans une grande foiblesse qu'il veut diffimuler, il est ferme & inflexible, pour ôter l'envie de beaucoup obtenir; ou il est facile, pour fournir aux autres les occasions de luy demander, & se donner la même licence. Une autre fois ou il est profond & diffimulé, pour cacher une vérité en l'annonçant; parce qu'il luy importe qu'il l'ait dite, & qu'elle ne soit pas crûë; ou il est franc & ouvert, afin que lors qu'il diffi-

mule ce qui ne doit pas être sçû, l'on croye néanmoins qu'on n'ignore rien de ce que l'on veut sçavoir, & que l'on se persuade qu'il a tout dit. De même ou il est vif & grand parleur pour faire parler les autres, pour empêcher qu'on ne luy parle de ce qu'il ne veut pas, ou de ce qu'il ne doit pas sçavoir, pour dire plusieurs choses indifferentes qui se modifient, ou qui se détruisent les unes les autres, qui confondent dans les esprits la crainte & la confiance, pour se défendre d'une ouverture qui luy est échappée par une autre qu'il aura faite; ou il est froid & taciturne, pour jeter les autres dans l'engagement de parler, pour écouter long-temps, pour être écouté quand il parle, pour parler avec ascendant & avec poids, pour faire des promesses ou des menaces qui portent un grand coup, & qui ébranlent. Il s'ouvre & parle le premier, pour en découvrant les oppositions, les contradictions, les brigues & les cabales des Ministres étrangers sur les propositions qu'il aura avancées, prendre ses mesures & avoir la replique; & dans une autre rencontre il parle le dernier, pour ne point parler en vain, pour être précis, pour connoître parfaitement les choses sur quoy il est permis de faire fond pour luy, ou pour ses alliez, pour sçavoir ce qu'il doit demander, & ce qu'il peut obtenir. Il sçait parler en termes clairs & formels; il sçait encore mieux

parler ambiguëment, d'une maniere enveloppée, ufer de tours ou de mots équivoques qu'il peut faire valoir, ou diminuer dans les occasions, & selon ses interêts. Il demande peu quand il ne veut pas donner beaucoup. Il demande beaucoup pour avoir peu & l'avoir plus feurement. Il exige d'abord de petites choses, qu'il prétend ensuite luy devoir être comptées pour rien, & qui ne l'excluent pas d'en demander une plus grande; & il évite au contraire de commencer par obtenir un point important, s'il l'empêche d'en gagner plusieurs autres de moindre conséquence, mais qui tous ensemble l'emportent sur le premier. Il demande trop, pour être refusé; mais dans le dessein de se faire un droit ou une bienfiance de refuser luy-même ce qu'il sçait bien qu'il luy fera demandé, & qu'il ne veut pas octroyer : aussi soigneux alors d'exagerer l'énormité de la demande, & de faire convenir, s'il se peut, des raisons qu'il a de n'y pas entendre, que d'affoiblir celles qu'on prétend avoir de ne luy pas accorder ce qu'il sollicite avec instance; également appliqué à faire sonner haut, & à grossir dans l'idée des autres le peu qu'il offre, & à mépriser ouvertement le peu que l'on consent de luy donner. Il fait de fausses offres, mais extraordinaires, qui donnent de la défiance, & obligent de rejeter ce que l'on accepteroit inutilement; qui

luy font cependant une occasion de faire des demandes exorbitantes, & mettent dans leur tort ceux qui les luy refusent. Il accorde plus qu'on ne luy demande, pour avoir encore plus qu'il ne doit donner. Il se fait long-temps prier, presser, importuner sur une chose mediocre, pour éteindre les esperances, & ôter la pensée d'exiger de luy rien de plus fort; ou s'il se laisse fléchir jusques à l'abandonner, c'est toujours avec des conditions qui luy font partager le gain & les avantages avec ceux qui reçoivent. Il prend directement ou indirectement l'interêt d'un allié, s'il y trouve son utilité & l'avancement de ses prétentions. Il ne parle que de paix, que d'alliances, que de tranquillité publique, que d'interêt public; & en effet il ne songe qu'aux siens, c'est à dire à ceux de son Maître ou de sa Republique. Tantôt il réunit quelques-uns qui étoient contraires les uns aux autres, & tantôt il divise quelques autres qui étoient unis : il intimide les forts & les puissans, il encourage les foibles : il unit d'abord d'interêt plusieurs foibles contre un plus puissant pour rendre la balance égale; il se joint ensuite aux premiers pour la faire pencher, & il leur vend cher sa protection & son alliance. Il sçait interesser ceux avec qui il traite; & par un adroit manége, par de fins & de subtils détours il leur fait sentir leurs avantages particuliers, les

biens & les honneurs qu'ils peuvent esperer par une certaine facilité, qui ne choque point leur commission, ny les intentions de leurs Maîtres : il ne veut pas aussi être crû imprenable par cet endroit ; il laisse voir en luy quelque peu de sensibilité pour sa fortune ; il s'attire par là des propositions qui luy découvrent les vûës des autres les plus secrettes, leurs desseins les plus profonds & leur dernière ressource, & il en profite. Si quelquefois il est lezè dans quelques chefs qui ont enfin été reglez, il crie haut ; si c'est le contraire, il crie plus haut, & jette ceux qui perdent sur la justification & la défensive. Il a son fait digéré par la Cour, toutes ses démarches sont mesurées, les moindres avances qu'il fait luy sont prescrites ; & il agit néanmoins dans les points difficiles, & dans les articles contestez, comme s'il se relâchoit de luy-même sur le champ, & comme par un esprit d'accommodement ; il ose même promettre à l'Assemblée qu'il fera goûter la proposition, & qu'il n'en fera pas défavoüé : il fait courir un bruit faux des choses seulement dont il est chargé, muni d'ailleurs de pouvoirs particuliers, qu'il ne découvre jamais qu'à l'extrémité, & dans les momens où il luy seroit pernicieux de ne les pas mettre en usage. Il tend sur tout par ses intrigues au solide & à l'essentiel, toujours prest de leur sacrifier les minuties & les points

d'honneur imaginaires. Il a du flegme, il s'arme de courage & de patience, il ne se lasse point, il fatigue les autres, & les pousse jusqu'au découragement : il se précautionne & s'endurcit contre les lenteurs & les remises, contre les reproches, les soupçons, les défiances, contre les difficultez & les obstacles, persuadé que le temps seul & les conjonctures amènent les choses, & conduisent les esprits au point où on les souhaite. Il va jusques à feindre un intérêt secret à la rupture de la négociation, lors qu'il desire le plus ardemment qu'elle soit continuée; & si au contraire il a des ordres précis de faire les derniers efforts pour la rompre, il croit devoir pour y réussir en presser la continuation & la fin. S'il survient un grand événement, il se roidit ou il se relâche selon qu'il luy est utile ou préjudiciable; & si par une grande prudence il sçait le prévoir, il presse & il temporise selon que l'Etat pour qui il travaille en doit craindre ou esperer, & il regle sur ses besoins ses conditions. Il prend conseil du temps, du lieu, des occasions, de sa puissance ou de sa foiblesse, du genie des nations avec qui il traite, du temperament & du caractère des personnes avec qui il negocie : toutes ses vûës, toutes ses maximes, tous les raffinemens de sa politique tendent à une seule fin, qui est de n'être point trompé, & de tromper les autres.

¶ Le caractère des François demande du sérieux dans le Souverain.

¶ L'un des malheurs du Prince est d'être souvent trop plein de son secret, par le peril qu'il y a à le répandre; son bonheur est de rencontrer une personne seure qui l'en décharge.

¶ Il ne manque rien à un Roy que les douceurs d'une vie privée; il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié, & par la fidelité de ses amis.

¶ Le plaisir d'un Roy qui mérite de l'être, est de l'être moins quelquefois; de sortir du theatre, de quitter le bas de saye & les brodequins, & de joüer avec une personne de confiance un rôle plus familier.

¶ Rien ne fait plus d'honneur au Prince, que la modestie de son favori.

¶ Le favori n'a point de suite; il est sans engagement & sans liaisons; il peut être entouré de parens & de creatures, mais il n'y tient pas; il est détaché de tout, & comme isolé.

¶ Je ne doute point qu'un favori, s'il a quelque force & quelque élévation, ne se trouve souvent confus & déconcerté des bassesses, des petiteesses, de la flatterie, des soins superflus & des attentions frivoles de ceux qui le courent, qui le suivent, & qui s'atta-

chent à luy comme ses viles creatures; & qu'il ne se dédommage dans le particulier d'une si grande servitude, par le ris & la moquerie.

¶ Hommes en place, Ministres, Favoris, me permettez-vous de le dire, ne vous reposez point sur vos descendans pour le soin de votre memoire, & pour la durée de votre nom : les titres passent, la faveur s'évanoüit, les dignitez se perdent, les richesses se dissipent, & le mérite dégenere : vous avez des enfans, il est vray, dignes de vous, j'ajoute même capables de soutenir toute votre fortune; mais qui peut vous en promettre autant de vos petits-fils? Ne m'en croyez pas, regardez cette unique fois de certains hommes que vous ne regardez jamais, que vous dédaignez; ils ont des ayeuls, à qui tout grands que vous êtes, vous ne faites que succeder. Ayez de la vertu & de l'humanité, & si vous me dites, qu'aurons-nous de plus? je vous répondray, de l'humanité & de la vertu : maîtres alors de l'avenir, & indépendans d'une posterité, vous êtes seurs de durer autant que la Monarchie; & dans le temps que l'on montrera les ruines de vos Châteaux, & peut-être la seule place où ils étoient construits, l'idée de vos louables actions sera encore fraîche dans l'esprit des peuples, ils considereront avidement vos portraits & vos medailles, ils diront : cet homme dont vous

regardez la peinture a parlé à son maître avec force & avec liberté, & a plus craint de luy nuire que de luy déplaire; il luy a permis d'être bon & bienfaisant, de dire de ses Villes, *ma bonne Ville*, & de son Peuple, *mon Peuple*. Cet autre dont vous voyez l'image, & en qui l'on remarque une physionomie forte, jointe à un air grave, austere & majestueux, augmente d'année à autre de reputation; les plus grands politiques souffrent de luy être comparez : son grand dessein a été d'affermir l'autorité du Prince & la seureté des peuples par l'abaissement des Grands; ny les partis, ny les conjurations, ny les trahisons, ny le peril de la mort, ny ses infirmités n'ont pû l'en détourner : il a eu du temps de reste, pour entamer un ouvrage, continué ensuite & achevé par l'un de nos plus grands & de nos meilleurs Princes, l'extinction de l'heresie.

¶ Le panneau le plus délié & le plus specieux qui dans tous les temps ait été tendu aux Grands par leurs gens d'affaires, & aux Rois par leurs Ministres, est la leçon qu'ils leur font de s'acquitter & de s'enrichir. Excellent conseil! maxime utile, fructueuse, une mine d'or, un Perou, du moins pour ceux qui ont sçû jusqu'à present l'inspirer à leurs Maîtres.

¶ C'est un extrême bonheur pour les Peu-

ples, quand le Prince admet dans sa confiance, & choisit pour le ministère ceux-mêmes qu'ils auroient voulu luy donner, s'ils en avoient été les maîtres.

¶ La science des détails, ou une diligente attention aux moindres besoins de la République, est une partie essentielle au bon gouvernement, trop négligée à la vérité dans les derniers temps par les Rois ou par les Ministres, mais qu'on ne peut trop souhaiter dans le Souverain qui l'ignore, ny assez estimer dans celui qui la possède. Que sert en effet au bien des peuples, & à la douceur de leurs jours, que le Prince place les bornes de son empire au-delà des terres de ses ennemis, qu'il fasse de leurs Souverainetés des Provinces de son Royaume; qu'il leur soit également supérieur par les sièges & par les batailles, & qu'ils ne soient devant luy en sûreté ny dans les plaines ny dans les plus forts bastions : que les nations s'appellent les unes les autres, se liguent ensemble pour se défendre & pour l'arrêter; qu'elles se liguent en vain, qu'il marche toujours, & qu'il triomphe toujours : que leurs dernières espérances soient tombées par le raffermissement d'une santé qui donnera au Monarque le plaisir de voir les Princes ses petits-fils soutenir ou accroître ses destinées, se mettre en campagne, s'emparer de redoutables forteresses, & conquérir de

nouveaux Etats ; commander de vieux & expérimentez Capitaines , moins par leur rang & leur naissance, que par leur genie & leur sagesse ; suivre les traces augustes de leur victorieux pere, imiter sa bonté, sa docilité, son équité, sa vigilance, son intrepidité ? que me serviroit en un mot, comme à tout le peuple, que le Prince fût heureux & comblé de gloire par luy-même & par les siens, que ma patrie fût puissante & formidable ? si triste & inquiet, j'y vivois dans l'oppression ou dans l'indigence ; si à couvert des courses de l'ennemi, je me trouvois exposé dans les places ou dans les ruës d'une ville au fer d'un assassin, & que je craignisse moins dans l'horreur de la nuit d'être pillé ou massacré dans d'épaisses forêts, que dans ses carrefours ; si la seureté, l'ordre & la propreté ne rendoient pas le séjour des Villes si délicieux, & n'y avoient pas amené avec l'abondance, la douceur de la société ; si foible & seul de mon parti j'avois à souffrir dans ma metairie du voisinage d'un Grand, & si l'on avoit moins pourvû à me faire justice de ses entreprises ; si je n'avois pas sous ma main autant de maîtres & d'excellens maîtres pour élever mes enfans dans les sciences ou dans les arts qui feront un jour leur établissement ; si par la facilité du commerce il m'étoit moins ordinaire de m'habiller de bonnes étoffes, & de me nourrir de viandes saines, &

de les acheter peu : si enfin par les soins du Prince je n'étois pas aussi content de ma fortune, qu'il doit luy-même par ses vertus l'être de la sienne.

¶ Les huit ou les dix mille hommes font au Souverain comme une monnoye dont il achete une place ou une victoire; s'il fait qu'il luy en coûte moins, s'il épargne les hommes, il ressemble à celui qui marchandé & qui connoît mieux qu'un autre le prix de l'argent.

¶ Tout prospere dans une Monarchie, où l'on confond les interêts de l'Etat avec ceux du Prince.

¶ Nommer un ROY PERE DU PEUPLE, est moins faire son éloge, que l'appeller par son nom, ou faire sa définition.

¶ Il y a un commerce ou un retour de devoirs du Souverain à ses Sujets, & de ceux-cy au Souverain; quels sont les plus assujettifans & les plus penibles je ne le decideray pas : il s'agit de juger d'un côté entre les étroits engagemens du respect, des secours, des services, de l'obéissance, de la dépendance; & d'un autre, les obligations indispensables de bonté, de justice, de soins, de défense, de protection : dire qu'un Prince est arbitre de la vie des hommes, c'est dire seulement que les hommes par leurs crimes deviennent naturellement soumis aux loix &

à la justice, dont le Prince est le dépositaire; ajouter qu'il est maître absolu de tous les biens de ses Sujets, sans égards, sans compte ny discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un favori qui se dédiera à l'agonie.

¶ Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau, qui répandu sur une colline vers le declin d'un beau jour pâit tranquillement le thim & le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menuë & tendre qui a échappé à la faux du moissonneur; le berger soigneux & attentif est debout auprès de ses brebis, il ne les perd pas de vûë, il les suit, il les conduit, il les change de paturage; si elles se dispersent, il les rassemble; si un loup avide paroît, il lâche son chien, qui le met en fuite; il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le Soleil, quels soins! quelle vigilance! quelle servitude! quelle condition vous paroît la plus délicieuse & la plus libre, ou du berger ou des brebis? le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? Image naïve des peuples & du Prince qui les gouverne, s'il est bon Prince.

Le faste & le luxe dans un Souverain, c'est le berger habillé d'or & de pierreries, la houlette d'or en ses mains; son chien a un collier

d'or, il est attaché avec une leffe d'or & de foye, que sert tant d'or à son troupeau, ou contre les loups ?

¶ Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instans l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes ! quel dangereux poste que celui qui expose à tous momens un homme à nuire à un million d'hommes !

¶ Si les hommes ne sont point capables sur la terre d'une joye plus naturelle, plus flatteuse & plus sensible que de connoître qu'ils sont aimez ; & si les Rois sont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs peuples ?

¶ Il y a peu de regles generales & de mesures certaines pour bien gouverner ; l'on suit le temps & les conjonctures, & cela roule sur la prudence & sur les vûës de ceux qui regnent ; aussi le chef d'œuvre de l'esprit, c'est le parfait gouvernement ; & ce ne seroit peut-être pas une chose possible, si les peuples par l'habitude où ils sont de la dépendance & de la soumission, ne faisoient la moitié de l'ouvrage.

¶ Sous un tres-grand Roy ceux qui tiennent les premieres places n'ont que des devoirs faciles, & que l'on remplit sans nulle peine : tout coule de source ; l'autorité & le genie du Prince leur applanissent les chemins, leur

épargnent les difficultez, & font tout prospérer au delà de leur attente : ils ont le mérite de subalternes.

¶ Si c'est trop de se trouver chargé d'une seule famille, si c'est assez d'avoir à répondre de foy seul, quel poids, quel accablement que celui de tout un Royaume ! Un Souverain est-il payé de ses peines par le plaisir que semble donner une puissance absoluë, par toutes les prosternations des Courtisans ? Je songe aux pénibles, douteux & dangereux chemins qu'il est quelquefois obligé de suivre pour arriver à la tranquillité publique ; je repasse les moyens extrêmes, mais nécessaires, dont il use souvent pour une bonne fin ; je sçay qu'il doit répondre à Dieu même de la félicité de ses peuples, que le bien & le mal est en ses mains, & que toute ignorance ne l'excuse pas ; & je me dis à moy-même, voudrois-je regner ? Un homme un peu heureux dans une condition privée devoit-il y renoncer pour une Monarchie ? n'est-ce pas beaucoup pour celui qui se trouve en place par un droit hereditaire, de supporter d'être né Roy ?

¶ Que de dons du Ciel ne faut-il pas pour bien regner ? Une naissance auguste, un air d'empire & d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressez de voir le Prince, & qui conserve le respect dans le

Courtifan. Une parfaite égalité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point; ne faire jamais ny menaces, ny reproches, ne point céder à la colere, & être toujours obéi. L'esprit facile, insinuant; le cœur ouvert, sincere, & dont on croit voir le fond, & ainsi tres-propre à se faire des amis, des creatures, & des alliez; être secret toutefois, profond & impenetrable dans ses motifs & dans ses projets. Du serieux & de la gravité dans le public: de la briéveté, jointe à beaucoup de justesse & de dignité, soit dans les réponses aux Ambassadeurs des Princes, soit dans les Conseils. Une maniere de faire des graces, qui est comme un second bienfait, le choix des personnes que l'on gratifie; le discernement des esprits, des talens & des complexions pour la distribution des postes & des emplois; le choix des Generaux & des Ministres. Un jugement ferme, solide, décisif dans les affaires, qui fait que l'on connoist le meilleur parti & le plus juste; un esprit de droiture & d'équité qui fait qu'on le suit, jusques à prononcer quelquefois contre soy-même en faveur du peuple, des alliez, des ennemis; une memoire heureuse & tres-presente qui rappelle les besoins des Sujets, leurs visages, leurs noms, leurs requestes. Une vaste capacité qui s'étende non seulement aux affaires de dehors, au com-

merce, aux maximes d'Etat, aux vûës de la politique, au reculement des frontieres par la conquëste de nouvelles Provinces, & à leur feureté par un grand nombre de fortereſſes inacceſſibles; mais qui ſçache auſſi ſe renfermer au dedans, & comme dans les détails de tout un Royaume, qui en banniſſe un culte faux, ſuſpect & ennemi de la Souveraineté, ſ'il ſ'y rencontre; qui abolifſe des uſages cruels & impies, ſ'ils y regnent; qui reforme les loix & les coûtumes, ſi elles étoient remplies d'abus; qui donne aux Villes plus de feureté & plus de commoditez par le renouvellement d'une exacte police, plus d'éclat & plus de majeſté par des édifices ſomptueux. Punir ſeverement les vices ſcandaleux; donner par ſon autorité & par ſon exemple du credit à la pieté & à la vertu: proteger l'Egliſe, ſes Miniſtres, ſes droits, ſes libertez: ménager ſes peuples comme ſes enfans; être toujourns occupé de la penſée de les ſoulager, de rendre les ſubſides legers, & tels qu'ils ſe levent ſur les Provinces ſans les appauvrir. De grands talens pour la guerre; être vigilant, appliqué, laborieux: avoir des armées nombreuſes, les commander en perſonne; être froid dans le peril, ne ménager ſa vie que pour le bien de ſon Etat, aimer le bien de ſon Etat & ſa gloire plus que ſa vie. Une puifſance tres-abſoluë, qui ne laiſſe point d'occafion aux brigues, à

l'intrigue & à la cabale ; qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les grands & les petits, qui les rapproche, & sous laquelle tous plient également. Une étendue de connoissance qui fait que le Prince voit tout par ses yeux, qu'il agit immédiatement & par luy-même ; que ses Generaux ne sont quoy qu'éloignez de luy que ses Lieutenans, & les Ministres que ses Ministres. Une profonde sagesse qui sçait declarer la guerre, qui sçait vaincre & user de la victoire ; qui sçait faire la paix, qui sçait la rompre, qui sçait quelquefois & selon les divers interêts contraindre les ennemis à la recevoir ; qui donne des regles à une vaste ambition, & sçait jusques où l'on doit conquerir. Au milieu d'ennemis couverts ou declarez se procurer le loisir des jeux, des fêtes, des spectacles ; cultiver les arts & les sciences ; former & executer des projets d'édifices surprenans. Un genie enfin superieur & puissant qui se fait aimer & reverer des siens, craindre des étrangers ; qui fait d'une Cour, & même de tout un Royaume comme une seule famille, unie parfaitement sous un même chef, dont l'union & la bonne intelligence est redoutable au reste du monde. Ces admirables vertus me semblent renfermées dans l'idée du Souverain ; il est vray qu'il est rare de les voir réunies dans un même sujet ; il faut que

trop de choses concourent à la fois, l'esprit, le cœur, les dehors, le temperament; & il me paroît qu'un Monarque qui les rassemble toutes en sa personne, est bien digne du nom de Grand.







TABLE

	Pages.
INTRODUCTION	1
DISCOURS SUR THEOPHRASTE.	1
LES CARACTERES DE THEOPHRASTE.	23
De la Diffimulation.	25
De la Flatterie	28
De l'Impertinent ou du Diseur de rien	31
De la Rusticité.	33
Du Complaisant.	36
De l'Image d'un coquin.	39
Du Grand Parleur.	42
Du Debit des nouvelles.	45
De l'Effronterie causée par l'avarice.	48

	Pages.
De l'Epargne fordide.	50
De l'Impudent ou de celui qui ne rougit de rien.	53
Du Contre-temps.	56
De l'Air empressé.	58
De la Stupidité	60
De la Brutalité.	62
De la Superstition.	64
De l'Esprit chagrin	66
De la Defiance	68
D'un vilain Homme	70
D'un Homme incommode	72
De la fotte Vanité.	74
De l'Avarice	76
De l'Ostentation	78
De l'Orgueil	81
De la Peur ou du défaut de courage.	83
Des Grands d'une republique	86
D'une tardive Instruction	88
De la Medifance	90
 LES CARACTERES OU LES MOEURS DE CE SIECLE.	 93
Des Ouvrages de l'Esprit	101
Du Merite perfonnel.	135
Des Femmes.	155
Du Cœur.	186
De la Societé & de la Converfation.	201

	Pages.
Des Biens de Fortune.	236
De la Ville	268
De la Cour	286
Des Grands.	326
Du Souverain, ou de la Republique.	352



59600738

80 1076 26
2 vols
27

LES
CARACTÈRES

OU LES
MOEURS DE CE SIÈCLE

PRÉCÉDÉS DES
Caractères de Théophraste traduits du grec

PAR
LA BRUYÈRE

TEXTE REVU SUR LA NEUVIÈME ÉDITION ORIGINALE DE 1696

Avec une Notice & des Notes

PAR
CHARLES ASSELINEAU

Tome premier



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

47, PASSAGE CHOISEUL, 47

M. DCCC. LXXII

NS 97 E 21

LES
CARACTÈRES

DE
MOURS DE CE SIÈCLE

PAR
L'ÉCRIVAIN DE THÉOPHILE GAUTHIER

LA BRUYÈRE

TRADUITE DE L'ANGLAIS PAR M. DE LAUNAY

PARIS

CHASSIN ASSÉLINEAU

TOURNAI



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

17, PASSAGE CHATELAIN, 17

M. DCCC. LXXII

COLLECTION LEMERRE

Les deux premiers volumes ont paru de nos jours
chez les libraires de la rue de la Harpe, n° 10.

12

PIÉPIADE FRANÇOISE

de nos jours

par M. de Lamoignon

par M. de Lamoignon

et de nos jours

chez les libraires de la rue de la Harpe, n° 10.

Les deux premiers volumes ont paru de nos jours

chez les libraires de la rue de la Harpe, n° 10.

RAMELAIN

de nos jours

chez les libraires de la rue de la Harpe, n° 10.

Les deux premiers volumes ont paru de nos jours

chez les libraires de la rue de la Harpe, n° 10.

de nos jours

chez les libraires de la rue de la Harpe, n° 10.

chez les libraires de la rue de la Harpe, n° 10.

chez les libraires de la rue de la Harpe, n° 10.

chez les libraires de la rue de la Harpe, n° 10.

chez les libraires de la rue de la Harpe, n° 10.

chez les libraires de la rue de la Harpe, n° 10.

chez les libraires de la rue de la Harpe, n° 10.

COLLECTION LEMERRE

Volumes in-8° écu, imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume (*la Pléiade* exceptée), 10 fr.

LA
PLÉIADE FRANÇOISE

(XVI^e SIÈCLE)

Avec Notes & Glossaire

Par CH. MARTY-LAVEAUX

15 vol. in-8° écu, portraits.

Chaque volume, tiré à 250 exemplaires, 25 francs
Les quatre premiers volumes sont en vente.

EN COURS DE PUBLICATION :

RABELAIS

(*Œuvres complètes*)

Avec Notes & Glossaire par CH. MARTY-LAVEAUX

5 vol. in-8°. — Chaque volume, 10 francs.

Les deux premiers volumes sont en vente.

EN PRÉPARATION :

Villon. — Montaigne. — Agrippa d'Aubigné. — Regnier.
Corneille. — Molière. — Racine.
La Fontaine. — Boileau. — Bossuet. — Fénelon. — Pascal.
La Rochefoucauld. — La Bruyère,
&c., &c., &c.

*Il est fait, de cette collection, un tirage sur grand papier,
au prix de 20 fr. le volume sur papier de Hollande; 35 fr. sur
Papier de Chine & 40 fr. sur papier Whatman.*



